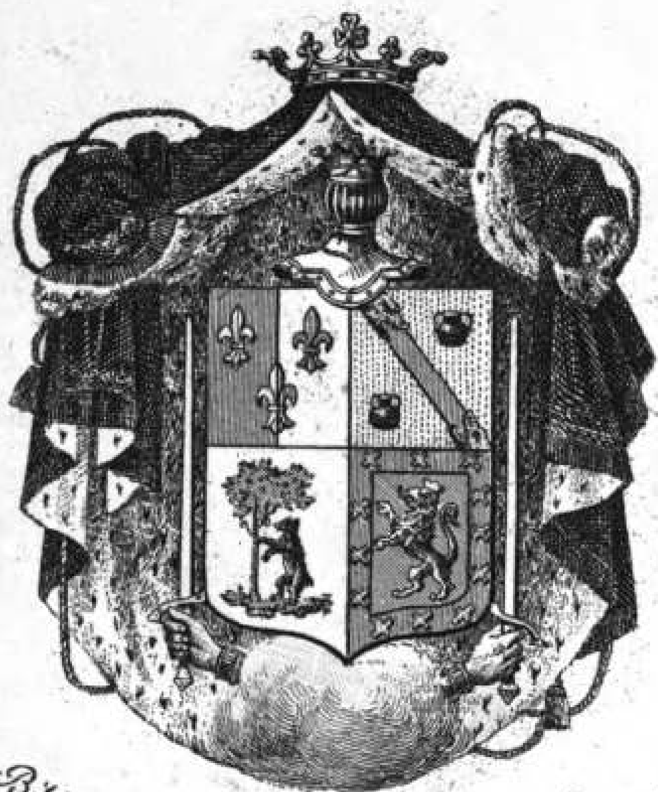




Biblioteca de D. Feliciano Ramirez de Arellano,
Marqués de la Fuensanta del Valle.


ALTE · VOLARE · VOLO

LES

CHEVALIERS DE MALTE

ET LA

MARINE DE PHILIPPE II

PARIS — TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET C[ie], RUE GARANCIÈRE, 8.

LES

CHEVALIERS DE MALTE

ET LA

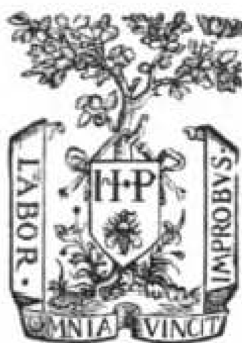
MARINE DE PHILIPPE II

PAR LE VICE-AMIRAL

JURIEN DE LA GRAVIÈRE

MEMBRE DE L'INSTITUT

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

LES

CHEVALIERS DE MALTE

ET LA

MARINE DE PHILIPPE II

TROISIÈME PARTIE

LE SIÉGE DE MALTE

CHAPITRE VI

OUVERTURE DU FEU, LE 31 MAI 1565. — LE PREMIER ASSAUT.

Les Turcs calculaient que le fort Saint-Elme, écrasé par le feu de leurs coulevrines et de leurs basiliks, ne résisterait pas plus de quatre ou cinq jours. Confié à la garde d'un vieil officier piémontais, le chevalier de Broglio, ce château, de dimensions très-restreintes, n'était défendu que par une

garnison de soixante soldats. Les communications entre les deux rives de la Marsa, par bonheur, restaient libres : le Grand Maître fit passer du Bourg à Saint-Elme, pour assister le gouverneur, le suppléer au besoin, un de ses meilleurs officiers, le bailli de Négrepont. Le bailli avait été contraint par sa blessure de résigner le commandement de la cavalerie : il se crut en mesure de combattre de pied ferme et ne déclina pas l'honneur que le Grand Maître voulait bien lui faire. Juan de Guaras entra dans la place avec soixante chevaliers et une compagnie d'infanterie espagnole commandée par le chevalier Juan de la Cerda.

Le jeudi 31 mai, jour de l'Ascension, le feu s'ouvrit : vingt et une pièces foudroyèrent le misérable ouvrage. S'il suffisait de raser des parapets, de trouer des murailles pour réduire une place défendue par de braves gens, l'espoir des Turcs n'eût pas été trompé. Le château Saint-Elme serait tombé en quelques jours; mais derrière les murs écroulés s'élevaient avec une constance merveilleuse de nouveaux retranchements : ces prodiges d'industrie, de ténacité dont Sébastopol nous a rendus témoins, les chevaliers de Malte les avaient déjà opposés aux efforts redoublés des Turcs. L'art

des siéges s'est transformé avec les feux courbes et les pièces à longue portée. En 1854, il différait peu, si je ne m'abuse, de celui que les Turcs, instruits par les Byzantins, mirent les premiers en usage. Pousser vers la place ennemie ses travaux d'approche, cheminer sous terre, avancer peu à peu ses batteries, conquérir par des embuscades reliées l'une à l'autre un terrain âprement disputé, tels étaient, il y a trente ans, comme il y a trois siècles, les préliminaires de l'assaut.

« Les Turcs n'ont pas leurs semblables, dit Pierre Gentil, pour remuer de la terre. » — « Ils courent et se manient assez habilement, ajoute Baudouin, nonobstant leurs habits longs, mais ils ne rechargent pas si promptement leurs arquebuses que les nôtres et tirent volontiers les appuyant sur les murailles ou autrement. » Pas de jour qui ne fût marqué par quelque escarmouche. Le combat du 1er juin, engagé dès les premières lueurs de l'aube, fut un des plus sanglants. « Le chevalier Abel de Bridiers de la Gardampe[1], qui avait toujours fait une vie disciplinée et religieuse, y releva une arquebusade en l'estomac et rejeta ceux qui le voulaient secourir,

[1] Abel de Bridier, *de la marche d'or à la bande de gueules*, chevalier du 10 avril 1551, de la langue d'Auvergne.

leur disant qu'ils demeurassent là pour y faire leur devoir. Pour lui, il fit tant qu'il se porta jusques à l'autel de la chapelle. Là, ayant fait sa dernière prière, il passa doucement à une meilleure vie. »

Le samedi 2 juin, trente voiles furent signalées par les vigies du château Saint-Ange, à douze milles environ de terre, dans la direction de l'Est : Dragut-Reïs, l'inspirateur de l'expédition, l'homme sans l'avis duquel, d'après les ordres formels de Soliman, aucune résolution de quelque gravité ne devait être prise, Dragut amenait de Tripoli, de Tadjoura, de Zerbi, de Bone, trois mille hommes. Il s'était assuré la neutralité du roi de Tunis, Mouleï-Hamida, en lui envoyant quatre canons de campagne et cinq pièces de velours. Mouleï-Hamida s'engageait à ne pas intervenir entre le roi de Tadjoura et les Chrétiens. C'était, pour le moment, tout ce que Dragut lui demandait.

Le 3 juin, le hardi corsaire fit débarquer ses gens. Il n'établit pas son camp hors de la portée du canon ; il l'établit à six cents pas du fort Saint-Michel, sur la petite colline que couronnait l'ermitage de Sainte-Marguerite. Deux pièces du fort Saint-Elme battaient la position. Dragut se contenta de faire élever de ce côté une traverse. De l'émi-

nence que le gouverneur de Tripoli occupait, les deux pachas, le lendemain de leur débarquement, embrassèrent l'ensemble des ouvrages qu'ils auraient à emporter par des siéges successifs; Dragut n'hésita pas à exprimer le regret d'être arrivé trop tard pour prêter son appui à l'opinion du sérasker. « Je n'aurais pas, dit-il, attaqué le fort Saint-Elme; je me serais immédiatement porté sur la Vieille Ville, et de la Vieille Ville sur le Bourg. Saint-Elme et Saint-Michel ne peuvent se défendre que par les secours que le Bourg leur enverra. Le Bourg pris, les deux châteaux se seraient rendus. Rachetons par l'audace — c'est la seule chose qui nous reste à faire — la faute, à mon avis, commise. »

La brèche n'était pas faite à Saint-Elme. Électrisés par la présence de Dragut, les janissaires n'en demandèrent pas moins à donner l'assaut. Nous les avons entendus, ces cris, devant Sébastopol, et nous nous rappelons quelle énergie il fallut au général en chef pour résister à la pression morale qui voulait violenter sa prudence. Moustapha céda plus aisément à des clameurs qui flattaient en secret son ardeur guerrière. Portant des échelles, poussant des cris affreux, quatre mille janissaires s'élan-

cèrent au pas de course de la tranchée. Ils surprirent le ravelin. Moustapha les fait aussitôt soutenir : les Chrétiens ont à peine le temps de lever le pont-levis. L'assaut dura trois heures; quatre cent cinquante Turcs restèrent dans le fossé, mais les pachas demeuraient maîtres du ravelin. Ils le firent sur-le-champ élever, avec des sacs à terre, presque à la hauteur des parapets du château. Dragut se chargea d'établir sur le ravelin même une pièce de siége et trois petits canons de campagne; la nuit venue, il donna l'ordre de pousser en avant la tranchée et y logea quinze cents janissaires, presque à toucher le fossé.

Dragut fit ensuite débarquer cinq antennes de ses galères, les jeta en travers du fossé et rétablit pour ainsi dire de cette façon le pont-levis. Que de coups d'arquebuse il fallut pour défendre cette passerelle tremblante! Dans une sortie de nuit, le bailli de Négrepont parvint à brûler deux antennes; la nuit suivante, le dommage était réparé. Le bailli et les chevaliers écrivirent au Grand Maître que le château ne pouvait plus se défendre : il ne possédait ni traverses, ni casemates; les Turcs venaient de jeter un pont sur le fossé; un second assaut était imminent; les chevaliers suppliaient le Grand Maî-

tre de les autoriser à évacuer un fort qu'ils représentaient comme « un malade exténué ».

Don Juan de la Cerda accepta la mission de présenter cette requête : pour toute réponse Jean de la Valette le menaça d'aller de sa personne diriger la défense du château et de s'y ensevelir sous les décombres. Les chevaliers n'insistèrent pas : le sacrifice de leur vie était fait depuis longtemps. Ils comprirent qu'ils devaient s'immoler pour la sûreté commune. Il n'était pas, en effet, indifférent de retarder, ne fût-ce que de quelques jours, l'attaque du Bourg et du fort Saint-Michel : pendant ce délai, les secours promis par les princes chrétiens pourraient peut-être arriver.

CHAPITRE VII

ASSAUTS SUR ASSAUTS. — MORT DE DRAGUT.

Malakof a été enlevé par surprise; les autres ouvrages de Sébastopol ont été conquis pied à pied. C'est à ces opérations patientes, opiniâtres, qu'il faut nous reporter, si nous voulons nous faire une idée des efforts tentés avec une obstination presque sauvage contre le fort Saint-Elme. Un matin, dès six heures, Moustapha fait sonner ses clairons et ses cornemuses. Les colonnes d'assaut se forment : 3,000 janissaires, 1,500 spahis, 1,500 marins et Arabes fournis par Dragut, — 6,000 hommes en tout, — vont de nouveau tenter l'escalade. En tête marchent les *matasiete* [1]. Aussi féroces que braves, ces janissaires d'élite se vantent de ne pas redouter

[1] *Mataciotti* ou *iayalars,* suivant Bosio et Baudouin, soldats d'élite « vêtus de peaux de bêtes sauvages, ayant l'habillement en tête de fer doré, les faces contrefaites de diverses figures et charactères d'azur gravés dans la peau, avec la targue et le cimeterre ». Baudouin les a déjà décrits dans le dénombrement général de l'armée.

de combattre un contre sept. Vêtus les uns de peaux de lion, les autres de peaux d'ours ou de tigre, portant, attachées aux épaules, des ailes de diverses couleurs, sur la tête des casques dorés, la figure barbouillée de rouge, le corps entier couvert d'un immense bouclier, le sabre nu en main, ils s'avancent, pareils à une légion de démons. Derrière eux viennent les janissaires et les spahis ; en dernière ligne les soldats de Dragut.

L'attaque a lieu de plusieurs côtés à la fois. Appuyés par leurs archers et leurs arquebusiers, les Turcs atteignent en bon ordre la muraille et commencent à dresser leurs échelles. Le bailli de Négrepont, le gouverneur de Broglio, les capitaines Juan de la Cerda, Medrano et Pierre de Massuez [1], communément appelé le colonel Mas, leur ont ménagé une chaude réception : sur tous les points de l'enceinte, les Turcs trouveront à qui parler. Le commandeur Sagra, Marcos de la Cerda, frère du capitaine Juan, Hernando de Heredia, don Honorato de Mesa, don Francisco Vique, Pedro Pardo, don Felix de Queralta, chevaliers espagnols; le capitaine de La Motte et son frère, chevaliers fran-

[1] Pierre de Massuez-Vercoiran, chevalier de la langue de Provence, portant : *d'azur aux cornets d'or*.

çais; Pompilio Sabello, Scipione Orsino, Giovanni Vagnone, Parpallo, Orazio Martello, chevaliers italiens, beaucoup d'autres encore, se sont partagé le soin de la défense. L'acharnement des Turcs, exaltés toute la nuit par leurs imans, est incroyable. Pots à feu, grêle de pierres, barils de poudre et artifices éclatant dans le fossé, rien ne les arrête : les échelles sont renversées; ils arrachent avec les mains les pierres de la muraille et arrivent ainsi jusqu'aux parapets. Là il faut combattre corps à corps. Les chevaliers repoussent avec furie les assaillants, précipitent dans le fossé quiconque essaye de prendre pied sur le terre-plein des batteries; pas un Turc ne sortira vivant de la mêlée.

Les *matasiete,* cependant, ont franchi le pont jeté en travers du fossé par Dragut : un chevalier navarrais, le frère Perez Barragan, accourt. De sa grande épée qu'il manie à deux mains, il fauche les premiers rangs; de prompts secours lui viennent en aide; les Turcs sont obligés de repasser le pont. Par malheur, une arquebusade atteint, en ce moment, Barragan à la partie supérieure de son casque et le renverse mort. L'ennemi reprend courage : pendant cinq grandes heures il avance ou recule, gagne ou perd du terrain, revient à la charge, se

voit refoulé encore, et finit, en dépit de tous ses efforts, par être obligé de battre en retraite. L'assaut lui a coûté six cents hommes; les Chrétiens en ont perdu quarante.

La garnison du château Saint-Elme se fondrait bientôt sous ces attaques répétées : le Grand Maître prend soin de réparer ses pertes. Le commandeur Fortunio, le commandeur Monserrat, chevalier catalan d'une rare valeur, viennent avec trente soldats remplacer les tués et les blessés. Un moine les accompagne, un moine qui combattra, le crucifix d'une main, l'épée de l'autre. Ce religieux est un Frère Capucin, le Frère Robert, de l'Ordre des Déchaussés. Né à Eboli, dans le royaume de Naples, vassal de Ruy Gomez de Silva, il était envoyé par son provincial à Drapani, quand il fut capturé, près du cap San Vito, par deux corsaires d'Alger. Touchés de sa sainteté, ses compagnons de captivité se cotisèrent pour payer sa rançon : le bâtiment sur lequel il s'embarqua le déposa dans le port de Malte; les Turcs, sur ces entrefaites, survinrent, et Robert rendit grâces au ciel qui le choisissait pour apporter les consolations suprêmes à tant de héros destinés à mourir pour la sainte cause.

Aussitôt que Dragut et Moustapha eurent enterré

leurs morts, ils firent rouvrir le feu des batteries. Ce n'était pas assez d'élargir la brèche, de ruiner à outrance les parapets; il fallait encore harasser la garnison par de fausses attaques et s'efforcer de profiter un jour de sa fatigue pour la surprendre. Le pont de Dragut, souvent attaqué, subsiste; le fossé a été en partie comblé par des fascines. La voie est donc frayée; il ne s'agit que de s'y engager résolûment. Les stratagèmes de guerre se perdent dans la nuit des temps : le siége de Syracuse par Nicias, celui de Malte par Moustapha-Pacha, de Malakof par le général Pélissier, ont vu mettre en œuvre des ruses qui n'avaient pas précisément, — pour les deux derniers du moins, — le mérite de la nouveauté. Après plusieurs jours d'une violente canonnade, d'une canonnade réglée avec une précision presque méticuleuse, régulièrement interrompue, régulièrement reprise aux mêmes instants de la journée, Moustapha-Pacha, tout à coup, à l'heure où d'habitude il laisse les assiégés et ses propres troupes reprendre haleine, à huit heures du matin, Moustapha-Pacha, toujours prêt à payer, malgré son grand âge, de sa personne, fait sortir des tranchées les colonnes d'assaut qu'il y a secrètement massées à la faveur des ténèbres.

Le premier il s'est dressé de toute sa haute taille ; le premier, agitant son sabre au-dessus de sa tête, il donne le signal. Cinq mille soldats, — janissaires, spahis, barbaresques, — se précipitent. Avec une témérité inouïe, ils arrivent en un clin d'œil à dresser les échelles au mur. Les dispositions prises par Moustapha n'ont pas heureusement échappé à la vigilance du bailli de Négrepont. Les Turcs sont reçus à coups de pique, de hallebarde et d'épée. Ceux qu'on abat trouvent sur-le-champ des remplaçants. Le flot des janissaires monte toujours; il monte sans s'inquiéter des morts et des blessés. Ce n'est pas la première fois que la farouche milice aura passé sur un lit de cadavres. Le combat dure depuis deux heures; plus de six cents Turcs ont succombé; Ximénès, Margut, chevaliers navarrais, sont blessés; Annes, Escudero, sergent, Martel, enseigne du capitaine Asdrubal de Médicis, ont péri : — je ne compte pas les simples soldats.

Chrétiens et Musulmans, accablés de fatigue, ne manient plus leurs armes que d'un bras alourdi. La chaleur, la soif, l'épuisement ont produit d'un commun accord une sorte de trêve. Moustapha et Dragut font sonner la retraite. Ruse de guerre encore, retraite simulée, car à peine les premiers

assaillants ont-ils rejoint la tranchée qu'une nouvelle colonne, composée de deux mille janissaires et Barbaresques, s'en élance. Cette reprise du combat dura une heure et demie. Elle n'assura aux Turcs aucun avantage, si ce n'était déjà un avantage, quand on possède une supériorité numérique écrasante, d'infliger une perte sérieuse à l'ennemi. Les Turcs, en revenant à l'assaut, avaient eu cent hommes tués et deux cents blessés; les Chrétiens n'étaient parvenus à les rejeter dans le fossé qu'au prix de cinquante blessés et de vingt morts.

Combien de temps cette lutte acharnée pourrait-elle durer? Les chevaliers, les soldats, que le Grand Maître faisait incessamment passer du Bourg dans le fort Saint-Elme, se savaient voués à une mort certaine. Déjà quelques défaillances s'étaient produites, les uns alléguant l'état de leur santé, les autres quelque blessure légère, afin de se soustraire à une tâche dont ils ne pressentaient que trop bien l'issue. Il n'a pas existé d'époque où il n'y eût que des braves; de tout temps la faiblesse humaine a laissé percer, chez ceux-là même qu'on aurait crus plus fermes, l'horreur de la mort. La barre de fer de la discipline peut heureusement redresser le roseau qui fléchit : Jean de la Valette exigea que tout

chevalier qui pouvait encore se tenir debout retournât aux remparts; quant aux soldats, il essaya de stimuler leur zèle par des primes. L'évêque de Malte, retiré dans la Vieille Ville, mettait avec empressement son trésor à la disposition de l'Ordre. Le Grand Maître fit offrir de quatre à six ducats aux soldats qui voudraient passer à Saint-Elme. Cent cinquante appartenant à toutes les nations se présentèrent.

Quelques jours plus tard, le Grand Maître faisait appeler don Constantin Castriote [1] et lui prescrivait de faire proclamer, au son du tambour, qu'il serait donné une haute paye à quiconque consentirait à suivre ce premier renfort. On voulait réunir encore cent quatre-vingts hommes; on ne les obtint que par la contrainte. Don Constantin lui-même s'excusa : « Il y avait, dit-il, dans le fort assez de bons capitaines. Mieux valait le garder pour la défense du Bourg. » Le Bourg, en effet, commençait à se dégarnir d'une façon sensible. Le Grand Maître fut obligé de faire venir cent soldats de la Vieille Ville. Quant aux trois cent trente hommes réunis par

[1] « Castriot, dit Baudouin, fils du marquis de la Tripalda, qui semble être des descendants du grand Scanderbeg. » Il existe encore en Albanie une puissante tribu de ce nom, — la tribu des Castrioti.

don Constantin, le Grand Maître les fit transporter en barque dans le fort avec des vivres et des munitions. Les Turcs, tirant à toute volée, essayèrent d'arrêter ces embarcations : leurs batteries étaient trop éloignées encore; les boulets ne touchèrent personne. Le secours arrivait à point. Les bastions du château Saint-Elme n'étaient plus que décombres : les soldats expédiés du Bourg se mirent, dès leur arrivée, à l'ouvrage, et le relief des fortifications ne tarda pas à offrir un talus moins facile à gravir.

Il était temps : d'accord avec Dragut, Moustapha méditait une attaque de nuit. Ali-Portouk fut chargé de reconnaître préalablement les abords de la place. Dès le point du jour jusqu'à midi, les batteries maintinrent contre le fort un feu des plus vifs. A midi, Ali-Portouk, l'aga des janissaires, Cortuculi, avec trois mille Turcs, se dirigèrent vers la place, bannières déployées. La démonstration ne fut pas poussée à fond; Ali-Portouk en rapporta cependant la conviction que le dommage fait au fort par une artillerie qui ne ménageait guère ses projectiles, avait été fort bien réparé. Les batteries turques rouvrirent un feu furieux jusqu'au coucher du soleil. La nuit venue, le sandjak-bey Méhémet et

le mestre de camp des janissaires, conduisant un corps de quatre mille Turcs, arrivèrent sans bruit jusqu'au fossé. Les fascines qui le comblaient avaient été incendiées par les Chrétiens; les Turcs y jetèrent des sacs de laine et de coton. Une colonne tenta l'escalade, l'autre essaya de pénétrer par le pont.

Le bailli de Négrepont était à son poste : son premier soin fut de faire allumer de grands feux dans les batteries; la nuit devint aussi claire que le jour. Les chevaliers combattaient pour la vie; les Turcs ne réussirent pas à les faire reculer d'une semelle. Que de noms à retenir dans cette mêlée sanglante! Juan Verron, Annibal Strozzi, Pompilio Sabello, Miguel de Encus, Orazio Martello, Pedro Guadagni, Bacho Carducho ne soutinrent-ils pas dignement l'honneur de l'Italie? Le capitaine de La Motte et ses soldats leur cédèrent-ils en courage? Don Hernando de Cabrera, Geronimo de Heredia, Honorato de Massa, don Juan d'Aragon, don Francisco de Monpalaú, démentirent-ils la haute réputation militaire des bandes espagnoles? Plus de rivalités de nations, une seule bannière : la bannière des Frères hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Rouvrez vos fastes, grandes noblesses disparues! Si

vous avez laissé derrière vous quelques descendants, qu'ils retrouvent sur ces pages que la moisissure dévore les hauts faits dont je voudrais raviver le souvenir! Chacun, ce jour-là, fit son devoir : les forçats eux-mêmes, détachés de la rame, se servirent comme des chevaliers des épées qu'on ne craignait pas, en cette crise suprême, de leur confier.

L'aube vint : les Turcs disparurent comme un mauvais rêve. Ils laissaient derrière eux quinze cents morts et emportaient au moins autant de blessés. Les Chrétiens avaient à regretter la perte de cinquante chevaliers et soldats. Les blessés, très-nombreux, étaient, dans la journée, évacués sur le Bourg. Parmi eux se trouvait Juan de la Cerda, mis hors de combat par une arquebusade [1].

Le Grand Maître l'interrogea sur l'état du fort : la Cerda ne lui dissimula pas la gravité de la situation. Les chevaliers étaient à bout de forces : pas un instant de trêve; ils dormaient littéralement sur la

[1] « Le Grand Maître, nous apprend Bosio, fit emprisonner l'enseigne de la Cerda qui s'était retiré du Bourg, pour avoir été blessé bien légèrement. » Autant qu'on en peut juger par le rapprochement des divers témoignages, cet acte de sévérité fut plutôt un acte politique destiné à raffermir les esprits ébranlés qu'un acte de justice. La Cerda me paraît avoir été un très-vaillant soldat. On le vit plus tard prendre une part fort active à la défense du Bourg et de Saint-Michel.

brèche. Quand l'ennemi n'a pour ainsi dire qu'un saut à faire pour atteindre le pied des murailles, il n'est pas permis, quelle que soit la fatigue, de déposer les armes, de se retirer à l'abri des projectiles, de chercher dans un sommeil sans alerte la réparation d'une vigueur qui s'en va. Il faut veiller toujours, avoir toujours, avoir, même en dormant, son épée, sa rondache, son arquebuse sous la main. L'existence n'est plus qu'un perpétuel cauchemar.

C'est ainsi qu'ont vécu, pendant près d'un mois, les défenseurs de Malakof, blottis dans des casemates improvisées, dans des sortes de niches où ils se glissaient en rampant, dès qu'ils pouvaient quitter la culasse de leurs pièces. Le commandant Karpof, le lieutenant Pephani me l'ont bien souvent raconté, car j'ai eu l'honneur fort enviable, après avoir bloqué Sébastopol de concert avec les Anglais, de voir une frégate et une corvette russes se ranger sous mes ordres, en 1858, dans le port de Raguse. Parlez-nous donc, en face de tels exemples, d'antipathies nationales, et méconnaissez l'intérêt qu'aurait l'humanité à proclamer la paix universelle! En tout cas, si la guerre peut jamais profiter à un peuple, ce ne sera, soyez-en convaincus, qu'à un peuple qui sait bien ce qu'il veut.

On n'a pas oublié sans doute les miracles d'industrie, les bons tours de matelot par lesquels les Russes suppléèrent à l'insuffisance des ressources d'une place forte uniquement prémunie contre des attaques venant de la mer. Le Grand Maître de Malte ne se montra pas moins ingénieux. Les fascines lui manquaient pour la réparation des parapets du fort Saint-Elme; il envoya au bailli de Négrepont des bâts de mulets.

La position des Turcs s'assombrissait aussi de jour en jour : il leur fallait exercer une surveillance incessante. Plus d'une fois les chevaliers vinrent, par des sorties audacieuses, les troubler jusque dans leurs tranchées. Moustapha exigea que les arquebusiers de garde eussent constamment leur arquebuse chargée et la mèche allumée. « Quiconque, proclamèrent les chefs de l'Odjak, n'observera pas cet ordre recevra cent coups de bâton sur le ventre. » Les rosées sont très-abondantes en été dans l'île de Malte : dormir à la belle étoile à la fin d'une journée étouffante ne peut que disposer à la dysentérie un soldat mal nourri, harassé. Les maladies commencèrent à décimer l'armée : Moustapha résolut de ne laisser aucun répit aux défenseurs du fort.

Le 15 juin, ayant bien battu Saint-Elme, les Turcs préparèrent un nouvel assaut. A quatre heures de l'après-midi, trois mille hommes s'élancèrent vers les batteries ruinées par l'artillerie, tirant leurs escopettes et leurs flèches contre tout ce qui paraissait sur les murs ; puis, suivant leur coutume, ils dressèrent les échelles. Moustapha et Dragut expédiaient sans cesse à cette première colonne, arrêtée brusquement dans sa course, des renforts, des renforts et des renforts encore. Le combat dura bien quatre heures ; la nuit seule y mit fin. Les Turcs comptaient quatre cents morts et six cents blessés ; les Chrétiens, quarante blessés et cinquante-cinq morts. Le Grand Maître combla du mieux qu'il put les vides produits dans les rangs de la garnison par ces attaques répétées : trente chevaliers et quatre-vingts soldats passèrent du Bourg dans le château Saint-Elme.

Le lendemain 16 juin, tout le camp ottoman se trouva sur pied dès les premières lueurs de l'aube : cinq mille Turcs assaillirent le fort ; deux cents tombèrent avant d'avoir pu atteindre la muraille. Le fossé fut enfin franchi, et la lutte devint plus acharnée que jamais. En ce moment s'éleva un violent vent d'Ouest, — le vent de Malakof. — On se souvient que,

le 9 septembre 1855, l'action s'engagea au milieu de tourbillons de poussière. — Le 16 juin 1565, la brise chassait la flamme et la fumée des arquebuses au visage des Chrétiens. Ce fut pour eux un grand désavantage. Le feu prit aux artifices et aux munitions. Plusieurs soldats furent ainsi brûlés vifs. On combattait depuis trois grandes heures; toutes les réserves des Turcs avaient donné. Un sandjak, son lieutenant, un aga, beaucoup de janissaires s'étaient fait tuer sur les merlons. Les Chrétiens ne maintenaient leur terrain qu'au prix des plus grands sacrifices : don Francisco de Monpalaú, Pompilio Sabello, chevalier romain, Annibal Strozzi, Orazio Martello, Giovanni Vagnone, chevaliers italiens, s'affaissaient, mortellement atteints; le capitaine Miranda, d'autres chevaliers de marque se retiraient grièvement blessés. Le capitaine de La Motte fut tué d'un coup d'escopette; à ses côtés, trois chevaliers allemands eurent le même sort. Un frère servant, Démétrius Chenaut, de Marseille, habile au maniement des « artifices à feu », rendait les plus grands services. Il finit, en ce jour, par y laisser la vie. Le chevalier navarrais Antoine Margut, passant au Bourg pour se faire panser, fut mortellement frappé, dans le trajet, d'un coup d'arquebuse à croc.

Le capitaine Medrano faisait des prodiges de valeur. Les soldats lui avaient donné le surnom de *débarrasseur;* mais son heure était arrivée. Un janissaire, grand de corps, vaillant de cœur, est parvenu à se hisser sur le haut d'un merlon : il y plante intrépidement sa bannière. Medrano se précipite pour arracher l'odieux étendard ; le janissaire s'obstine à le défendre. Les deux adversaires, épée contre sabre, se portent plusieurs coups d'estoc et de taille : ils finissent par se prendre à bras-le-corps. Les balles des arquebusiers turcs les tuent tous les deux. Un chevalier de Galice, Pedro Pardo, perdit la vue par le vent d'un boulet qui lui passa devant les yeux ; Hernando de Heredia eut les mains et la figure brûlées par un artifice; il fut presque en même temps jeté bas par la pierre d'une fronde. Le chevalier Adorno, Scipione Orsini, le Frère Capucin Roberto, blessés, les vêtements en feu, refusaient de quitter la brèche. Quelles batailles en rase campagne nous donneraient le spectacle de pareils massacres? Si nous faisons le relevé des pertes subies en moins d'un mois, nous trouvons, en y ajoutant la liste funèbre du 16 juin, plus de quatre mille morts du côté des Turcs, trois cents à peine du côté des Chrétiens.

Cette énorme disproportion n'a rien qui puisse surprendre : l'assiégeant agit toujours par grandes masses, par masses concentrées et profondes, offrant ainsi à l'ennemi le meurtrier avantage « de tirer dans le tas » ; il se heurte aux remparts, aux fortifications passagères, derrière lesquels son adversaire s'abrite. Qui pourrait ignorer que, dans les combats d'armes à feu, un homme couvert du moindre obstacle, palissade ou pelletée de terre, en vaut dix? Ce duel d'un millier de soldats tout au plus contre une armée de trente mille hommes ne se présentait donc pas dans des conditions trop inégales, tant que les chevaliers restaient en communication avec le Bourg. La mort éclaircissait leurs rangs; le lendemain, ils les retrouvaient, grâce au réservoir où puisait pour eux le Grand Maître, tout aussi épais que la veille. L'assaut repoussé du 16 juin leur valut un renfort de deux cents chevaliers et soldats.

Tout changerait si la place venait à être complétement investie. Un siége sans investissement, ce n'est plus à proprement parler un siége. Notre joyeuse insouciance, la solidité en quelque sorte fataliste des Anglais expliqueront seules aux yeux de la postérité l'heureux oubli des règles dont, en

1855, par un accord tacite avec nos alliés, nous nous rendîmes coupables : accepter la tâche de drainer, jusqu'à épuisement, les ressources d'un immense empire ne saurait, quelque envie qu'on en puisse avoir, s'appeler une combinaison stratégique; il ne sera peut-être pas injuste d'y reconnaître une habileté inconsciente. Moustapha eût peut-être continué à drainer le Bourg. Il s'aperçut à temps qu'à ce jeu son armée, bien diminuée déjà, ne suffirait pas. Le 17 juin, bravant le feu du château Saint-Ange, il donna l'ordre de pousser jusqu'à la mer la ligne de circonvallation à peine ébauchée[1]. Dragut, prêt à tout, indifférent au soin de sa personne, se chargea de diriger et d'activer le travail.

[1] « Les Turcs, dit Baudouin, avaient transmarché leur armée de mer de la Marsa Scirocco aux cales de Saint-Thomas, Saint-George et Saint-Paul. Les gens de Dragut armaient toute la marine, de la pointe des Fourches et le port de la Renelle jusques à la pointe du Salvador. Ils montèrent sur la Calcara, d'où ils tiraient des mousquetades dans la poste de Castille. Le Grand Maître fit sortir le maréchal Copier. Le chevalier Olivier de la Tour fut blessé dans cette sortie et mourut le jour suivant dans le Bourg. » Antoine Coupier, maréchal de l'Ordre, était chevalier du 15 décembre 1540, dans la langue d'Auvergne — Dauphiné. — Il portait : *d'hermine au chef de gueules.* Olivier de la Tour de Bonnemie, chevalier de 1546, dans la langue de France, grand prieuré d'Aquitaine, diocèse de Saintes, portait : *d'or à l'aigle de gueules, béqué et membré d'or, à la bordure d'azur chargé de onze besans d'or.*

L'artillerie est une force aveugle et brutale; elle fauche le soldat obscur et le général en chef avec la même impassibilité. Le général Pélissier, portant dans sa tête tout le plan de l'attaque qui allait nous donner la clef de Sébastopol, faillit être emporté par un projectile perdu, en se rendant au poste qu'il avait choisi pour y établir, pendant la sanglante journée, son poste d'observation et son quartier général provisoire. Je me souviens encore de l'indignation naïve que, le lendemain, il m'en exprimait. Dragut, à découvert, dédaigneux des balles qui sifflaient à ses oreilles, observait avec attention, dans la matinée du lundi 18 juin, le tir du château Saint-Ange; il cherchait l'emplacement où l'on devrait, pour s'en préserver, élever une traverse. En ce moment, un boulet fend l'air, s'abat sur le rocher et fait voler une pierre en éclats. Un de ces éclats atteint Dragut à la tête, écrase son turban et lui brise le crâne. Le sang lui sortait par la bouche, par le nez et par les oreilles.

On l'emporte à sa tente. Un médecin chrétien, — on trouvait des médecins aussi bien que des charpentiers ou des forgerons parmi les esclaves, — un médecin chrétien est appelé : du premier coup d'œil il reconnaît une blessure mortelle. Dragut vécut

encore pendant quatre ou cinq jours; il vécut privé de tout sentiment. Ainsi finit un des hommes de guerre les plus remarquables que l'islamisme ait produits. Dragut est supérieur à Barberousse. Portulan vivant de la Méditerranée, il joignait la science à l'audace. Pas une anse qui lui fût inconnue, pas de canal qu'il n'eût fréquenté. Ingénieux à trouver des ressources, quand tous autour de lui désespéraient, il excellait surtout à sortir par quelque expédient inattendu des situations périlleuses. Pilote incomparable, il n'eût pu craindre dans la guerre de mer que le chevalier Romegas; sur terre, il était digne de se mesurer avec les meilleurs généraux de Charles-Quint et de Philippe II. Il avait connu les rigueurs de la captivité; il se montra humain avec ses captifs. Sous tous les rapports ce fut un caractère : ce nom de roi que les historiens espagnols prodiguent à tant de cheiks sans valeur, nul n'était mieux que lui de taille à le porter : son ambition eût été modeste, s'il se fût contenté du rôle de capitan-pacha. Il est mort sans déclin, dernière faveur de la fortune pour un homme qu'elle avait toujours gâté [1].

[1] « Dragut-Reïs, — raconte le sieur Théodore-Agrippa d'Aubigné, ce soldat-écrivain, favori du roi Henri IV, grand-père de ma-

Le coup qui emporta Dragut frappa aussi le mestre de camp des janissaires. Moustapha, d'un air aussi tranquille que s'il eût assisté à quelque séance du Divan, s'avança et occupa la place laissée vide. « Ma peau, dit parfois un soldat mutin, vaut bien celle du général en chef. » Ce n'est pas vrai, car la plupart du temps, à la vie du général en chef est attaché le salut de l'armée. Les vieilles arquebuses, les antiques coulevrines permettaient jadis aux généraux de se placer en vue, de donner l'exemple du mépris du danger : la balle aujourd'hui les atteint à quatorze cents mètres, le boulet à cinq mille ou six mille; on en fera une grande consommation, si on ne les ménage pas plus qu'autrefois.

dame de Maintenon, qui nous a laissé une si intéressante histoire des événements survenus de l'année 1550 à l'année 1601, — reconnaissant la ruine, y fut tué d'un éclat. Là mourut le plus dangereux, le plus expérimenté et le plus ennemi capitaine des Chrétiens, qui ne faisait faute à la guerre que celles où le poussait son animosité. »

CHAPITRE VIII

PRISE DU FORT SAINT-ELME.

Moustapha, satisfait de la tournure que prenaient les choses, convaincu que les communications entre le Bourg et l'ouvrage assiégé allaient devenir sinon impossibles, au moins très-difficiles, résolut d'en finir avec le fort Saint-Elme. Il donna l'ordre d'établir une nouvelle batterie du côté de la tranchée qui aboutissait déjà presque à la mer. Les galères apportaient de vingt lieues de distance, du cap Passaro, de la terre et des fascines; nos vaisseaux de guerre, devant Sébastopol, se contentaient d'aller chercher, à Varna ou à Constantinople, de la viande fraîche, des bœufs vivants et du foin. Le mercredi 20 juin, la nouvelle plate-forme fut terminée : on y amena quelques pièces.

Ce jour-là et toute la nuit on ne cessa de battre le fort sur toutes ses faces. Les Chrétiens firent une sortie, mais la nouvelle tranchée de la marine était

bien garnie de sacres et d'escopettes. La sortie fut repoussée. Le Grand Maître, alarmé, comprit que désormais il ne pourrait plus savoir ce qui se passait dans le château Saint-Elme, qu'il lui serait à peu près impossible d'y envoyer le moindre renfort. Il se demanda si l'instant n'était pas venu de procéder enfin à une évacuation dont il écartait jadis avec indignation la pensée. Par ses ordres, le bailli d'Aguila Felices, le commandeur don Francisco Ruyz de Medina, chevalier castillan; le commandeur de Gordes[1], chevalier français; don Constantin Castriote, chevalier napolitain, passèrent à Saint-Elme sous un feu des plus violents. Ils revinrent au Bourg après avoir inspecté les batteries. A l'exception de don Francisco Ruyz de Medina, tous rapportèrent au Grand Maître que le fort ne pouvait plus tenir longtemps. Ils étaient d'avis d'envoyer de nuit dix ou douze barques pour en retirer la garnison. Telle était aussi l'opinion du Grand Maître.

Le conseil s'assembla : un des dignitaires de l'Ordre, Pedro d'Almonte, fit observer que les fortifications du Bourg et de Saint-Michel n'étaient pas encore complètes; il fallait se donner le temps de

[1] Balthazar de Simiane de Gordes, de la langue de Provence, chevalier en 1546.

les achever. « Je suis prêt, ajouta-t-il, si d'autres hésitent, à prendre la charge dont ils ne voudront pas : j'irai m'enfermer dans le château Saint-Elme, avec les chevaliers de ma nation. Nous le défendrons jusqu'à notre dernier souffle de vie. » L'offre d'Almonte fut rejetée; son avis, contraire à l'évacuation, prévalut. La garnison de Saint-Elme, par ce vote, était condamnée à mort.

Un chevalier français, le frère Barbeziers de Boisberthon, accepta la crûelle mission d'aller notifier la décision du conseil à la troupe sacrifiée sans remords au salut commun. Maintes fois cependant le Grand Maître avait fait inviter le bailli de Guaras et le gouverneur de Broglio à rentrer au Bourg. Ni l'un ni l'autre ne voulurent jamais y consentir. Tous deux, « vieux et caducs », le bailli « indisposé, en outre, d'une blessure à la jambe qui lui empirait », s'occupaient à porter de la terre, « pour donner exemple aux autres ».

Boisberthon n'atteignit pas le fort Saint-Elme sans danger. Il était monté sur la barque d'Ambroise Pegullo : un coup de canon emporta la tête d'un des rameurs. Au retour, ce fut le « barquerol » Pegullo lui-même qu'un boulet frappa en plein corps. « Les capitaines du fort, rapporta Boisber-

thon au Grand Maître, sont d'avis que la garnison aura le courage de soutenir encore un assaut, passé lequel il sera raisonnable et expédient de la retirer. »

Trente-six pièces environ battaient le fort Saint-Elme : l'ouvrage ne se défendait plus guère qu'avec ses arquebuses. Le vendredi 22 juin, le feu des assiégeants continua jusqu'à midi. A cette heure, il cessa brusquement. Quatre mille cinq cents Turcs, conduits par Cortuculi, par les agas, par les sandjaks, s'élancèrent, les uns vers le pont de Dragut, les autres vers une tranchée creusée sur le penchant de la colline que couronnait la grosse tour du château.

Le bailli de Négrepont, le commandeur Monserrat, le colonel Mas se distribuent sur-le-champ les postes de défense. Les Chrétiens criaient : « Saint-Jacques! Saint-Jacques! Saint-Jean! Saint-Jean! » Les Turcs : « Istaghfar Allah! J'invoque le pardon de Dieu! »

Du côté du ravelin et du pont était le grand danger : les Turcs avaient porté là leur principal effort. Au ravelin, ils se hissaient, semblables à une pyramide humaine, les uns sur les autres; à l'entrée du pont, les sandjaks, les reïs empêchaient la colonne d'attaque de reculer, ne cessant de pousser

en avant renforts sur renforts. Cinquante Turcs parvinrent à forcer la partie de l'enceinte qui fait face au château Saint-Ange et se mirent à crier : Victoire! Le Grand Maître les aperçut et fit braquer sur eux le canon du château Saint-Ange : le premier boulet, mal dirigé, tua huit chevaliers et soldats chrétiens. Ainsi à Malakof, l'artillerie russe, pour nous chasser du plateau occupé par surprise, envoyait à tout hasard ses obus au milieu du pêle-mêle où les uniformes confondus ne se distinguaient pas. Telles sont parfois les cruelles nécessités de la guerre. Le second boulet du château Saint-Ange, plus heureux que le premier, fit voler en l'air quatre reïs et douze autres Turcs. Les assiégés reprirent courage, refoulèrent les Turcs et, des cinquante qui couronnaient le rempart, n'en laissèrent pas un en vie. L'angle qui confine à la mer était, pendant ce temps, assailli par escalade. Les Turcs étaient si nombreux que, partout repoussés, partout ils reparaissaient. Les sandjaks, les agas, sabre en main, combattaient comme de simples janissaires. Moustapha leur envoya six cents hommes de soutien.

Le bailli de Négrepont, le commandeur Monserrat, le colonel Mas, Miranda, blessé dans une autre jour-

née, couraient d'un bastion à l'autre, constamment au poste le plus dangereux. L'heure du désastre néanmoins approchait : les janissaires, les premiers, couronnèrent la brèche de la grosse tour, dirigeant de préférence leurs arquebuses sur tous les combattants qui leur paraissaient des personnes de marque. Le bailli Guaras et le commandeur Monserrat tombèrent morts. Le colonel Mas veut les venger : il se précipite sur les janissaires avec quelques chevaliers et quelques soldats. Une volée de mousqueterie le crible de balles. Le capitaine Miranda est tué d'un coup d'escopette.

Il ne restait plus ni enseigne, ni sergent, ni chef de compagnie qui n'eût été atteint : les soldats, se sentant perdus, devenaient leurs propres capitaines. On lutta ainsi pendant cinq longues heures. Deux mille Turcs, cinq cents Chrétiens, chevaliers ou soldats, étaient couchés à terre. Moustapha envoya Salih-Reïs donner l'ordre à ses colonnes de se replier. Les Chrétiens eurent le temps de reprendre, non plus courage, — leur cause était désespérée, — mais haleine. Ils enterrèrent leurs morts, relevèrent les blessés et s'efforcèrent de réparer un peu les ouvrages détruits.

Un soldat parvint à gagner le Bourg à la nage.

Il rendit compte au Grand Maître de la situation. Le Grand Maître, malheureusement, n'était plus en mesure de secourir le château Saint-Elme. Il fit cependant appeler le bailli d'Aguila Felices et lui ordonna de prendre, avec don Francisco Ruyz de Medina, avec don Constantin Castriote, avec le capitaine Romegas, trois cents chevaliers et soldats. Cette troupe dévouée réussit à traverser le port, malgré les batteries turques qui commandaient le passage; elle ne put triompher de la résistance que lui opposa la ligne d'investissement et dut se rembarquer, après des pertes sensibles, pour regagner le Bourg.

L'arrêt fatal était prononcé : deux cents hommes, entre sains et blessés, demeuraient chargés de la défense de Saint-Elme[1]. Ils se confessèrent les uns

[1] D'Aubigné nous représente la situation comme plus désespérée encore. « Moustapha, écrit-il, voyant la place comme esplanée, et le chemin du rafraîchissement bouché par les approches, résolut et exécuta un assaut plus long et plus furieux que le premier. Le meurtre y fut tel d'une part et d'autre qu'il ne resta dans la place que *quatre-vingts hommes capables de combattre,* même impuissants de retirer des fossés et des brèches leurs blessés. Un soldat passe à la nage, va trouver le Grand Maître, lui raconte le misérable état de cette troupe condamnée. On essaya d'envoyer quelques hommes sur quatre brigantins. Cela repoussé, le messager ne reçut que des doléances, et par lui les assiégés n'ayant entendu que consolations à la mort, au lieu de confort et conseil pour la vie, se résolurent de larmes aux armes et à périr vengés. Puis ayant, dès

aux autres, recommandèrent leur âme à Dieu et attendirent le jour.

Le 23 juin, vigile de Saint-Jean-Baptiste, au lever du soleil, l'assaut recommença. Les Chrétiens n'avaient guère dormi de la nuit. Ils s'étaient entendus pour se donner, dans cette suprême épreuve, des chefs qui pussent tenir la place des capitaines disparus. Don Juan d'Aragon, don Francisco Vique, Juan Velasquez d'Argote, Frédéric d'Alexandrie, don Jayme Yvilava, chevaliers catalans; Juan de Huete, chevalier aragonais, acceptèrent l'honneur de mourir à la tête de la bande héroïque qui mourait pour que l'Ordre vécût.

Le château Saint-Elme était alors battu par un si grand nombre de pièces que les Turcs auraient pu le réduire en poudre sans avoir besoin de l'emporter d'assaut. Le feu de l'artillerie se maintint toute la nuit avec une extrême violence; les murailles du fort apparurent, quand le jour se fit, à l'état de décombres : les boulets les avaient rasées jusqu'au sol; la grosse tour elle-même jonchait le rocher de ses débris. Les janissaires gravirent au pas de course le talus et, du haut de ce poste élevé,

le point du jour, toute l'armée sur les bras, furent emportés en combattant, fort peu sauvés à la nage. »

tuèrent à coups d'arquebuse, percèrent à coups de flèches, assommèrent à coups de pierres les Chrétiens qui se défendaient encore. Quand les chefs eurent succombé, les soldats, restés sans direction, ne voyant pas d'issue devant eux, se jetèrent éperdus dans l'église : les Turcs les y suivirent et les massacrèrent sans pitié. Chez les Chrétiens, le courage du champ de bataille s'était enfin évanoui; les bourreaux ne rencontraient plus que la résignation du martyr. Bien rares furent les désespérés qui, à cette heure de détresse suprême, essayèrent au moins de vendre chèrement leur vie.

Don Juan d'Aragon, don Francisco Vique, Honorato Hernandez de Mesa, Bacho Carducho, Francisco Lamfreducho, Pedro Guadagni s'étaient, à la faveur du tumulte, dérobés au sabre des spahis et des janissaires : ils voulurent gagner le Bourg à la nage. A peine furent-ils à l'eau que les caïcqs, les esquifs des corsaires, accoururent. Il était écrit que pas un seul Chrétien ne sortirait vivant de Saint-Elme. Leur mort, il est vrai, coûtait six mille hommes aux Turcs : les murailles rasées n'avaient pas reçu moins de dix-huit mille coups de canon. Le fort Saint-Elme, ce sont les Thermopyles chrétiennes. Que d'hommages rendus à des faits d'armes

qui n'ont jamais approché de ce grand dévouement!

Les janissaires abattirent l'étendard de Saint-Jean, la bannière du Grand Maître, et les remplacèrent par l'étendard du Grand Turc. La muraille se garnissait en même temps d'une foule de petits drapeaux : une immense clameur annonça aux chevaliers massés sur le rivage du Bourg la victoire du Prophète. Quel deuil pour le Grand Maître! Quelle épreuve pour son âme! D'autres acclamations, répondant à ces cris farouches, lui apportaient d'ailleurs le triste présage d'une action menée plus vigoureusement encore, et s'adressant cette fois au Bourg même, à Saint-Michel, c'est-à-dire au dernier refuge de l'Ordre. Grâce au sang versé, Piali possédait enfin ce qu'il demandait avec instance au début de l'expédition : la flotte ottomane avait un port. Bannières déployées, la capitane en tête, elle entra le jour même dans Marsa-Muset.

On ne connaissait alors que les guerres sans merci. Entre Turcs et Chrétiens, cependant, la férocité humaine trouvait plus largement encore à se donner carrière. Le vieux Moustapha fit rechercher les corps des chevaliers qui avaient péri à Saint-Elme. On retrouva les restes de Guaras, bailli de Négrepont, du commandeur Monserrat, du capitaine

Miranda et du colonel Mas. Les têtes de ces vaillants hommes de guerre, coupées par l'ordre du vindicatif pacha, furent exposées sur des piques; leurs corps, ouverts par le milieu, attachés sur des boucliers et jetés à la mer, s'en allèrent en dérive vers le Bourg. Moustapha manquait de prisonniers : il acheta aux corsaires leurs captifs et, à la vue du Grand Maître, les fit décapiter. Il croyait frapper les chevaliers de terreur : l'imprudent ne faisait que redoubler leur énergie par un excès d'indignation.

Le Grand Maître releva le gant avec une audace qui indiquait bien sa résolution d'accepter la lutte à outrance. Séparé pour ainsi dire du monde, n'ayant rien à espérer des secours terrestres, il fit sortir de leur prison les Turcs qu'on y tenait chaque nuit renfermés depuis l'apparition de la flotte ottomane, et ordonna qu'on leur tranchât la tête. On coupa leurs corps en morceaux et l'on jeta ces débris pardessus les murs du Bourg, « pour que les Turcs vissent ce qu'ils avaient fait voir eux-mêmes », pour qu'ils apprissent surtout qu'on ne les craignait pas. On ne saura jamais à quel degré d'horreur peut être portée la guerre de représailles. La guerre courtoise, au contraire, telle que les Russes et nous l'avons faite en Crimée, ne laisse pas de fiel au fond

des cœurs. C'est la seule qui soit digne de nations chrétiennes.

Si Piali-Pacha eût été écouté, la lutte n'aurait jamais été envenimée à ce point. Favori du Sultan, qui lui avait fait épouser une de ses petites-filles, Piali était d'origine croate ou hongroise. On prétend que Soliman le trouva, dans une de ses expéditions, encore au maillot, abandonné, en plein champ, par une mère effrayée, sur le soc d'une charrue. La rencontre frappa le Grand Seigneur : il recueillit l'enfant que le ciel plaçait sur son passage; la valeur de Piali fit le reste. De grade en grade, il s'éleva au rang de capitan-pacha et finit par devenir le gendre du fils de son bienfaiteur.

La victoire de Zerbi assurait à Piali, depuis la mort de Dragut surtout, une grande autorité morale. Il se crut autorisé à représenter à Moustapha-Pacha l'imprudence d'une conduite qui allait pousser au désespoir des ennemis dont on ne pouvait certes pas mettre le courage en doute. Loin de les acculer à une résistance dont il était difficile de prévoir à l'avance le terme, Piali était d'avis de leur faire autant que possible un pont d'or. Pourquoi serait-on moins généreux, moins accommodant à Malte que Soliman lui-même l'avait été à Rhodes?

Le capitan-pacha voulait qu'on envoyât sommer le Grand Maître de livrer Saint-Ange, Saint-Michel et les autres ouvrages fortifiés. En échange, on lui offrirait le libre passage en Sicile, pour lui, pour ses gens, pour ses biens, pour son artillerie, quatre mois de paye, en outre, pour ses soldats.

Le conseil mesurait, comme Piali, l'étendue des sacrifices à faire, si l'on s'obstinait à vouloir enlever de vive force ces châteaux dont une capitulation clémente ouvrirait peut-être sans coup férir les portes. L'avis du capitan-pacha fut fortement appuyé par le roi d'Alger et par l'aga des janissaires. « Pourtant, murmurait dans sa barbe blanche le sérasker septuagénaire, je ne suis point autorisé par le Grand Seigneur à traiter avec ces chiens maudits. Le Grand Seigneur m'a prescrit de les passer tous au fil de l'épée. » Scrupule bien gratuit, car les conditions qu'on voulait offrir au Grand Maître n'étaient pas encore acceptées.

Un aga se présente à la Bormula, précédé du drapeau de parlementaire. Un vieil esclave espagnol lui sert d'interprète et de héraut d'armes. L'esclave est introduit dans le Bourg, les yeux bandés. Il expose en quelques mots son message. Pour toute réponse, Jean de la Valette ordonne qu'on le

pende. Les chevaliers présents se récrient. Pendre un parlementaire ! Le Grand Maître consent à réformer sa sentence. « Va dire à Moustapha, reprend-il d'un ton plus adouci, que je n'ai voulu ni voir son ambassadeur, ni l'entendre. Un barbare tel que lui ne mérite pas qu'on donne audience à ses messagers. Qu'il nous fasse tout le mal qu'il pourra ! Le Grand Maître met sa confiance en Dieu, et Dieu lui donnera la victoire. » Sur ces mots il renvoie l'esclave, commandant qu'on lui débande un instant les yeux, quand il traversera le fossé, afin qu'il en puisse mesurer la profondeur.

Hommes de fer et surtout hommes de foi qui ne craignaient qu'une chose : compromettre leur salut dans l'autre monde ! Ce Jean de la Valette, qui traversa sans peur soixante ans de combat, se trouvera saisi, à son heure dernière, d'une sainte frayeur. On l'entendra gémir, appeler, au souvenir de ses péchés, le secours de son bon ange et s'endormir avec sérénité dans la paix du Seigneur, lorsqu'il croira s'être réconcilié avec Dieu. Cette société violente, toute labourée d'excès et de crimes, possédait du moins une base inébranlable. Elle chancelait souvent et se retrouvait toujours debout. Quant à l'individu, il n'était que logique en exposant sa

vie, car il n'avait nul doute sur ses destinées [1]. Ce qui pourrait surprendre, c'est de voir le détachement avec lequel des sceptiques mettent au jeu une défroque qui, dans leurs convictions, compose tout leur être. Ce doit être l'effet d'une vieille habitude sociale, à moins que ce ne soit, dans la race, affaire d'instinct.

[1] « Tu te souviens peut-être, ô roi, d'une chose qui arrive parfois dans les jours d'hiver... ta salle est bien chaude, mais il pleut, neige et vente au dehors. Vient un petit oiseau qui traverse la salle à tire-d'aile, entrant par une porte, sortant par l'autre : l'instant de ce trajet est pour lui plein de douceur, il ne sent plus ni la pluie ni l'orage ; mais cet instant est rapide, l'oiseau a fui en un clin d'œil, et de l'hiver il repasse dans l'hiver, — *of wintra in winter eft cymeth.* — Telle me semble la vie des hommes sur cette terre, et son cours d'un moment, comparé à la longueur du temps qui la précède et qui la suit. Ce temps est ténébreux ; il nous tourmente par l'impossibilité de le connaître : si la nouvelle doctrine peut nous en apprendre quelque chose d'un peu certain, elle mérite que nous la suivions. » *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, t. Ier, liv. Ier, p. 105 et 106. L'archevêque Paulin devant le Wittena-Ghemote. — L'*Assemblée des sages :* opinion d'un chef des guerriers du roi saxon Edwin, en l'an 628 de notre ère.

CHAPITRE IX

CONCENTRATION DE L'ARMÉE ESPAGNOLE. — UN FORCEUR DE BLOCUS.

Aucun écho des longs engagements que nous venons de raconter n'arriva-t-il donc, du 21 mai au 22 juin, en Italie, en Espagne, en Sicile? Le Grand Maître se contenta-t-il de lever les bras au ciel? Ne les tendit-il jamais vers ces rivages d'où la Chrétienté pouvait envoyer le salut?

Le Grand Maître ne négligea aucun de ses devoirs : à maintes reprises il implora l'intervention du Pape et celle de Philippe II. Seulement, pour répondre à ses vœux, à ses prières instantes, il fallait que les princes se missent en mesure de braver la flotte ottomane. Que de préparatifs pour en venir là!

Les Turcs avaient pris Saint-Elme : prendraient-ils le Bourg et Saint-Michel? Nous nous sommes, en 1855, emparés de Malakof; la rive nord du port,

ses batteries, ses casernes, sa citadelle sont restées vierges de notre occupation. Pour nous en rendre maîtres, la voie, quand nous conclûmes un armistice, n'était pas encore tracée : les conseils de guerre élaboraient les plans de toute une nouvelle campagne, et la paix, je puis le dire pertinemment, puisque j'assistai à ces débats, nous délivra seule de nos incertitudes. Le plus difficile cependant pour l'armée française était fait : pour l'armée ottomane, le plus difficile restait à faire. On assure — je répète le propos, bien qu'il me semble suspect — que Moustapha, quand il entra dans le fort Saint-Elme, s'étonna de le trouver si petit. Jetant, du haut de ces ruines, un regard inquiet sur le Bourg et sur Saint-Michel : « Que ne fera pas le père, dit-il, quand le fils nous a tant coûté? » La résistance des chevaliers gardait donc, pour se prolonger, un terrain solide. Le Grand Maître sollicitait des secours; il pouvait, en retour, promettre aux puissances chrétiennes qu'il donnerait à ces secours le temps d'arriver.

Au premier bruit d'une expédition dirigée contre Malte, il avait, au nom de la sainte obéissance, rappelé tous les chevaliers qui vivaient sur le continent. « Ceux qui ne répondront pas à cet appel,

leur écrivait-il, s'exposent à perdre leurs droits d'ancienneté aux dignités de prieur, de bailli, de commandeur : ils encourent, en outre, l'excommunication papale. » Les deux envoyés extraordinaires partis de Malte le 19 mai, Camille de Médicis, le commandeur Salvago, chevalier génois, accomplirent, avec autant de zèle que d'intelligence, la mission dont ils étaient chargés auprès du Saint-Père et de Garcia de Toledo. Don Garcia demanda les ordres du Roi. Philippe II était alors à Madrid : il prescrivit à don Alvaro de Bazan de rallier Carthagène avec ses huit galères, trois galères appartenant à Garcia de Toledo et huit galères génoises, propriété particulière de Marco Centurione, marquis d'Estepa, et de Lomellini. C'était un premier pas vers la concentration des forces navales de la monarchie, en ce moment désarmées ou dispersées. Le Pape convoqua ses cardinaux : il fut résolu, dans ce conseil, que Pompeo Colonna lèverait six cents hommes et que, sans plus attendre, on enverrait à Malte les dix mille ducats promis en même temps que les deux galères de l'Église.

Les historiens qui ont blâmé Philippe II d'avoir rêvé l'invasion de l'Angleterre et compromis la grande Armada dans une entreprise téméraire, ne

se sont pas fait faute de critiquer la lenteur avec laquelle il prépara la délivrance de Malte. Quand on n'a pas connu les grandes responsabilités, on est facilement sévère. Philippe II tenait à concilier ses devoirs de prince chrétien avec les obligations que lui imposait la défense de son propre territoire. Il n'entendait pas risquer sa flotte, à peine restaurée, dans une aventure. Qu'on lui reproche, si l'on veut, ses erreurs politiques, quoique la plupart de ces prétendues erreurs soient au fond discutables; qu'on lui laisse du moins l'incontestable mérite d'avoir été un administrateur de premier ordre. Ses nombreuses dépêches en font foi. Jamais sous Charles-Quint l'Espagne ne déploya au même degré sa puissance.

La flotte de Piali-Pacha, ralliée par les flottilles barbaresques, comptait deux cent trente-six navires, dont cent quatre-vingts galères ou galiotes; l'armée de Moustapha, déduction faite des pertes subies devant le château Saint-Elme, eût mis encore en ligne une trentaine de mille hommes. Il était certes permis à Philippe II de réfléchir avant de donner ses derniers ordres, d'étudier, à tête reposée, ses ressources, et de suspendre le départ de sa flotte jusqu'au jour où il la

croirait capable de se mesurer avec celle de l'ennemi. Toutes les galères que possédait l'Espagne, y compris huit ou neuf galères en construction sur les chantiers de Palamos, jointes aux dix galères du duc de Florence, dont Philippe II s'était réservé par un traité formel les services, à condition de supporter la moitié des frais de l'armement, jointes aux galères de Savoie et de Gênes, aux escadres des royaumes de Naples et de Sicile, à la division de Jean-André, n'arrivaient pas à former un total de cent galères. Ces cent galères composeraient la flotte de combat; l'embargo mis dans les ports des trois royaumes sur les naves de commerce fournirait, suivant la coutume, la flotte de transport. Les naves étaient indispensables dans toute expédition où les garnisons des galères ne suffisaient pas à constituer le corps de débarquement. L'emploi des chiourmes enchaînées restreignait, sous ce rapport, de la façon la plus fâcheuse l'action des bâtiments à rames. Je n'ai, pour ma part, jamais admis de projets de descente dans lesquels le soldat ne manierait pas lui-même l'aviron.

Les moyens de transport réunis, restait à rassembler les troupes. La permanence des armées n'était qu'un mot au cours du seizième siècle. Les

souverains n'épuisaient pas leur trésor à maintenir sous les drapeaux des troupes dont ils n'avaient que faire : un congédiement presque général suivait de près la cessation des hostilités. Philippe II, pour envoyer une armée à Malte, devait, avant tout, se procurer cette armée qui, pour le moment, n'existait pas. Trois régiments espagnols se trouvaient en Corse, à Milan et à Naples : on les ferait passer en Sicile. Ce serait le noyau de l'expédition. On lèverait, pour la compléter, vingt-six mille hommes en Italie. Don Gonzalo de Bracamonte [1], commandant des neuf compagnies espagnoles qui faisaient en Corse, pour le compte des Génois, la guerre au fameux chef de partisans San-Pietro [2], don Sancho de Londoño [3], mestre de camp du régiment cantonné en Piémont, don Alvaro de Sandi, mestre de camp du régiment de Naples, reçurent, par l'intermédiaire du duc d'Alcala, vice-roi du

[1] Brantôme le cite, sous le nom d'el capitan Bragamont et de dom Gonzalle de Bracquamont, parmi les capitaines « qui ont bien servi leurs maîtres, l'Empereur et le roi d'Espaigne ».

[2] San-Pietro mourut en Corse au commencement de l'année 1567.

[3] Brantôme l'appelle don Sanctie de Londogna. « Il commandait, dit-il, dix enseignes du terze de Lombardie dans cette gentille et gaillarde armée qui fit, sous le duc d'Albe, la guerre de Flandres. »

royaume napolitain[1], et de don Gabriel de la Cueva, duc d'Albuquerque, gouverneur du duché de Milan, l'ordre de tenir leurs troupes prêtes à embarquer, aussitôt que don Garcia de Toledo les enverrait chercher. Quant aux levées nouvelles, Philippe II en chargea : pour la Lombardie, César de Naples[2], qui avait été mestre de camp général de l'empereur Charles-Quint dans la première guerre contre les rebelles allemands; pour la Toscane, le duc de Florence en personne. Les ducs de Parme et d'Urbin acceptèrent une mission semblable. Francisco Colonna, fils de Stefano Colonna[3], chevalier romain, Pablo de Santafiore, don Orazio de la Noya, fils du prince de Salmona, le comte de Seminara, le fils du marquis de Chiarcaro, se chargèrent, pour leur part, de recruter douze mille

[1] Don Parafan de Ribera, duc d'Alcala, était vice-roi de Naples depuis le 12 juin 1559.

[2] César Maggi, dit César de Naples, « fort grand capitaine, au rapport de Brantôme, subtil et entreprenant. Il a été gouverneur de Volpiana l'espace de vingt ans, faisant de belles et grandes courses jusques à Suze et Villanno. Au bout de tant d'années et beaucoup de dommages reçus, le roi Henry l'envoya assiéger, en 1555, avec une grosse armée conduite par M. d'Aumalle... Il fallut venir à composition : ainsi fut chassé ce brave et ancien capitaine de sa ville qu'il avait si longtemps gardée ».

[3] Stefano Colonna commandait les Italiens au fameux et cruel assaut de la ville de Duren, en 1543.

hommes dans les Etats de l'Église, à Naples et en Calabre. On atteindrait ainsi le chiffre voulu, vingt-six mille Italiens.

Don Garcia de Toledo fut informé des intentions du Roi. Le Roi s'était déterminé à secourir Malte : il laissait à don Garcia, nommé commandant en chef de l'expédition, le soin de choisir le moment propice pour conduire à bonne fin une affaire de cette gravité. Si Alger ou Ajaccio étaient assiégés par une armée anglaise, quels ordres plus précis donneriez-vous au préfet maritime de Toulon? Le vice-roi de Naples était de plus invité à faire passer, dans le plus bref délai, au vice-roi de Sicile, quatre cent mille ducats pour la solde des troupes et pour le nolis des naves. « Si Malte, — ce qu'à Dieu ne plaise! — ajoutait la cédule royale, venait à succomber, songez à la Goulette et faites-y passer sur-le-champ de neuf mille à dix mille hommes. »

Jean-André Doria et don Sancho de Leyva, général des galères de Naples, se trouvaient alors à la cour. Les ordres du Roi les arrachèrent aux séductions qui les y retenaient. Ils partirent à l'instant pour Naples. Les lettres de Philippe II mettaient toute l'Italie en mouvement. Beaucoup de braves gens s'enrôlaient : Pompeo Colonna eut, en quelques

jours, les six cents soldats qu'il s'était engagé à lever. Le Pape leur donna sa bénédiction et leur accorda une indulgence plénière s'ils mouraient dans la défense de Malte. Avec eux se mirent en route pour Naples de nombreux volontaires appartenant aux plus nobles familles italiennes. Ces *aventuriers,* décidés à faire la campagne à leurs frais, avaient tellement hâte de se trouver en présence de l'ennemi que chaque heure de retard leur semblait une année. Mais il restait toujours ce grand intervalle de mer à franchir, ce fossé de vingt lieues qu'occupait avec des forces supérieures Piali-Pacha! Une armée navale ne le traverserait peut-être pas sans combat; des navires isolés ne pourraient-ils se glisser inaperçus jusqu'à un des nombreux points de débarquement qu'offrait l'île?

Le commandeur Salvago ne cessait d'importuner don Garcia. Il n'obtenait rien : don Garcia n'était pas autorisé à procéder par petits détachements. Si le Grand Maître avait besoin d'une assistance morale, si pour l'encourager la promesse d'un prompt secours suffisait, don Garcia ne refusait pas de renvoyer à Malte le commandeur avec les plus chaleureuses assurances de son zèle. Salvago accepta : il lui tardait de revoir ses compagnons et de parta-

ger leurs dangers. Le capitaine Miranda, quand sa compagnie fut mise, au mois d'avril, à la disposition du Grand Maître, l'avait laissée partir pour Malte sous la conduite de l'enseigne Medrano : il était demeuré en Sicile pour se marier. Depuis cette époque, Miranda guettait avec impatience l'occasion de rejoindre le poste d'honneur où un autre le suppléait. Don Garcia lui permit d'accompagner Salvago.

C'était la première tentative qu'on allait faire pour forcer ce blocus devant lequel le plus déterminé des chevaliers, Saint-Aubin, s'était vu contraint de reculer. Salvago ne demanda qu'une frégate de quatre bancs. La galère de Saint-Aubin prendrait cette frégate à la remorque, les galères de l'Ordre qui avaient amené de Malte Camilo de Médicis et Salvago l'escorteraient jusqu'à six ou sept milles de l'île et reviendraient ensuite avec la galère de Saint-Aubin à Messine.

Le plan, bien conçu, fut exécuté à la lettre. Arrivés à la bouche du port, le 4 juin 1565, avant le jour, Miranda et Salvago s'embarquèrent sur la frégate conduite par son patron assisté de quatre rameurs et se dirigèrent vers le fort Saint-Elme. La garnison du fort, croyant avoir affaire à une barque ennemie, les accueillit par une volée d'arquebuses.

Le commandeur criait à pleins poumons : Salvago ! Salvago ! Il se fit ainsi reconnaître. Le jour cependant se faisait : Salvago mit le cap sur le Bourg. Les Turcs le découvrirent et lui tirèrent un coup de canon. Le boulet traversa la frégate et coupa un homme en deux. Miranda et Salvago atteignirent néanmoins le Bourg.

J'éprouve un plaisir tout particulier à enregistrer ces sortes d'exploits : demain peut-être nous aurons à les demander à nos officiers et à nos aspirants. Je ne suis certes pas ennemi de la science : je ne voudrais point toutefois voir nos jeunes aspirants pâlir trop longtemps sur les livres et sur les formules. A vingt ans, il est un peu tard pour se familiariser avec la navigation sous-marine ; sans aller jusqu'au *Nautilus,* on peut déjà dire que les torpilleurs et les canonnières exigeront des estomacs plus solides que ceux dont se contenteraient à la rigueur des cuirassés. Le mal de mer ne dispose pas à l'audace. Le capitaine Marryat, dans un de ses romans maritimes tout remplis des souvenirs très-réels de la longue guerre soutenue par l'Angleterre contre l'Empire, nous raconte la prise d'une felouque italienne enlevée dans les eaux de Lissa par des embarcations de Sa Majesté Britannique. La

felouque opposa peu de résistance. Que faisait donc sur ce bâtiment le capitaine d'infanterie, trépané après la bataille d'Arcole, qui portait sur son crâne ouvert une plaque d'argent où l'opérateur s'était plu à inscrire le juste hommage rendu à la valeur d'un des plus braves officiers de l'armée française? Hélas! ce capitaine maudissait le jour où une inspiration fatale l'avait livré à l'élément perfide : prêt à rendre l'âme, le cœur constamment sur les lèvres, le vaillant fantassin ne retrouvait plus, en cette occasion, l'énergie dont il donnait de si magnifiques preuves sur la terre ferme. La nausée crée un désavantage marqué à celui qui est obligé de la combattre. Je sais bien que Nelson ne fut pas toujours exempt du mal de mer, il s'en est plaint souvent; mais c'est là un mal de mer, si j'ose m'exprimer ainsi, de marin. Ne le confondez pas avec le mal de mer qu'on éprouve quand on s'embarque trop tard sur un torpilleur.

L'École polytechnique nous a sans doute donné quelques-uns de nos meilleurs amiraux : je n'en rapporterai pas l'honneur aux études mathématiques; je n'y veux voir que l'effet naturel d'une volonté forte, car il faut beaucoup de volonté pour arriver à la célèbre école et pour en sortir dans un

bon rang. Si le corps tout entier ne devait plus se composer que de polytechniciens, c'est-à-dire de jeunes gens affrontant pour la première fois la mer à l'âge de vingt, de vingt et un ou de vingt-deux ans, nous aurions sujet de regretter nos majestueux et imperturbables vaisseaux de haut bord. La marine se transforme, — un peu moins vite sans doute qu'on ne l'a proclamé, — elle se transforme pourtant, — *si muove.* Tenez compte, croyez-moi, de la tendance et rappelez-vous le mot de Napoléon qui aurait, s'il l'eût pu, « élevé ses aspirants de marine sous l'eau ». Le gamin qui détache une embarcation de la rive, qui ouvre sa voile au vent et se joue, dès sa plus tendre enfance, des rafales, ne vous expose pas à de fâcheux mécomptes : il est né avec la vocation de la mer. Ne cherchez pas s'il a bien approfondi les problèmes de la vapeur et de l'électricité : interrogez-le plutôt sur la route intérieure de Dunkerque à Brest. Qu'il soit pilote avant d'être savant, — sans cesser d'être savant, si vous l'aimez mieux! — Je ne crois pas m'écarter beaucoup, en prêchant cette doctrine, du sentiment de nos grands marins, des Bouvet et des Duperré; je suis sûr d'être d'accord avec nos redoutables voisins les Anglais.

N'éprouvez-vous pas, dites-moi, quelque impatience de ne voir aucun yacht français se présenter pour disputer la coupe de l'*America* aux champions qui viennent de traverser en quatorze jours, malgré une succession à peine interrompue de tempêtes, la vaste nappe d'eau de l'Atlantique? Faudra-t-il donc toujours laisser à la race anglo-saxonne ces pacifiques triomphes qui semblent si bien justifier les prétentions qu'elle affiche à la domination des mers? Formons des générations instruites, j'y consens : n'oublions pas non plus de former des générations entreprenantes et robustes. Je m'effraye involontairement de l'affaiblissement progressif de la race latine. Tout y a contribué : l'étude exagérée et la guerre. Si l'on n'eût jamais envoyé sur les champs de bataille que des hommes de cinquante ou de soixante ans, la dégénérescence se fût peut-être fait moins cruellement sentir : malheureusement, c'est surtout la jeunesse que le canon a brutalement moissonnée dans sa fleur. Nous ne réparerons pas le mal par une tension prématurée de l'intelligence. Donnez-nous des hommes, des hommes, des hommes! Des hommes comme Nordenskiold : nous en ferons plus tard des Borda ou des Suffren.

CHAPITRE X

LES INSTRUCTIONS TIMIDES FONT LES CAPITAINES IRRÉSOLUS.

La situation avait singulièrement empiré depuis le jour où Salvago quittait Malte. Le Grand Maître en fit au chevalier un tableau navrant. « Retournez sur-le-champ en Sicile, dit-il à Salvago; je vous en supplie. Exposez à don Garcia le danger que court le fort Saint-Elme, demandez-lui, en attendant le grand secours, dont je ne veux pas douter, un millier d'arquebusiers espagnols. Sans ce renfort je ne saurais être certain de pouvoir tenir jusqu'à son arrivée. » On convint de certains signaux pour assurer le débarquement des troupes, et Salvago partit la nuit même.

Traverser le canal de Malte sur une frégate de quatre bancs eût passé, en temps ordinaire, pour une témérité. Salvago ne se douta même pas qu'il fût téméraire, tant l'heure était pressante et la

nécessité des grands dévouements impérieuse. Il gagna en quelques jours Syracuse, et de Syracuse se rendit par terre à Messine. Cette fois, il parvint à émouvoir don Garcia. Il n'insistait pas seul : le propre neveu du Grand Maître, le chevalier de Cornusson[1], avait suivi Salvago de près, car, par une prévoyance admirable, le Grand Maître ne s'en fiait jamais à un seul messager. En ce moment se trouvait en Sicile un chevalier italien, le frère Augustin, avec cent soldats de la même nation. D'autres membres de l'Ordre y étaient aussi venus, poussés par le désir de passer à Malte. Tout cela composait une troupe d'environ quatre cents hommes. Don Garcia consentit à leur laisser la voie libre et à leur adjoindre vingt artilleurs : il n'osait faire plus sans l'aveu exprès de son maître. Les quatre cents hommes et les artilleurs s'embarquèrent sur la galère qui amena Cornusson en Sicile dès le début du siége, et sur la galère de Saint-Aubin.

Malheureusement, deux galères ne franchissent pas une ligne de blocus aussi facilement qu'une simple barque. « Évitez soigneusement, avait dit Salvago à Cornusson, la partie occidentale de l'île :

[1] Henri de la Valette-Cornusson, chevalier de la langue de Provence en 1550.

c'est le côté que la croisière ottomane surveille. Abordez plutôt au Sud, en contournant la pointe orientale; vous trouverez là, en face de la Pierre-Noire, une anse d'un accès facile. De cette anse, vos troupes, par une marche de quatre milles à peine, pourront très-aisément gagner la Vieille Ville. De la Vieille Ville au Bourg les communications restent à peu près libres : les Turcs ont concentré leurs troupes sur la presqu'île Saint-Elme. »

Les deux galères partirent : leurs capitaines oublièrent les recommandations de Salvago. Ils vinrent reconnaître de jour l'île de Goze; les Turcs les découvrirent, et le secours qu'attendait Saint-Elme se tint pour trop heureux de trouver, après une chasse prolongée à outrance, un refuge en Sicile.

Que faire après cet insuccès? Quelle tentative oserait se promettre une meilleure issue? Salvago se désespérait, les prieurs de Barlette et de Messine joignaient leurs prières, leurs lamentations aux siennes. « Qu'on nous donne, répétaient-ils sans cesse, les deux compagnies de don Francisco Zapata et d'Andrès Salazar; nous forcerons, s'il le faut, le passage. » — « La chose est impossible, répondait invariablement don Garcia. J'ai besoin de ces deux

compagnies espagnoles pour parer à des incidents imprévus. Allez plutôt chercher à Terracine les six cents soldats du Pape que Pompeo Colonna doit y avoir conduits. » Don Garcia était sans doute responsable envers Philippe II de la vie et de la liberté des soldats de l'Espagne; ne l'était-il pas, vis-à-vis de la Chrétienté, du sort de ces chevaliers héroïques qui mouraient, à cette heure, pour la foi du Christ et pour la sécurité commune?

Après ce dur refus fait en public, pour dérouter, assura-t-il plus tard, les indiscrets et les espions, le Vice-Roi fit rappeler en secret Salvago et les prieurs. « Je ne puis, leur dit-il, vous accorder l'infanterie que vous me demandez; je vous donnerai en échange la cavalerie de Melchior de Robles. Avec cette compagnie démontée, avec les cent soldats italiens du frère Augustin, avec les chevaliers de l'Ordre et les aventuriers, Salvago pourra secourir Malte. Il dispose déjà de deux galères de l'Ordre; à ces galères, je joindrai la *Santa Barbara* de Naples et la capitane de Sicile. Don Juan de Cardona, général des galères du royaume, se chargera de commander l'expédition. Apprêtez-vous à partir, et que Dieu vous aide! »

Pareil renfort introduit dans l'île pouvait sauver

Saint-Elme. Mais si Saint-Elme était perdu, que ferait don Juan de Cardona? Don Juan ramènerait les troupes en Sicile. Philippe II n'était pas verbeux; ses serviteurs devaient le comprendre à demi-mot. Or, Philippe ne voulait pas que Malte dévorât ses troupes en détail. Il le laissait entendre; il ne le disait pas. Ce sont là, suivant moi, de mauvaises réticences : un roi manque à sa mission, quand il abrite ses incertitudes sous l'obscurité du langage. Son premier mérite, comme son premier devoir, est d'être clair. A cette condition seule, il peut espérer être bien servi.

L'embarquement des troupes eut lieu à Syracuse. Trente-cinq aventuriers réclamèrent l'honneur d'accompagner les soldats de Melchior de Robles. L'histoire n'a pas conservé tous leurs noms : je citerai ceux qu'elle nous a transmis, car je n'ai jamais pardonné à Hérodote de nous avoir tu les noms des compagnons de Léonidas. Sur la *Santa Barbara* s'embarqua Francisco Morello, inspecteur des galères de Naples; sur les autres galères trouvèrent place : don Diego Lopez Hurtado de Mendoza, frère du duc de l'Infantado, don Marco de Mendoza, frère du comte de Monte Agudo; don Francisco de Vargas Manrique, fils de don Fré-

déric de Vargas, don Diego de Carvajal, don Vasco d'Acunha et don Antonio de Robles. Les chevaliers de l'Ordre étaient plus nombreux encore. Parmi eux, on comptait cinquante-huit chevaliers italiens ou français et trente-cinq chevaliers espagnols. Mentionnons, en passant, les noms des plus illustres ou du moins des plus universellement connus : don Juan Vicenzio Caraffa, prieur de Hongrie, frère du duc d'Andria; Julien Caraffa, Cencio Gasconi, Alexandro Rodolfo, Severino, Hercule Caracciolo, le commandeur de Matera, le commandeur Parisot[1], neveu du Grand Maître, Pedro Boninseñe de Valladolid, don Rodrigo Maldonado de Salamanque, le commandeur Calderon, capitaine de la garde de don Garcia de Toledo, don Jorge de Rebolledo, don Jayme de Moncada, chevalier catalan, frère du comte d'Aytona. Les cent soixante-dix soldats de Melchior de Robles, les cent Italiens du frère Augustin, les quatre-vingt-quinze domestiques des chevaliers de l'Ordre, ces chevaliers eux-mêmes et les aventuriers constituaient, avec les vingt artilleurs fournis par le Vice-Roi, un ensemble de six cents combattants.

[1] François de la Valette-Parisot, chevalier de la langue de Provence en 1558.

Le 16 juin 1565 la division se mit en route pour Malte. Le 16 juin! c'était précisément le jour du grand assaut, de l'assaut repoussé avec tant d'énergie par les chevaliers. Arrivé à six milles environ de la côte, don Juan de Cardona s'arrêta. Un simple soldat, qu'un long séjour à Malte rendait familier avec tous les sentiers, Juan Martinez de Luvenia[1], fut jeté à terre sur la rive méridionale de l'île, à cet endroit déjà désigné par Salvago sous le nom de Piedra Negra. Cardona lui confia une lettre pour le chevalier Mezquita, gouverneur de la Vieille Ville, et reprit aussitôt le large. Il était en effet prudent, je dirai plus, il était indispensable de se tenir hors de vue de la terre, si l'on voulait attendre le retour de ce messager expédié à Mezquita.

Combien toutes ces hésitations, tous ces pourparlers furent funestes! Si Cardona eût débarqué ce jour-là même ses troupes, il sauvait très-probablement le fort Saint-Elme. Les instructions de Cardona, par malheur, lui prescrivaient de ne rien compromettre et de s'assurer, avant d'opérer le débarquement, si les gens qu'on l'envoyait secourir existaient encore. Trop de prudence vraiment et

[1] Juan Martinez d'Olivenza, suivant Bosio.

trop de calcul pour une circonstance aussi urgente! Je n'en fais pas un crime à Toledo; je constate seulement que, même à ces époques de ferveur religieuse, les gouvernements envisageaient les choses beaucoup plus froidement que les peuples. Leur devoir, après tout, est peut-être de rester froids.

Le gouverneur de la Vieille Ville, Mezquita, fut transporté de joie, quand il apprit, de la bouche de Juan Martinez et par la lettre de don Juan de Cardona, que six cents hommes de renfort arrivaient de Sicile à bord de quatre galères. « Je garde votre messager, écrivit-il à Cardona, pour qu'il vous fasse de terre les signaux convenus entre nous, mais je vous envoie un chevalier français, M. de Quincy[1], qui vous servira de pilote. Hâtez-vous de venir débarquer vos troupes à Piedra-Negra. Les Turcs sont si occupés à battre le fort Saint-Elme qu'ils ne vous découvriront pas. »

Juan Martinez avait laissé cachée dans les rochers la petite frégate qui le déposait, la nuit précédente, sur la plage. Quincy se servit de cette embarcation pour aller à la recherche de Cardona.

[1] Esprit de Brunefay-Quincy, chevalier en 1555, de la langue de France, grand prieuré de France, portant : *d'argent à la face de gueules, le canton dextre chargé d'un écusson bandé d'argent et de gueules.*

Par un fâcheux hasard, il s'éleva un vent si violent que Quincy, sous peine de périr, dut retourner à terre. Ne voyant rien venir, Cardona s'imagina que Juan Martinez était tombé aux mains des Turcs. Il mit le cap sur la Sicile et jeta l'ancre à Puzallo. Le même jour et presque à la même heure, abordait sur ce point de la côte un chevalier expédié de Malte, le 19 juin, par Jean de la Valette.

Toujours ingénieux, toujours entreprenant, le Grand Maître a eu l'heureuse idée de faire traîner par terre, du Bourg jusqu'à la cale de Marsa-Scala, une petite frégate montée par quatre marins, et cette frégate, comme celle de Cornusson, vient de traverser hardiment le canal de Malte. Saint-Elme tenait encore : qu'on ne perdît pas une minute, car Saint-Elme était à la veille de succomber. Honteux et repentant de ses incertitudes, don Juan de Cardona revient à l'instant sur ses pas. Il arrive de nouveau à six milles de Malte. Une lueur a percé l'obscurité, un feu, — la chose n'est plus douteuse, — semblable à un phare, brille à terre. Ce feu est le signal que Juan Martinez devait allumer si la plage restait libre. Cardona croit malheureusement encore Martinez perdu. Martinez ne l'a pas rejoint : donc Mar-

tinez est mort ou prisonnier. Dans le signal qui l'appelle, la circonspection de Cardona, mise en éveil par des instructions timides, ne veut voir qu'un piége tendu à ses galères par les Turcs : il vire de bord et se replie une seconde fois sur Puzallo. Désastre de Zerbi, tu ne seras pas de sitôt oublié !

Combien l'imagination est féconde, quand elle reste frappée du souvenir de récents malheurs! Maîtres de la mer dont ils avaient fait leur empire, les Anglais, en 1812, se jugeaient invincibles : les Américains opposèrent aux Anglais des frégates aussi fortes que des vaisseaux rasés et s'assurèrent ainsi des triomphes faciles. A dater de ce jour, ce furent les Américains qui cherchèrent avidement l'occasion de combattre. Malgré la prise de la *Chesapeake* par le *Shannon*, la confiance dure encore. Ménagez-vous les premiers succès : toute l'issue de la guerre en dépend.

Il était écrit que Cardona ne retournerait pas à Puzallo sans y trouver chaque fois sujet de regretter amèrement sa faiblesse. Le vent s'était calmé ; M. de Quincy reprenait la mer : rien à l'horizon ! Quincy ne se décourage pas. De guerre lasse, il se résout à pousser, sur sa frêle embarcation, jus-

qu'en Sicile. Cardona le voit atterrir à Puzallo. Quel désespoir quand Quincy lui apprend qu'il a manqué la plus belle occasion de débarquer ses troupes! Il repart : le 30 juin, une heure avant l'aube, il fait jeter à terre les planches de ses galères : les troupes débarquent à pied sec sur la plage de Piedra Negra. M. de Quincy a sauté le premier sur la grève. « Saint-Elme est pris! » lui crie Juan Martinez. « N'en dites rien », lui murmure à l'oreille l'envoyé du gouverneur de la Vieille Ville. Précaution tardive! Les mauvaises nouvelles transpirent toujours. Don Juan de Cardona hésitait. Oserait-il bien prendre sur lui d'enfreindre les ordres si positifs de don Garcia? Il finit cependant par s'armer de courage et laissa le débarquement se poursuivre. Quand il eut mis ses passagers à terre, il se hâta de reprendre le chemin de la Sicile. Qu'importaient ses hésitations? Seul, il avait rendu service à Malte. Si Ganteaume, chargé d'une mission analogue, eût eu la même persévérance ou le même bonheur, l'Égypte nous appartiendrait encore.

Un brouillard très-épais favorisa les soldats débarqués à Piedra Negra. Ils atteignirent la Vieille Ville sans encombre. Mezquita fit sur-le-champ tirer

de la forteresse deux coups de canon, signal convenu d'avance avec le Grand Maître. Le château Saint-Ange répondit par deux détonations semblables, et le Grand Maître, accompagné de ses chevaliers, se rendit à l'église Saint-Laurent pour rendre grâces à Dieu de cette première faveur.

CHAPITRE XI

GRANDE ATTAQUE DIRIGÉE A LA FOIS SUR LE BOURG ET SUR LE FORT SAINT-MICHEL.

Un nouveau siége allait commencer; l'arrivée du renfort apporté par don Juan de Cardona était donc encore opportun. Le Grand Maître écrivit à Mezquita de lui envoyer sans délai les troupes de secours. Le 3 juillet, ces troupes se mirent en marche une ou deux heures avant le coucher du soleil, pour gagner le port de la Renelle, — l'*Arenela,* disent les Espagnols. — Ce port est la dernière anse qui s'ouvre sur le grand bassin de la Marsa, presque à l'extrémité de la rive occupée par le bastion Saint-Michel, le Bourg et le château Saint-Ange. L'anse de la Renelle est aujourd'hui défendue par le fort Ricasoli. La position, en 1565, n'était pas fortifiée.

Le détachement avait dix-huit milles à faire en une seule nuit. Longue et périlleuse étape! Melchior

de Robles, avec trois cents chevaliers et soldats, tous arquebusiers ou piquiers, conduisait l'avant-garde. Boninseñe, avec une colonne de force égale, menait l'arrière-garde. Les troupes trouvèrent à l'Arenela des barques envoyées par le Grand Maître. Tout ne se passa pourtant pas sans perte et sans bruit : dix soldats s'égarèrent en route, — six Espagnols, et quatre Italiens, — sans compter un chevalier de l'Ordre, don Geronimo Gravina, Sicilien. L'arrière-garde fut en outre entendue des Turcs au moment où elle s'embarquait. Le fort Saint-Elme ouvrit le feu sur l'Arenela. Des soldats égarés, on n'eut jamais de nouvelles; quant aux barques, elles essuyèrent bravement le feu de l'ennemi. Le 4 juillet au matin, le secours de Sicile entrait dans le Bourg. Dès le lendemain, Melchior de Robles, adjoint à l'amiral de Monte, passait avec ses arquebusiers dans l'île de la Sangle et prenait la haute main dans la défense du bastion de Saint-Michel.

Moustapha ne tarda guère à en être informé. L'occasion était excellente pour gourmander la flotte. On sait qu'en toute expédition combinée, notamment quand l'expédition tourne mal, la marine et l'armée ont, depuis le temps de Nicias, je pour-

rais même dire depuis le temps de Xerxès, la fâcheuse habitude de se renvoyer, comme avec une raquette, le volant de la responsabilité. « Est-ce ainsi, dit à son collègue Moustapha-Pacha, est-ce ainsi que vous gardez la mer? — Gardez-vous mieux la terre? » répliqua Piali. La question se réglerait devant Soliman. Le visage irrité du Sultan apparaissait souvent aux pachas, dont il agitait le sommeil et troublait les rêves. Soliman n'était pas habitué aux insuccès. Quelles nouvelles jusqu'ici avaient répondu à son impatience? Moustapha lui demandait des renforts, des munitions et des vivres. Il lui annonçait la mort de Dragut, l'informait que, en attendant les ordres de Sa Hautesse, il nommait Oulouch-Ali Fartax gouverneur de Tripoli et l'envoyait, avec quinze galères, prendre possession de cette place au nom du Grand Seigneur. Moustapha expédiait en même temps à Constantinople, sur une nave, l'artillerie conquise au fort Saint-Elme. Faibles trophées pour une expédition si coûteuse! Soliman, à coup sûr, attendait mieux. Par bonheur, le télégraphe électrique n'existait pas encore. Les pachas avaient deux ou trois mois devant eux pour réparer le temps perdu.

Depuis l'arrivée du renfort de Sicile, la tâche

des pachas devenait doublement ardue. Il faut y regarder à deux fois avant de s'engager dans les opérations d'un siége. « Tous les hommes, disait le maréchal Niel, derrière des remparts, sont soldats. » Les Maltais, pour défendre les bastions de Saint-Michel, valaient presque des Espagnols. Les renégats tentèrent maintes fois de les séduire : ils n'y gagnèrent que des coups d'arquebuse.

Décidé à user de vigueur et à ne pas laisser aux chevaliers le loisir d'oublier l'émotion causée par la perte du château Saint-Elme, le vieux sérasker, à peine ses morts mis en terre, ordonna que la majeure partie du camp de la Marsa fût transférée au milieu des décombres des maisons ruinées de la Bormula. Il prescrivit également l'occupation des hauteurs de Sainte-Marguerite. Un millier de chevaliers et de soldats essayèrent de disputer le terrain. Les Turcs refoulèrent cette sortie et prirent leurs positions, après avoir eu cinquante hommes tués et deux cents blessés. Escarmouches, dira-t-on; mais escarmouches qui, pour les deux armées considérablement réduites, pouvaient presque compter pour des batailles.

Le 30 juin, Moustapha vint, avec ses ingénieurs, à la Bormula : il examina attentivement les lieux

et commanda de creuser une tranchée dans le tuf, en face de Saint-Michel, tranchée qui se prolongerait d'une mer à l'autre, c'est-à-dire du port des galères au port de la Sangle. Une autre tranchée s'étendrait des maisons de la Bormula aux hauteurs de Sainte-Marguerite. On commencerait le travail aussitôt la nuit close.

L'attaque faite dans la pierre sèche produisit un tel bruit qu'on eût dit des marteaux battant le fer. Les batteries de Saint-Michel et de Saint-Ange ouvrirent à l'instant le feu sur les travailleurs. Les Turcs firent des pertes sensibles : il est difficile aux sapeurs de se couvrir, quand ils n'ont que des pierres sous la main. A Malte, comme à Sébastopol, la nature du terrain était tout à l'avantage de la défensive : les assiégés creusaient-ils un fossé, l'escarpe et la contrescarpe prenaient d'elles-mêmes le relief d'un ouvrage en maçonnerie.

Le Bourg et Saint-Michel, pendant que Saint-Elme arrêtait les Turcs, étaient devenus de véritables places fortes. Maître Evangelista, l'ingénieur en chef du Grand Maître, mettait en œuvre, dans cette circonstance critique, toutes les ressources de son art. Il fut le Todleben du siége de Malte.

Les Turcs cependant faisaient de rapides pro-

grès : le 5 juillet, quatre batteries établies sur les hauteurs environnantes, — sur la colline de Conradin, à la Mandrie, à la vigne du Maltais Pablo Micho, à Sainte-Marguerite, — commencèrent à tonner. Le fort Saint-Michel, cette fois, était l'objectif. Ouvrage improvisé, Saint-Michel avait un point faible : la face qui regarde le château Saint-Ange fut considérée par les chevaliers, lorsqu'ils armèrent en toute hâte leurs esclaves de la pioche et de la bêche, comme suffisamment protégée, par le bras de mer d'abord qui sépare les deux châteaux et auquel était alors affecté le nom de port des galères, par le feu de Saint-Ange ensuite. De ce côté, le mur resta interrompu, l'enceinte en quelque sorte ouverte. Les Turcs songèrent à tirer parti d'un oubli qui leur fut révélé par des transfuges. Ils feraient entrer de nuit une centaine de barques dans la Marsa, puis ils traîneraient ces embarcations à travers l'isthme, les jetteraient à la mer dans le port des galères et donneraient l'assaut au front imprudemment laissé sans défense.

Ce plan, emprunté aux souvenirs du siége de Constantinople par Mahomet II, semblait bien conçu : il pouvait épargner aux Turcs les lenteurs d'approche plus patientes et plus régulières. Le

Grand Maître, heureusement, en eut connaissance. Maître Evangelista reçut l'ordre de barrer le port des galères par une estacade flottante. Partant du point où se terminaient les murailles de Saint-Michel, cette estacade aboutissait sur l'autre rive au bastion de France. On sait qu'à Malte, comme autrefois à Rhodes, l'Ordre était partagé en huit *langues* : Provence, Auvergne, France, Italie, Aragon, Angleterre, Allemagne et Castille. Chaque langue avait la charge d'une partie de l'enceinte fortifiée du Bourg : le poste qu'elle défendait s'appelait *le bastion*.

Les Turcs venaient d'établir sur la montagne Sainte-Marguerite six pièces, sur le plateau de la Mandrie six encore, quatre à la vigne de Pablo Micho, sur le mont Conradin trois couleuvrines et un monstrueux basilik. La batterie de Sainte-Marguerite battait le bastion de Provence; celle de la Mandrie, le front de Saint-Michel. Du mont Conradin les Turcs tiraient sur la Bormula; de la vigne de Pablo Micho ils canonnaient le bastion défendu par don Carlos Rufo. Le mont Saint-Elme répondait avec six pièces au feu du château Saint-Ange et commandait l'entrée de la Marsa.

A Sébastopol, les Russes ne se contentèrent pas

de réparer les brèches que le canon des alliés pratiquait dans leurs retranchements; leurs embuscades ne tardèrent pas à prendre vis-à-vis du camp ennemi le caractère de travaux d'approche : un instant on eût pu se demander qui, d'eux ou de nous, étaient les assiégés. Les chevaliers de Saint-Jean montrèrent, en l'année 1565, la même activité et la même énergie. Les travailleurs chrétiens souffraient beaucoup du feu des Turcs : le Grand Maître prit soin d'employer des esclaves aux endroits les plus découverts. Quelquefois les infortunés étaient si fatigués qu'ils se couchaient à terre, pareils à des hommes morts. Pour les faire lever, on les accablait de coups de bâton, on leur coupait les oreilles, on en tuait même quelques-uns. Ils supportaient tout, n'en pouvant plus. Moustapha ordonna de tirer sur les esclaves turcs aussi bien que sur les travailleurs chrétiens. Parfois un boulet en emportait dix ou douze. Les malheureux criaient en expirant : « Dieu soit loué ! » La mort était, en effet, la seule délivrance qu'il leur fût permis d'espérer. Ah ! la guerre est cruelle, et ceux qui la déchaînent ont plus d'horreurs qu'ils n'en prévirent probablement jamais sur la conscience. Ici pourtant la guerre était inévitable, la guerre

était sainte : il fallait que la ruine de la civilisation fût complète ou que le Croissant reculât.

Les reconnaissances, les combats de jour et de nuit se succédaient. Le Moloch insatiable exigeait de perpétuels sacrifices. Les Turcs établirent une nouvelle batterie de treize pièces sur la colline du Salvador. Il était évident qu'ils attachaient un intérêt tout particulier à commander par leur artillerie le port des Anglais, avant de donner suite à leur projet d'attaque sur le port des galères. Ils prendraient ainsi les défenseurs du Bourg entre deux feux.

Mais comment introduire des embarcations dans le port des galères, si les deux extrémités du canal se trouvaient fermées? Moustapha fit appeler quatre Turcs excellents nageurs. Les Turcs se mirent à l'eau munis de marteaux et de ciseaux à froid. Arrivés à la chaîne, que soutenaient des poutres entre-croisées et une double rangée de tonneaux vides, ils l'enfourchèrent et commencèrent intrépidement à la couper. Les balles pleuvaient autour d'eux; ils n'en continuaient pas moins leur besogne. Du mont Conradin, Moustapha les faisait appuyer par un feu constant. La distance entre le mont et la chaîne était, il est vrai, de six cents pas : les

escopettes des Turcs, avec leurs longs canons, ont une portée plus grande encore.

Quatre Maltais, — il est bon de citer quelquefois les noms de soldats obscurs, — Pedro Bola, Mathia, Francisco et Juan del Ponte, sont envoyés par le chevalier Simon Melo pour chasser les Turcs que les arquebusades n'intimident pas. Les Turcs, cette fois, abondonnent leur œuvre à moitié faite; les Maltais les poursuivent à la nage, l'épée nue aux dents. Un seul Turc est atteint : il disparaît percé de plusieurs coups. Moustapha doit en prendre son parti : les barques rassemblées au fond de la Marsa ne pénétreront dans le port des galères, ni par l'entrée que défend trop bien la chaîne de Venise, ni par le fond de ce long boyau qui s'avance au loin dans les terres : il faut chercher d'autres combinaisons.

Les barques furent blindées, c'est-à-dire garnies de sacs de laine et de balles de coton. Le dimanche 15 juillet, une heure et demie avant l'aube, le premier lieutenant du roi d'Alger, Candelissa[1], vieux

[1] Candelissa n'est pas un nom turc; c'est un surnom donné au lieutenant du roi d'Alger par ses chiourmes. Dans la langue des galères, on appelait *carnal* le palan qui servait à hisser l'antenne au haut du mât. *Candelissa* est l'équivalent turc de *carnal*, comme *carnal* est l'équivalent de *drisse*. Le corsaire ne ménageait guère, paraît-il, ses équipages : aussi les forçats l'avaient-ils nommé *le père la drisse*.

corsaire endurci par vingt années de guerre, mit à bord un millier de janissaires, quinze cents spahis et cinq cents Barbaresques. Le soleil annonçait déjà son approche. Les trompettes, les cymbales, les cornemuses sonnèrent; un feu fut allumé à la batterie de la Mandrie, un autre feu lui répondit sur le mont Saint-Elme. C'était le signal.

Les Chrétiens fort heureusement faisaient bonne garde. La première vertu de l'homme de guerre est la vigilance. Sur l'éperon [1] de Saint-Michel se tenaient don Francisco Sanoguera, casque en tête, vêtu de drap grenat, l'épée nue dans la main droite, une rondache d'acier au bras gauche; don Frédéric de Toledo, fils du vice-roi de Sicile; don Garcia de Mendoza, don Bernardo de Cabrera, don Vicenzio Caraffa, prieur de Hongrie; M. de Parisot, neveu du Grand Maître; don Jorge Fabellon, Fragoa, le commandeur de Quincy, Juan Antonio Cursino, Cencio Gasconi, Juan de la Cerda, Juan de Sada et quarante soldats de Medrano. Melchior de Robles commandait au bastion : à ses côtés prenait place son enseigne, le brave Muñatones. Les gentils-

[1] En termes de fortifications, l'*éperon* est un angle saillant qu'on établit généralement au milieu des courtines ou au devant des portes pour les défendre.

hommes qui avaient suivi Robles en qualité de volontaires l'entouraient. Vous auriez aisément distingué entre tous, à l'éclat de leur fière contenance, don Diego Hurtado de Mendoza, frère du duc de l'Infantado; don Diego Carvajal, don Antonio de Robles, Severino, don Francisco de Vargas Manrique, don Diego de Mendoza, don Vasco d'Acunha, don Marco de Mendoza, frère du comte de Monte-Agudo. Chevaliers espagnols, chevaliers français, chevaliers italiens se montraient là confondus : à peine reposés de leurs longues veillées sous les armes, ils attendent l'ennemi l'arme au pied. La Bormula était gardée par Matteo Ferrer et par le chevalier portugais Simon de Melo.

Trois colonnes turques s'ébranlèrent à la fois. De la colonne de droite à la colonne de gauche, la distance excédait trois milles. La colonne de droite ou du Nord, commandée par l'aga des janissaires, Cortuculi [1], devait attaquer la Bormula : venue de Marsa Muset, elle prit terre au port de la Renelle. Des hauteurs de Sainte-Marguerite descendit, sous les ordres du roi d'Alger, la colonne du centre, destinée à l'assaut de Saint-Michel. A la gauche, s'é-

[1] Quel peut bien être ce nom défiguré? Les uns proposent Kurdogly, —*fils de Kurde ;* — les autres, Qourtoglou, —*fils de loup*

5.

lancèrent du Sud-Ouest, avec Candelissa, les chaloupes et les barques couvertes jusqu'alors par le mont Conradin. « Le premier vaisseau portait des prêtres et Santons, vêtus bizarrement, de grands chapeaux verts en tête, tenant des livres ouverts sur lesquels ils chantaient des prières et imprécations contre les assiégés. Après eux toutes les barques approchaient en bon ordre, au son des nacaires, charamelles et tambours. L'artillerie du château Saint-Ange, celle des moulins et de la Bormula leur tirèrent plusieurs coups, rompirent quelques barques et tuèrent bon nombre de Turcs. »

Le plus difficile n'était pas de franchir cet espace battu par le canon : le moment périlleux serait celui où l'on tenterait de prendre pied à terre. Une longue ligne de pieux, enfoncés jusqu'au ras de l'eau dans la vase et reliés l'un à l'autre par des chaînes de galériens, bordait, dans le port de la Sangle, le rivage de l'île que défend du côté de la Bormula le château Saint-Michel. Les embarcations, au moment où elles s'apprêtaient à débarquer leurs troupes, rencontraient une première enceinte à forcer. Les Turcs s'étaient, par précaution, munis de ponts volants : les ponts se trouvèrent trop courts. Il fallut défiler le long de la

palissade jusqu'aux enrochements de l'éperon, sous un violent feu d'arquebuses. Les plus intrépides se jetèrent à la mer et parvinrent à gagner le pied de la muraille, de l'eau jusqu'à la ceinture. Brandissant son sabre, le corps couvert d'un grand bouclier doré, Candelissa s'élance à la tête de ses troupes : les janissaires, à sa voix, dressent les échelles. Quelques-uns sont des *thériakis,* — des mangeurs d'opium. — Leur ivresse les rend insensibles aux blessures.

De la première bordée tirée par les soldats de don Jayme Sanoguera, cinquante Turcs tombèrent morts, plus de cent furent blessés. Le tir des arquebuses devenait trop lent; les Chrétiens continuèrent à se défendre à coups de pierres. Comme les héros d'Homère, ils soulevaient les blocs amassés dans la batterie et les précipitaient sur les assaillants. On s'est aussi battu à coups de pierres dans les tranchées de Sébastopol : le colonel Jannin, — je ne l'ai pas oublié, — fut retrouvé dans la tranchée, après la sortie du 20 mars, à demi écrasé.

Un artifice atteint à la figure don Jayme Sanoguera; son oncle don Francisco reçoit un coup d'arquebuse en pleine poitrine. La cuirasse était de bonne trempe : la balle ne pénètre pas. Une autre balle,

tirée de bas en haut, fausse sa rondache et le jette mort sur le parapet. Les Turcs le saisissent par les pieds pour le faire tomber dans le fossé; les Chrétiens le retiennent par les bras, et le corps leur reste.

Aveuglé par le coup qui l'a frappé à la figure, don Jayme Sanoguera ne peut plus diriger la défense : Adorno accourt; le bastion assailli retrouve en lui un chef. Quelques janissaires parviennent à planter sur le parapet sept bannières, rouges, blanches, bleues et jaunes, les unes avec des étoiles d'or, d'autres avec des demi-lunes d'argent, toutes portées sur des hampes que terminent des pommes d'or.

Le Grand Maître avait pris soin de mettre le Bourg et l'île Saint-Michel en communication par un pont confectionné avec des mâtures. Il pressent le danger et expédie sur-le-champ la réserve conduite par le commandeur de Giou. Avec de Giou franchissent le pont jeté en travers du port des galères, Felices, bailli d'Aguila, le prieur de Campaña, le commandeur don Francisco Ruys de Medina et le commandeur d'Aulx du Bournois[1].

[1] Louis d'Aulx du Bournois, chevalier de la langue de France, en 1547, — prieuré d'Aquitaine et diocèse de Poitiers, — portant : *d'or à trois aigles de sable.*

Au vaillant commandeur français reviendra le principal honneur de la journée. Ces chevaliers amènent cent soldats armés d'arquebuses, de piques, de corselets, d'épées, de rondaches, de hallebardes. Le secours arrivait en temps opportun : il permet aux défenseurs de Saint-Michel de reprendre l'offensive. Don Frédéric de Toledo, don Garcia de Mendoza, don Bernardo de Cabrera, le prieur de Hongrie, Vincenzio Caraffa, M. de Parisot, don Jorge Favellon, Cencio Gasconi, don Juan Antonio Cursino et M. de Quincy arrachent les bannières, jettent en bas ceux qui les ont plantées et brisent les échelles. Candelissa reçoit un coup de pique dans le côté, un autre coup d'épée sur le bras droit : ses fidèles Algériens l'enlèvent avant que les Chrétiens puissent l'achever.

Le bastion n'était pas moins vivement assailli que l'éperon. Là combattaient, sous les ordres de Melchior de Robles, faisant face au roi d'Alger, Muñatones, don Diego Hurtado de Mendoza, don Francisco de Vargas Manrique, don Vasco d'Acunha, don Francisco de Mendoza, le capitaine Juan de Funes, Chacon, son sergent, Mathias de Ribera, Alonso del Campo, don Carlos Rufo, Marcello Maestrilo, Matteo, lieutenant d'Asdrubal de Médicis,

— Asdrubal était en ce moment malade, — le chevalier San Jorge, Sallustio del Festo, La Cerna, Julio Crudeli, gentilshommes siennois. Ils combattaient tous, et tous combattaient comme des lions.

Rodrigo de Vargas, natif d'Ecija, chevalier de l'Ordre de Santiago; Antonio Vivas, fils d'Alonso Vivas, qui fut mestre de camp de l'empereur Charles-Quint, M. de Gordes, chevalier français, un des sergents-majors de l'île, ancien capitaine des Gascons au service du roi de France, Alain de Montal de la Prade, lieutenant du général de Giou, Troïlus de Montbason [1], faisaient aussi tournoyer leurs épées dans la foule. « Là se connut, dit Baudouin, que l'épée, qui est longue et aiguë et propre aux estocades, fait beaucoup plus d'effet que le cimeterre. » Quelle lutte! Cette poignée de braves, depuis près de quatre heures, tient tête à six mille Turcs.

Attaqués par Cortuculi et par la colonne de droite, les défenseurs de la Bormula n'ont pu résister à l'élan furieux des janissaires. Ils se replient sur le ravelin de Saint-Michel. Entre le ravelin et le bastion tourbillonne une foule bigarrée, composée de tous

[1] Nous avons déjà fait connaître les armoiries des Simiane de Gordes et des Montal de la Prade. Troïlus de Montbason, chevalier de la langue de France en 1561, portait : *de gueules au lion d'or*.

les détachements de l'armée ottomane, avançant, reculant, tantôt prête à crier victoire, tantôt prenant la fuite avec des hurlements de terreur. Les trois colonnes d'assaut se sont en quelque sorte fondues l'une dans l'autre. Les Turcs ont complétement négligé le Bourg. Après Saint-Elme, Saint-Michel; le Bourg et le château Saint-Ange viendront ensuite. Mais la résistance de Saint-Michel n'est pas moins héroïque que ne l'a été celle de Saint-Elme. A l'éperon, au bastion, au ravelin, partout les Turcs sont repoussés avec des pertes effroyables. Les Chrétiens auront à regretter la mort de quarante chevaliers et de deux cents soldats.

Le commandant Saportella est grièvement blessé; le frère Simon de Melo, Diego de Sesa, chevaliers portugais, M. de Gordes, Antonio Vivas, Diego de Vera, natif de Guadalajara, soldat de renom s'il en fut, Rodrigo de Cardenas, ont succombé mortellement atteints. Borne, un des trois alguazils royaux, a reçu deux flèches, l'une au bras, l'autre à la figure. Au plus fort de l'assaut, le capitaine don Francisco Ruyz de Medina se trouve en présence d'un Turc de haute taille, couvert de son bouclier. Ce Turc, d'un coup de sabre, lui tranche trois doigts de la main qui tenait l'épée, d'un autre coup

il lui abat l'épaule. Medina mourut, trois jours après, de sa blessure. Quant au Turc, les soldats de Medina le mirent en pièces. Pas de quartier! Tue! Tue! Tue! c'est la revanche de Saint-Elme. La fatigue des combattants était extrême. Le Grand Maître fait passer le pont au capitaine Boninseñe, à M. de Brugny[1], chevalier français, à soixante arquebusiers. M. de Brugny, à peine arrivé dans la place, reçoit trois blessures, une à la main, une seconde au bras, une troisième à la figure.

Pour contraindre leurs soldats découragés à vaincre, Cortuculi et le roi d'Alger ont fait éloigner les barques : ils ne réussiront qu'à fournir aux Chrétiens l'occasion d'un plus grand massacre. Empêchés par leurs longues jupes, les Turcs flottaient quelque temps sur l'eau et finissaient par se noyer misérablement. C'était un horrible spectacle de voir partout la mer teinte de sang, semée d'armes et de robes, d'enseignes et de bannières, de turbans, d'arcs, de targes et autres armes légères, de corps couverts de plaies, qui s'attachaient encore d'une main désespérée aux barques renversées la quille en l'air.

[1] Claude de Saint-Blaise de Brugny, chevalier de la langue de France en 1536, grand prieuré de France, diocèse de Soissons, portant : *d'azur à la pointe d'argent.*

La victoire des Chrétiens restait cependant toujours douteuse : de nouveaux bataillons revenaient à chaque instant à la charge. Si, en 1565, le bon Arioste n'était mort depuis près de trente ans, je croirais vraiment que c'est bien là le furieux assaut qu'il a voulu décrire.

Sono appogiate a un tempo mille scale
Che non han men di dui per ogni grado.
Spinge il secondo quel ch' innanzi sale
Ch'el terzo lui montar fa suo mal grado.
Chi per virtù, chi per paura vale.

« Mille échelles se dressent à la fois ; chaque barrot peut porter deux soldats au moins de front. Le second échelon pousse le premier, pressé lui-même et contraint d'avancer par le troisième. Peur ou vertu, il faut que chacun monte en brave. »

Don Jayme Sanoguera, en ce moment critique, recouvrait par bonheur la vue. Il apprend la mort de son oncle et jure de le venger. Son épée, maniée à deux mains, fait de larges trouées dans les rangs des Turcs et dans ceux des Barbaresques. Nul pourtant, dans cette sanglante mêlée, n'aura surpassé en bravoure le fils du vice-roi de Sicile, don Frédéric de Toledo. Le malheureux ! le fil de ses jours était déjà sous le ciseau des Parques. Mousta-

pha vient de donner l'ordre d'ouvrir le feu de son artillerie. Les Turcs tirent à coups perdus : Dieu saura bien distinguer les siens. Le même boulet emporte les deux vaillants chevaliers. Don Frédéric de Toledo et don Jayme Sanoguera sont allés rejoindre leurs ancêtres. Une autre canonnade enleva le bras du chevalier Gaspard de Pontevez [1], Provençal, et tua le chevalier Simon de Sousa, Portugais.

Repoussés à l'éperon Saint-Michel, les Turcs n'ont pas un meilleur succès au bastion défendu par Melchior de Robles : grenades, artifices, cercles de feu [2] pleuvent dans le fossé : azab et janissaires

[1] Gaspard de Pontevez, chevalier de la langue de Provence, en 1563. Les armes des Pontevez étaient : *de gueules au pont de deux arches d'or, écartelé d'or à un loup d'azur.*

[2] Ces cercles de feu, invention personnelle de Jean de la Valette, sont ainsi décrits par Baudouin : « Le Grand Maître fit préparer quantité de cercles de tous bois légers et flexibles, fit bouillir dans de grandes chaudières poix, résine écaillée et lie d'huile. Dans ce mélange, il faisait tremper les cercles, après, les faisait entortiller d'étoupes et les faisait encore tremper une seconde fois. Après, les faisait encore couvrir d'autres étoupes et encore une fois tremper. Cela fait, les laissait refroidir et sécher. Quand ces cercles étaient enflambés, on les prenait avec certaines forces de fer et on les jetait sur les ennemis, là où ils étaient le plus épais. Ces cercles descendaient roulant par l'air et enfermaient deux ou trois ennemis, qui étaient contraints d'aller deux à deux, ou trois à trois, se jeter dans la mer. Autrement, ils brûlaient tout vifs. »

In questo tempo i nostri da chi tese
L'insidie son nella cava profonda ;
Che v'han scope e fascine in copia stese.

se résignent enfin à battre sur tous les points en retraite. Ils laissaient derrière eux six bannières et assez d'escopettes, de sabres, de boucliers, pour en remplir les magasins de l'arsenal. Les assauts de Saint-Elme n'étaient qu'un jeu, comparés à ce sanglant conflit. Les pertes constatées par Moustapha s'élevaient à quatre mille hommes, tant tués que noyés. Deux mille blessés furent rapportés au camp.

Et les prisonniers? Les Chrétiens n'en avaient épargné que deux, les plus richement vêtus. Le Grand Maître fit livrer ces malheureux captifs « au menu peuple qui les tirassa et déchira en plusieurs pièces par les rues du Bourg ». — Il voulait, dit Bau-

Intorno a quai di molta pece abbonda,
Udito il segno da opportuni lochi,
Di qua di là fanno avvampare i fochi.
Tornò la flamma sparsa tutta in una.
. . . .
Aspro concento, orribile armonia
D'alte querele, d'ululi e di strida
Della misera gente che peria.

« Les Chrétiens avaient rempli le fond du fossé de matières combustibles, de fascines goudronnées. Au signal donné, ils y mettent le feu en plusieurs endroits à la fois. La flamme s'élance de tous côtés; elle ne forme plus bientôt qu'une fournaise. Un horrible concert, une épouvantable harmonie de cris, de hurlements, de blasphèmes, s'élève du sein de cette foule misérable que l'incendie étreint. »

douin, « confirmer ainsi les assiégés à mourir plutôt que de se rendre ». C'est la politique de Danton aux journées de septembre. La chose n'en est pas moins horrible et moins révoltante pour se représenter à trois siècles d'intervalle.

CHAPITRE XII

LES TRAVAUX DE MAITRE EVANGELISTA ET LES RECONNAISSANCES DE SALIH-REIS.

L'attaque par mer avait complétement échoué : les Turcs jetèrent un pont, formé de cinq antennes, tout à fait au fond du port des galères. M. de Parisot, neveu du Grand Maître, s'offrit pour aller rompre cette passerelle. Il part, avec Muñatones et quelques soldats espagnols. L'obscurité de la nuit le protégeait : le bruit des leviers qui soulevaient les antennes éveilla malheureusement l'attention des sentinelles ennemies. Elles appellent aux armes. Parisot portait ce jour-là un corselet blanc et doré : l'éclat de sa cuirasse attire sur lui le feu des Turcs. Il tombe frappé par une balle. Muñatones dispute avec acharnement le corps de son ami aux janissaires. Il parvient à le leur arracher et rentre avec cette triste dépouille dans le

bastion. Le Grand Maître est prévenu. Jean de la Valette trouve dans le sentiment de son devoir, dans sa pieuse résignation de Chrétien, la force de dissimuler sa douleur. « Que Dieu te reçoive dans sa paix, brave chevalier, dit-il en contemplant d'un œil sec ce corps inanimé. Si telle eût été sa volonté, tu vivrais encore. » A la guerre, qui voudrait perdre le temps à s'attendrir? Ceux qui tombent devancent de si peu ceux qui restent !

La tentative de Parisot fut renouvelée. Pour détruire le pont, le chevalier Martello proposa de l'incendier. Les Turcs avaient pris leurs précautions : Martello trouva le plancher que supportaient les antennes recouvert d'une couche de terre humide. Les Chrétiens ne se découragèrent pas : malgré le feu des Turcs, ils réussirent à mettre à nu l'extrémité des antennes, y amassèrent de l'étoupe, des artifices, des traînées de poudre. Une mèche soufrée alluma l'incendie, et le pont s'écroula.

Du moment qu'on prend le rôle d'assiégeant, il est indispensable de s'armer de la patience de l'araignée. La toile tendue est détruite; occupez-vous sur-le-champ d'en tisser une autre. Une tranchée de cent cinquante pas, creusée dans la roche vive, amena les tirailleurs turcs à quarante pas du bas-

tion défendu par Melchior de Robles. Le travail de la pioche précédait constamment le travail des épées; mais le Grand Maître non plus ne demeurait pas inactif. Il avait remplacé, dans le commandement du cavalier de Saint-Michel, don Francisco Sanoguera par Estevan de Claramonte; à la Bormula, le frère portugais Simon de Melo par don Bernardo de Cabrera, guéri depuis peu des blessures reçues à Saint-Elme. Nul ne le secondait mieux d'ailleurs que son habile ingénieur en chef, maître Evangelista. Si Evangelista eût eu sous la main de la terre et des fascines, il eût fait du bastion quadrangulaire de Saint-Michel une place imprenable. A défaut de fascines et de terre, il employait des sacs remplis de sable : ces sacs étaient eux-mêmes, par un nouveau trait d'industrie, confectionnés avec les capotes des esclaves décédés et avec les tentes d'herbage [1].

Quelqu'un se souviendra-t-il que, dans la première expédition de Tampico, au Mexique, les soldats débarqués emportèrent dix jours de biscuit dans des sacs pour la confection desquels nous

[1] Voyez, dans les *Derniers Jours de la marine à rames*, chapitre x de l'Appendice, p. 175 : *les Tentes de la galère*. La tente d'herbage était une tente de laine.

avions, nous aussi, sacrifié nos rideaux de tentes? La marine est une mine épuisable : l'intendance militaire et l'état-major général de l'armée en savent quelque chose. La marine leur a fourni maintes fois des vivres, des boulets, des obus, des pièces de siége, des prélarts de toile goudronnée pour les gourbis, des chemises de laine pour les généraux. Le brave général de Lavarande s'apprêtait à faire coudre ses galons sur la vareuse de matelot objet de son ambition : il est tombé sous les murs de Sébastopol avant que j'eusse pu remplir la promesse que je lui avais faite. Nos magasins, mis sans cesse à contribution, étaient vides.

Le bastion de Castille restait toujours le grand objectif des Turcs. La colline du Salvador dominait ce bastion. Les ingénieurs de Moustapha y plantèrent soixante-quatre petits drapeaux pour marquer, selon leur coutume, l'emplacement de soixante-quatre pièces qu'ils voulaient établir sur cette hauteur. Le 22 juillet, les soixante-quatre pièces étaient en batterie. Un basilik monstrueux, dont la volée mesurait plus de vingt et un pieds au delà de l'embrasure, foudroyait le bastion de Castille, pendant que le basilik du mont Conradin continuait de battre la Bormula. En somme, plus de cent pièces

préparaient un nouvel assaut. Dix-sept mille hommes gardaient ces batteries.

Les galères, comme nos vaisseaux dans l'expédition de 1854, s'étaient en partie désarmées : canons, chiourmes, artilleurs, corps de débarquement, elles avaient tout fourni. Le Grand Maître n'écrivait donc pas sans raison à don Garcia de Toledo : « Ne vous laissez pas effrayer par le grand nombre des vaisseaux turcs; cent galères bien armées suffiront pour les vaincre. » Thomas Coronel accepta la mission d'aller remettre ce message au vice-roi de Sicile. Par ordre du Grand Maître, le gouverneur de la Vieille Ville fit construire une petite barque si légère que quatre hommes la pouvaient charger sur leurs épaules. On transporta de nuit cette embarcation sur la rade du Frioul, dans le détroit de Goze. Thomas Coronel s'y embarqua seul avec deux mariniers, gagna l'île de Goze et, de cette île, passa, au premier temps favorable, à Puzallo.

Jusqu'au 27 juillet, Moustapha n'interrompit ni ses canonnades ni ses fausses attaques. Les bastions de Castille et de Saint-Michel furent rasés; les chevaliers, éveillés toutes les nuits par quelque alerte, succombaient à la fatigue. Nous avons poussé la tranchée de Malakof jusqu'à vingt mètres envi-

ron du fossé : le colonel Frossard, en plein jour, venait marquer, de la pointe de son épée, l'endroit où les sapeurs dressaient, la nuit venue, le premier gabion de la tête de sape. Les Turcs s'étaient encore approchés davantage des murailles du fort Saint-Michel : d'un bond ils pouvaient entrer dans la place. On juge de la garde inquiète qu'ils imposaient ainsi aux chevaliers.

Salih-Reïs promit à Moustapha de lui rendre bon compte de l'état où l'artillerie du mont Conradin avait mis le bastion défendu par Melchior de Robles. Salih était jaloux de marcher sur les traces de son père, qui laissa en mourant une si grande réputation de valeur[1]. Il partit, suivi d'un millier de Turcs, surprit les sentinelles et faillit pénétrer dans le bastion. Ses hommes ne s'étaient munis que d'armes blanches; Salih ne voulait pas qu'on perdît le temps à tirailler. Un chevalier génois, du nom de Doria, courut le premier à la rencontre des Turcs. Il fut à l'instant égorgé; un autre chevalier tomba grièvement blessé. Quelques arquebusiers arrivèrent et tinrent en échec la colonne qui déjà se déployait. Au bruit de la mousqueterie, Mous-

[1] Salih, compagnon de Barberousse à la bataille de Prévésa, fut, comme son glorieux maître, roi d'Alger — de 1552 à 1556. —

tapha dépêcha, pour soutenir Salih, deux sandjaks et six cents hommes armés d'escopettes. Un combat très-vif s'engagea. Au bout de trois heures et demie, la troupe de Salih comptait cent tués et deux cents blessés; mais la reconnaissance était effectuée et la brèche reconnue praticable. Sans s'opiniâtrer davantage, Salih battit en retraite.

CHAPITRE XIII

LA GUERRE DE MINES.

C'est un journal de siége que j'offre au lecteur. Ce siége en vaut la peine : il a tenu près de quatre mois en suspens les destinées de la Chrétienté. La chute de Malte aurait eu un retentissement immense : à la seule nouvelle de la prise du château Saint-Elme, les Maures d'Espagne, très-puissants encore, songèrent à se soulever. Leur trame fut découverte, et de nombreuses exécutions étouffèrent les projets de révolte dans le sang. Le saint-office se distingua, en cette occasion, par son zèle. Il aurait épuisé en vain ses supplices si Malte eût succombé.

Moustapha résolut de donner l'assaut à midi. A cette heure, les Chrétiens, accablés par une chaleur excessive, reposeraient sans doute. Il attaquerait, sans bruit, sans tambours, sans clairons, sans cornemuses, avec six mille Turcs. Le 2 août, à

l'heure dite, les troupes, rassemblées pendant la nuit, s'avancèrent en silence vers le bastion de Melchior de Robles. La sentinelle les aperçut et cria : « Aux armes! voici les ennemis! » Le soldat avait à peine poussé ce cri d'alarme qu'un aga, précédant vingt janissaires, arquebusiers et archers, un sandjak avec six spahis armés de sabres et de boucliers, commencèrent à gravir la brèche. Melchior de Robles, l'enseigne Muñatones, éveillés en sursaut, saisissent chacun une pique et s'élancent, suivis de trois arquebusiers espagnols. Les arquebusiers ne font qu'une décharge; ils jettent aussitôt après de côté leurs arquebuses, et s'arment, comme Robles, des piques qu'ils ramassent sur le terrain. Ces cinq hommes, par un miracle de force et de vaillance, tiennent vingt-six janissaires et spahis en échec. Les autres embrasures étaient également attaquées : par bonheur, l'espace était trop étroit pour que les Turcs pussent s'y développer. Le commandant d'une nave chargée de blé sur laquelle le Grand Maître avait mis, au mois de mai, l'embargo, Jeronimo de Villa Vecchia, était accouru avec son équipage de quarante-sept Génois. Maltais, Siciliens, chevaliers combattaient côte à côte. Les pierres, les artifices pleuvaient sur les

assaillants. Robles, Muñatones et leurs trois soldats espagnols, tuèrent pour leur part quinze Turcs. Don Diego Hurtado de Mendoza, don Francisco de Vargas Manrique, don Marco de Mendoza, don Lope d'Acunha, don Antonio de Robles, don Jayme de Moncada, don Carlos Rufo arrivèrent à leur aide. Un boulet tua don Marco de Mendoza, un autre enleva la tête à don Carlos Rufo; le même boulet emporta le frère Antonio de Rese, écuyer du Grand Maître. Don Antonio de Robles et Saportella, — un adolescent, — furent également frappés à mort. On combattit ainsi quatre heures sous une chaleur suffocante : les combattants pouvaient à peine se tenir debout. Plus de six cents Turcs avaient péri; les blessés étaient plus nombreux encore. Les troupes de Moustapha ne purent prendre pied dans aucune batterie; elles durent se résigner à regagner leur camp. Robles s'agenouilla pour rendre grâces à Dieu et promit à chacun de ses trois soldats espagnols dix ducats de récompense.

Tout assaut repoussé est un encouragement pour l'ennemi qu'on assiége. Les chevaliers ne demandaient qu'à prendre l'offensive. Le Grand Maître était trop prudent, trop expérimenté pour se laisser

entraîner par cette ardeur. Il eût voulu, avant d'adopter ce grand parti, être mieux renseigné sur les forces dont Moustapha disposait encore. « Ne m'amènera-t-on donc pas, disait-il souvent à ses chevaliers, un Turc vivant[1] ? » Le capitaine Romegas entreprit de le lui procurer. Il choisit vingt-cinq hommes armés d'arquebuses, d'épées et de rondaches, les fit sortir par la poterne du bastion d'Auvergne et gravit la hauteur qui devait le conduire à la première tranchée. Dans cette tranchée, ses soldats ne trouvèrent personne.

Juan Vasquez d'Aviles, chevalier de l'Ordre, un des sergents-majors de l'île, espéra être plus heureux. Le Grand Maître exigea de lui la promesse qu'il ne se laisserait pas prendre vivant. La torture vient à bout de tous les courages ; Vasquez captif pourrait révéler le secret de la faiblesse des Chrétiens. Le valeureux chevalier emmenait M. de Quincy, le frère Sargente, cinq Espagnols, quarante soldats italiens et français. Les tranchées turques,

[1] C'est à un vœu analogue que l'amiral Bruat, après la prise de Malakof, se proposait de satisfaire quand il envoyait le capitaine Périgot, commandant le *Roland*, jeter de nuit un détachement sur la côte, entre Eupatorie et Kamiesh. Une cabane de douaniers fut brusquement cernée. Les matelots y pénétrèrent ; malheureusement la cabane était vide.

cette fois, n'étaient pas vides : Vasquez, Quincy, le frère Sargente et les cinq Espagnols furent tués; les autres se replièrent ou s'enfuirent. Au jour, le Grand Maître put voir le parapet de la batterie du Salvador se couronner des huit têtes plantées sur des piques.

Les Chrétiens ne tardèrent pas à prendre leur revanche. Moustapha croyait profiter de leur consternation : il lança un millier de Turcs contre le bastion de Castille. L'assaut, si l'on peut donner ce nom à une escarmouche, lui coûta trente morts et cinquante blessés. Les chevaliers ne perdirent qu'un soldat. Moustapha ne reconnaissait plus ses vieux janissaires : invectives, menaces, tout était épuisé. Les janissaires mouraient; ils ne triomphaient pas. Moustapha eut recours au moyen dans lequel les Turcs étaient passés maîtres : il ordonna de miner le château Saint-Michel.

Nous avons, nous aussi, longtemps cru à Sébastopol que nos mineurs nous ménageaient quelque heureuse surprise, que nous verrions un beau jour s'écrouler de grands pans de bastions, que des batteries entières voleraient bientôt en l'air avec leurs défenseurs. On se murmurait à l'oreille ces consolantes et mystérieuses espérances. Ce qui se passa

sous terre, je ne l'ai jamais bien su; la seule chose que je puisse affirmer, c'est que, sans les héros de Malakof, toute la poudre du monde ne nous aurait pas mis en possession d'une place qui se défendait avec autant d'opiniâtreté que nous en mettions à l'attaquer.

Aux mines l'assiégé oppose d'ordinaire des contre-mines. Il suffit seulement qu'il soit averti. Melchior de Robles distingua le bruit des mineurs : il envoya prévenir le Grand Maître. Le Grand Maître consulta maître Evangelista, le capitaine Pedro Boninseñe, don Francisco de Guevara, chevalier napolitain, et Juan de Fayos, soldat espagnol : tous s'entendaient merveilleusement à ces travaux. Les ingénieurs écoutèrent pendant quelque temps avec attention, l'oreille collée à terre. « La chose est certaine, dirent-ils en se relevant; l'ennemi dirige une mine contre le bastion de Melchior de Robles. » Il n'y avait pas un instant à perdre : les travailleurs, sur-le-champ, se mettent à l'ouvrage. On apporte des planches, des madriers, des pierres. Un retranchement, épais de dix-huit palmes, haut d'une toise et demie, est établi à dix-huit pieds en arrière de la face du bastion.

Les Turcs, de leur côté, ont, en huit jours, ter-

miné leur travail souterrain : ils font sauter le saillant miné. La tête du bastion s'écroule : ils se précipitent l'épée en avant. Le retranchement garni de piquiers et d'arquebusiers se dresse devant eux, menaçant et inaccessible. Moustapha, déconcerté, n'a pourtant pas perdu tout espoir : à l'autre face de Saint-Michel, au bastion que défendait naguère Carlos Rufo, on combat aussi sur un volcan. Le volcan fait son éruption. La mine, de ce côté, a encore été éventée ; la colonne d'assaut se heurte à une nouvelle barrière. Une troisième galerie, plus dangereuse que les deux autres, allait atteindre le mur d'enceinte : les chevaliers l'ont découverte et comblée.

CHAPITRE XIV

LA PANIQUE DU 7 AOUT. — HÉROISME DU GRAND MAITRE. — HEUREUSE INTERVENTION DE LA CAVALERIE SORTIE DE LA VIEILLE VILLE.

Le 6 août, les Turcs résolurent de faire donner toutes leurs forces dans un assaut général : les batteries de la place ne pourraient ainsi se prêter un secours mutuel. Les rapports des transfuges donnaient à penser que le bastion de Saint-Michel et celui de Castille n'existaient plus. « L'assaut, prétendaient ces déserteurs, sera un combat en rase campagne. » Ils oubliaient ou ne savaient pas qu'en arrière de la muraille détruite les Turcs rencontreraient un second fossé, des casemates et, plus en dedans encore, un réduit.

Le Grand Maître pensait bien que les deux bastions de Saint-Michel et de Castille attireraient, par leur état de délabrement malheureusement trop visible, la principale attaque des Turcs. Il y fit

amasser des munitions en grande quantité : de la poudre, des boulets, des mèches d'arquebuse, du soufre, des pots à feu, des fusées, des artifices de toute sorte. Il recommanda, en outre, qu'on y entretînt constamment du feu pour faire bouillir la poix, qu'on semât le terrain de chausse-trapes. Des linges trempés dans l'eau salée seraient appliqués, comme le remède le plus efficace, sur les brûlures; des esclaves, désignés d'avance, distribueraient le pain et le vin pendant le combat.

Les Turcs, à leur tour, prirent leurs dispositions pour une action décisive : une heure avant l'aube, les troupes massées sur le mont Conradin se porteraient vers le château Saint-Michel : à la même heure, les troupes qui se trouvaient sur les galères passeraient en barques de Marsa-Muset au Salvador. Dès que le jour paraîtrait, on donnerait l'assaut. La colonne dirigée contre Saint-Michel comprendrait 8,000 janissaires, 3,000 spahis, 2,000 Barbaresques, 2,000 Turcs levés par les fidèles qui avaient la jouissance des revenus des mosquées. Salih-Reïs, Cortuculi et quatre sandjaks les commanderaient. La colonne destinée à l'attaque du bastion de Castille se composerait de 4,000 Turcs, — 2,500 soldats de Sfax, d'Alger, de Bone, de Zerbi;

700 spahis, le reste janissaires. — Ali-Portouk et quatre sandjaks, avec leurs lieutenants, conduiraient cette colonne. Le reste de l'armée se tiendrait prêt à fournir des renforts.

Le 7 août, en effet, Salih-Reïs, Cortuculi, les sandjaks, les agas se dirigent en bon ordre, avec la colonne de gauche, vers Saint-Michel; la colonne de droite débarque au Salvador. Rodomont — je me trompe, — Hassan, le roi d'Alger, la harangue : « Il s'agit, dit-il, de délivrer quinze cents de nos frères que les Chrétiens retiennent captifs. » A l'instant, Ali-Portouk, avec les sandjaks, se met en marche pour aller assaillir le bastion de Castille.

L'assaut sur les deux batteries que Moustapha se proposait d'envahir fut simultané. A la droite des Chrétiens, les Turcs se jettent sur le ravelin, dressent les échelles et commencent à gravir la brèche. Un vaillant soldat qui, ce jour-là, se conduisit en chevalier, Juan Martinez, — ne le confondons pas avec Juan Martinez de Luvenia, que don Juan de Cardona emmena de Messine, lorsqu'il alla débarquer à Malte les six cents hommes commandés par Melchior de Robles, — Juan Martinez s'est fait tuer en défendant le ravelin. Un autre soldat, Diego Lopez de Cañizares, natif d'Alcala de Henares, ville

du royaume et de l'archevêché de Tolède, a pris sa place. Jeronimo de Villa Vecchia et ses Génois, le juge de Malte et quelques soldats siciliens secondent de leur mieux Cañizares.

A la gauche, Boninseñe et Claramonte soutiennent le choc qui menace le bastion de Castille; don Hernando de Cabreras dispute aux Barbaresques les abords de la Bormula. Partout la mêlée, le combat corps à corps s'établit. Les Turcs ont jusque-là pris soin d'appuyer leurs colonnes par le feu de leur artillerie; ils font taire leurs canons quand ils s'aperçoivent qu'ils n'aboutissent qu'à tuer autant de Turcs que de Chrétiens. Don Francisco de Vargas Manrique a la figure brûlée par un artifice; les commandeurs Serralta, Torrellas, don Jorge Favellon, don Hernando Castriote sont blessés par des arquebusades ou par des flèches. Un soldat espagnol décharge maladroitement son arquebuse et atteint à la main droite Muñatones. Le malheureux chevalier est transporté au Bourg.

On combattait depuis quatre grandes heures : les Turcs font alors un suprême effort. Moustapha vient de leur envoyer un millier de soldats pour les appuyer et compenser leurs pertes. Le bastion de Melchior de Robles est forcé; un janissaire y

arbore l'étendard du Grand Seigneur. Le Grand Maître se tenait sur la place d'armes du Bourg, entouré du prieur de Champagne [1], du bailli d'Aguila Felices, du conservateur de La Motte, du capitaine Romegas et du commandeur Sacambila. Les femmes, les Capucines, priaient à Saint-Laurent, agenouillées devant l'image de la très-sainte Vierge, talisman vénéré que le grand maître Villiers de l'Isle-Adam apporta en 1528 de Rhodes. Cette image bien connue sous le nom de Notre-Dame de Filermo est le palladium de l'Ordre de Saint-Jean : on lui doit de nombreux miracles. Les Turcs cependant criaient déjà : « Victoire ! » Boninseñe, assisté du commandeur Cencio Gasconi et du commandeur de Giou, criait, de son côté, l'épée nue à la main : « A eux ! chevaliers, à eux ! Soldats, à mort ces chiens ! Qu'il n'en reste pas un vivant ! »

Dans ce moment d'émoi, un chevalier, croyant tout perdu, court au Grand Maître. « Que Votre Seigneurie, dit-il, secoure promptement le bastion de Castille ! Les Turcs sont dedans. » Le Grand Maître, sans perdre un instant ce calme qui tant

[1] Jean-Philibert de Foissy-Chamesson, grand prieuré de Champagne, commandeur de la Romagne en 1560, portant : *d'azur au cigne d'argent béqué et membré de sable.*

de fois a rassuré l'armée, se tourne vers les chevaliers groupés autour de lui. « Allons, chevaliers, dit-il, allons mourir! C'est aujourd'hui le jour. » Il prend, le sourire aux lèvres, son casque que portait un page, la pique qu'un autre page lui tend, et se dirige vers le bastion, suivi du bailli d'Aguila, du prieur de Champagne et des autres chevaliers. Il arrive à l'issue de la caponière et se porte vers l'endroit le plus dangereux. Le prieur, le bailli, tous les chevaliers le supplient de ne pas aller plus avant. « Le moment est venu, répond simplement le Grand Maître, de voir le danger en face. » Il veut arriver au saillant du bastion, là où sont les Turcs, là où combat Boninseñe; il veut combattre lui-même en personne les ennemis jurés de la foi.

L'endroit était à découvert, battu par l'artillerie du Salvador : un boulet pouvait emporter l'intrépide Grand Maître : l'île tombait du coup au pouvoir des Turcs. Le Grand Maître cède enfin aux observations de tous ces chevaliers qui n'ont d'espoir qu'en lui : il se rend à la batterie que défend Claramonte, et là, n'ayant plus l'artillerie à craindre, il s'emploie, comme un simple soldat, à charger, pique en main, les Turcs. De cette hauteur, il apercevait l'étendard ottoman planté sur le bastion de

Castille, il apercevait la queue de cheval et les franges de soie flottant sous le drapeau rouge, il entendait les cris des combattants. Jean de la Valette dépose sa pique à terre, il prend une arquebuse : « Allah! Allah! dit-il : les entendez-vous? Faisons feu, mes enfants! » Le premier, il a donné l'exemple : tous à l'envi l'imitent; une salve générale balaye les parapets du bastion. Boninseñe redouble alors d'efforts; la pomme de la haste qui porte l'étendard tombe sous un coup d'arquebuse; les franges, la queue de cheval disparaissent enflammées par un artifice : les Turcs perdent peu à peu le terrain qu'ils ont gagné.

Boninseñe pourtant, la figure entièrement brûlée, un œil crevé, offre le spectacle le plus lamentable; le capitaine Cencio Gasconi soutient de sa main gauche son bras droit atteint d'un coup d'escopette. Don Rodrigo Maldonado est étendu à terre grièvement blessé. Plus de vingt personnes sont tombées mortes autour du Grand Maître; lui-même vient d'être atteint d'une pierre au poignet droit. Ce vieillard de soixante-dix ans n'a pas cessé de combattre comme un jeune homme. Le prieur, le bailli, le conservateur de La Motte, le capitaine Romegas le supplient de nouveau de rentrer au Bourg. « Les

affaires, grâce à lui, sont rétablies; qu'il se réserve pour d'autres combats! » Jean de la Valette ne peut résister plus longtemps à ces instances : il se retire et va reprendre le poste d'où il dirigeait, au début de la journée, les renforts.

Il y avait près de huit heures que les Turcs donnaient l'assaut à Saint-Michel et au bastion de Castille. Six fois ils avaient envoyé de nouveaux bataillons soutenir leurs premières colonnes. Les réserves ottomanes se trouvaient à peu près épuisées, mais les Chrétiens étaient hors d'haleine. Encore un effort, et le bastion de Melchior de Robles succombait. Une heureuse inspiration du chevalier Mezquita, gouverneur de la Vieille Ville, lui apporta, au moment le plus désespéré, le salut.

Le bruit courait depuis quelques jours, dans le camp ottoman, qu'un important secours, non pas un secours de six cents hommes, comme celui qu'avait introduit dans Malte Melchior de Robles, mais une véritable armée, s'apprêtait à faire voile de la Sicile. Don Juan de Cardona, — aucun soldat turc ne l'ignorait, — avait trompé la vigilance de Piali-Pacha; une autre flotte ne pouvait-elle atteindre avec un égal succès quelque point éloigné de la côte? Les Turcs, en un mot, ne se trouvaient pas

suffisamment gardés sur leurs derrières. Pendant que l'artillerie et la mousqueterie faisaient rage sur la rive fortifiée de la Marsa, la campagne restait complétement ouverte. Mezquita envoie les chevaliers de Leugny[1] et de Vertura, avec la cavalerie, étudier le terrain, examiner s'il ne serait pas possible, en cette extrémité, de prêter quelque assistance utile au Grand Maître. Ces cavaliers, au nombre de deux cents, s'avancent de cap en cap. Sur la route, ils n'ont rencontré aucun Turc. Encouragés, ils poussent vers la Marsa et finissent par arriver au camp où les Turcs ont établi leurs ambulances. Du sommet de cette hauteur on embrassait tout l'ensemble des fortifications assaillies. De Leugny, à cette vue, ne prend plus conseil que de son courage. Il se jette à corps perdu, la lance en arrêt, sur le camp de la Marsa, criant : « Secours! secours! secours et victoire! »

Les Turcs, massés dans les tranchées, se retournent pleins d'effroi vers la colline d'où partent ces clameurs : un flottement général se propage de proche en proche. Les Chrétiens assiégés montent

[1] Jean de Leugny, chevalier de la langue d'Auvergne en 1549, portant : *d'azur à sept billettes d'or*, 3 *en chef*, 1 *en cœur*, 2 *en orle et* 1 *en pointe*, *et trois quintefeuilles de même*, 2 *et* 1.

sur les parapets et déterminent la fuite de l'ennemi par de nombreuses salves d'arquebuse.

Piali-Pacha le premier, emmenant ses matelots, s'est hâté de regagner ses galères; sa retraite précipitée confirme les soldats et les sandjaks dans la pensée du débarquement des troupes espagnoles. Moustapha-Pacha et le roi d'Alger ont seuls, au milieu de cette panique, conservé leur sang-froid. Ils arrêtent les fuyards et les ramènent violemment à l'assaut. Que s'est-il donc passé? Comment une poignée d'hommes a-t-elle pu causer tant d'effroi? Quand Moustapha et le roi d'Alger apprennent la retraite intempestive du capitan-pacha, tremblant pour sa flotte, leur indignation ne connaît plus de bornes. La victoire, selon eux, était certaine; le soir, toute l'île devait leur appartenir. Piali-Pacha leur arrachait le triomphe des mains! C'est le mot de Bonaparte au général Doppet, le jour où le bataillon de la Côte-d'Or et l'ancien régiment de Bourgogne faillirent enlever sans ordre le fort Mulgrave : « Le j...-f..... qui a fait battre la retraite nous fait manquer Toulon. »

Il était trop tard pour reprendre les positions abandonnées : Moustapha et le roi d'Alger se dirigèrent, avec leur escorte, bannières déployées, vers

la Marsa : les troupes reçurent l'ordre de rentrer dans leurs cantonnements. De Leugny, averti de l'approche de Moustapha par ses sentinelles, ordonna aussitôt à ses cavaliers de prendre en croupe les arquebusiers qui l'accompagnaient, et, sans perdre un seul homme, laissant beaucoup d'ennemis sur le terrain, il regagna, tout glorieux du service rendu, la Vieille Ville.

L'assaut avait coûté aux Turcs plus de deux mille tués et autant de blessés. Du côté des Chrétiens, on comptait environ quatre-vingts morts et plus de cent cinquante blessés. Le chevalier Juan de Funes fut mis en pièces par un éclat de bois. L'impression des Chrétiens différait peu d'ailleurs de celle de Moustapha et du roi d'Alger : ils ne doutaient pas que Saint-Michel et le bastion de Castille ne fussent bientôt perdus. Aussi de toute part conseillait-on au Grand Maître de se retirer dans le château Saint-Ange. Le Grand Maître n'y voulut jamais consentir. Il prescrivit seulement d'évacuer sur ce dernier asile, le seul qui restât aux chevaliers, en cas de défaite, les reliques et les objets de quelque valeur.

CHAPITRE XV

LA TOUR MOUVANTE DE SALIH-REIS. — MORT DE MELCHIOR DE ROBLES.

Quand les assauts échouent, les faiseurs de projets, les esprits chimériques ont beau jeu. Devant Sébastopol, il n'y eut, à certain moment du siége, qu'un cri dans l'armée : « Il faut faire campagne » ; en d'autres termes : « Abandonnons les travaux qui nous ont coûté tant de sang et de sueur. » On ne rencontre pas souvent des caractères aussi fermes et aussi opiniâtres que celui du général Pélissier pour contenir ces irrésolutions. Moustapha lui-même commençait à désespérer. Les uns lui proposaient de préparer six galères bastionnées pour couvrir une nouvelle attaque par mer : deux cents barques jetteraient brusquement à terre trois mille cinq cents Turcs. Les autres l'engageaient à faire élever, avec des sacs de laine et des balles de coton, une terrasse qui dominerait les parapets des Chrétiens.

Salih-Reïs enfin se souvenait tout à coup que son père, lorsqu'il était roi d'Alger, lui avait parlé de la tour mouvante employée par les Carthaginois contre les défenseurs de Sagonte. Il obtint qu'on en construisît une avec de grosses poutres. Dès que la tour fut prête, on la fit avancer. Un coup de canon la démolit; quinze hommes furent tués; le reste s'enfuit. La terrasse n'eut pas un meilleur sort : le chevalier Coupier[1], maréchal grand-croix, réussit, avant qu'elle fût achevée, à y mettre le feu. Il fallut se résigner à pousser vers les murs de nouvelles mines, à rouvrir le feu des batteries. Ces moyens primitifs étaient encore les seuls moyens pratiques.

Le Grand Maître avait comblé les vides produits par la dernière attaque. Jofre de Loaysa, chevalier de l'Ordre, natif de Murcie, remplaçait, au bastion de Castille, le capitaine Boninseñe; don Rodrigo Maldonado trouvait pour successeur le commandeur Sagra, chevalier valencien; don Hernando Castriote, sergent-major de Saint-Michel, était suppléé par le chevalier français de la Roche-Pereyre. La situation devenait si pressante que le Grand

[1] Antoine de Coupier, chevalier de la langue d'Auvergne (Dauphiné) le 15 décembre 1540, portant : *d'hermine au chef de gueules*.

Maître voulut en aviser le vice-roi de Sicile : il lui expédia un patron nommé Orlando. Ce patron, capturé en mer par quatre galiotes d'Alger, fut amené à Moustapha. Orlando était un pauvre Maltais : la question à laquelle on le soumit lui arracha des aveux complets.

Avec un dévouement que rien ne décourageait, d'autres messagers acceptèrent encore la périlleuse mission. Juan Martinez de Luvenia, le guide intrépide dont les conseils servirent si bien don Juan de Cardona, fut au nombre de ces courageux volontaires. Juan Martinez partit de la côte orientale de Malte dans une petite barque, avec un Maltais et deux mariniers. Il se porta d'abord au cap Passaro. Là il apprit que des galères turques rôdaient sur la côte : il changea de route et gagna Puzallo. Le comte de Modica surveillait cette partie du littoral avec la cavalerie du royaume de Sicile. Juan Martinez remit ses dépêches au comte, reprit sur-le-champ la mer et, de Puzallo, atteignit le 3 août l'île de Goze. Le gros temps le retint dans cette île jusqu'au 7 août. La nuit du 7 au 8 août fut calme; Juan Martinez en profite, traverse le canal de Goze et aborde à deux lieues environ du mouillage des Salines. Il débarque et, guidé par son compagnon

le Maltais, parvient à se glisser, grâce à des sentiers détournés, jusqu'à la Vieille Ville. C'est donc aux mains de Mezquita que vont être remises les lettres rapportées de Sicile. Les routes ne sont pas, en ce moment, assez sûres pour que Martinez entreprenne d'aller de sa personne, sans escorte, rendre compte de sa mission au Grand Maître. Le moment serait mal choisi pour braver des dangers inutiles.

Un renégat, nommé Valenzuela, s'est échappé de la flotte ottomane. Il apprend à Juan Martinez qu'entre soldats et matelots, en mer et à terre, les Turcs n'ont pas plus de dix-sept mille ou dix-huit mille hommes. Les galères de Piali-Pacha sont fort mal équipées. Le feu de l'ennemi et la maladie ont fait d'affreux ravages dans la flotte aussi bien que dans l'armée. Voilà des renseignements certains, positifs, qui semblent de nature à faire cesser les hésitations de don Garcia. Juan Martinez en comprend l'importance : il déclare à Mezquita qu'il est prêt à retourner en Sicile. La petite barque qu'il a laissée sur la côte aura peut-être été découverte par les Turcs, car les Turcs font des rondes fréquentes autour de l'île. Martinez en fait fabriquer une autre avec des peaux de bœuf. Cette pirogue pourra contenir deux hommes. Martinez la fait transporter au

mouillage des Salines et s'y embarque avec Valenzuela. Le ciel le seconde : au bout de quelques jours il aborde à Messine. La capture d'Orlando n'empêchera donc pas don Garcia d'être bien informé. Il importe qu'il le soit et le soit surtout promptement : la résistance des chevaliers touche à son terme.

Le 9 août, à midi, après un feu violent de ses nombreuses batteries, Moustapha ordonne à Cortuculi de faire une fausse attaque sur Saint-Michel avec un millier de Turcs. Les chevaliers, harassés, se gardaient moins bien qu'au début du siége. Cortuculi prend encore une fois Melchior de Robles à l'improviste. La surprise toutefois n'a pas de conséquences. Le lendemain, à neuf heures du matin, nouvelle escarmouche. Cortuculi et Salih-Reïs, à la tête de douze cents Turcs, engagent avec Robles un très-vif combat. L'arquebuse y joue le principal rôle. Les Turcs se retirent, après avoir eu cent hommes tués et au moins autant de blessés. Dans la soirée, quinze cents Turcs, conduits par les deux sandjaks de Lépante, s'approchent à pas de loup du bastion. La sentinelle les découvre et appelle aux armes. Melchior de Robles prenait un peu de repos : au cri de la sentinelle, il saute sur ses armes. Une arquebusade l'atteint au front et le ren-

verse. Son casque avait plus d'une fois résisté à semblable épreuve; malheureusement, dans sa précipitation, Robles était accouru aux batteries tête nue. Sa blessure est de celles qui ne pardonnent pas. A partir du moment où il est tombé jusqu'à l'heure où il rendra le dernier soupir, Robles ne prononcera pas une parole. Ses soldats l'emportèrent, versant d'abondantes larmes, car jamais chef ne fut plus aimé. Muñatones, le vaillant enseigne de Robles, blessé d'une arquebusade à la main, était alors au Bourg. Le chagrin envenima sa blessure : il mourut peu de jours après son vaillant capitaine[1].

On avance vite à la guerre. « Vous me trouvez trop jeune pour être colonel, disait un officier au maréchal Lefebvre; à mon âge, vous étiez déjà général. — Rien de plus vrai, répliqua le duc de Dantzick. Je vais vous mettre en face d'un peloton de fusiliers, à quinze pas. On tirera sur vous; si vous en réchappez, la double épaulette est à vous. — Diable! fit l'officier, la condition est dure. — C'est pourtant, reprit le maréchal, ce

[1] Ainsi est mort à Metz plus d'un blessé. Nous sommes encore quelques survivants d'un monde qui eut son éclat aussi bien que ses infortunes. Aucun de nous, j'en suis sûr, n'a oublié le brave capitaine Avril. Atteint d'un fragment d'obus, il était en voie de guérir; l'annonce du désastre de Sedan le tua.

qui m'est arrivé vingt fois dans ma vie. » L'*Annuaire* est une invention moderne : l'Ordre de Malte ne connaissait pas l'*Annuaire;* il avait cependant sa hiérarchie. Les prieurés, les commanderies, les bailliages s'accordaient souvent à la faveur; on y acquérait aussi des droits par l'ancienneté des services. Pour les obtenir durant ce terrible siége, il suffisait de vivre. Le Grand Maître remplaça Robles par Felices, bailli d'Aguila; don Pedro de Mendoza, chevalier espagnol, prit, à la place de Felices, le commandement de la réserve; Chaparro de sergent devint enseigne et succéda dans ce poste à Muñatones. Trois jours à peine se passent; le bailli d'Aguila tombe frappé d'un coup d'arquebuse : il faut lui trouver un successeur. Le chevalier Coupier, maréchal et grand-croix, était désigné d'avance. Il accourt joyeux à ce poste d'honneur et de péril.

CHAPITRE XVI

NOUVEL ÉCHEC DE MOUSTAPHA.

La reconnaissance du 10 août ne laissait à Moustapha aucun doute sur les effets de son artillerie. L'enceinte du bastion n'existait plus. Moustapha n'en fit pas moins descendre à terre de nouvelles pièces de ses galères : le cavalier de Saint-Michel fut complétement rasé. En même temps huit mille sapeurs travaillaient sous terre. Moustapha voulait cette fois mettre toutes les chances de son côté : malgré la résistance de Piali et du roi d'Alger, il était résolu à conduire le nouvel assaut en personne. Le 20 août, à l'aube, il revêt une fine cotte de mailles et une sobreveste de brocart cramoisi ; il enveloppe sa tête d'un riche turban, ceint autour de ses reins un sabre dont le fourreau, garni de pierreries, est l'œuvre du premier joaillier de Constantinople. Accompagné de cent gentilshommes, s'il est permis d'employer semblable expression pour désigner les

serviteurs familiers d'un pacha turc, le vieux sérasker sort de sa tente et va rejoindre Cortuculi, Salih-Reïs, Ali-Portouk. La musique du camp, la musique des galères saluent à l'envi son apparition. C'est un grand personnage qu'un sérasker ottoman. Le Sultan lui confie l'honneur de l'Empire; les peuples se prosternent sur son passage. Seulement on est toujours tenté de se demander, lorsqu'on le voit porter la main à son turban, si ce tout-puissant favori n'éprouve pas le besoin de s'assurer que sa tête tient encore sur ses épaules.

Les ordres sont donnés : Salih-Reïs et Cortuculi attaqueront, avec quatre mille cinq cents Turcs, le bastion de Saint-Michel; Ali-Portouk assistera Moustapha dans l'assaut principal dirigé contre le bastion de Castille. Les janissaires, décimés à diverses reprises, ne formeraient plus qu'une trop faible colonne; on affuble du costume de janissaire les azab, rebut de l'armée. Si les janissaires manquent, les habits des janissaires morts ne font pas défaut.

La cornemuse du Pacha donne le signal; les colonnes se précipitent sur les deux bastions. Le chevalier Coupier, nous l'avons dit plus haut, commandait alors à Saint-Michel. Il attend les Turcs

avec calme et les accueille par une volée générale de ses arquebuses. La colonne recule jusqu'au pied de la brèche. Moustapha, pendant ce temps, marchait contre le bastion de Castille. Couvert de son bouclier, le sabre nu à la main, gardé par ses cent Turcs, il va droit à la batterie, aussi impassible et aussi serein que s'il se rendait le vendredi à la mosquée. — On se rappellera qu'en Crimée le calme de lord Raglan fut célèbre. — Des traverses de la Bormula les Chrétiens aperçoivent ce brillant cortége : le feu s'ouvre; un boulet passe si près du sérasker que le vent du projectile lui arrache son turban de la tête, le renverse à terre et l'y laisse étourdi. Battu par l'artillerie ennemie, le passage était impraticable. Les gardes de Moustapha n'essayent pas de relever leur vieux maître; ils le traînent, marchant eux-mêmes courbés jusqu'au sol, vers le fossé du château Saint-Michel. Le ciel permit qu'ils y arrivassent sans encombre. Ce fossé était un abri : Moustapha n'en bougea plus de toute la journée. Ce fut le roi d'Alger qui, le moment venu, se chargea d'expédier les renforts. Les commandants en chef n'ont pas le droit de jouer leur vie à la légère. Le projectile qui faillit emporter le général Pélissier, le matin

même du jour où succomba Malakof, eût, si sa trajectoire l'eût conduit de quelques centimètres plus à droite, singulièrement troublé notre opération. Le général, avec sa netteté d'esprit exempte de toute emphase, en eut le sentiment : le lendemain, victorieux et tranquille, il se blâmait encore, en ma présence, de n'avoir pas mieux pris ses précautions. Cet impudent obus, si j'ose m'exprimer ainsi, l'indignait.

Ali-Portouk et les sandjaks avaient choisi pour assaillir le bastion un chemin moins exposé. Ils atteignirent sans de trop grandes pertes le pied des murailles. Jofre de Loaysa les arrêta court au milieu des décombres qu'ils s'efforçaient de gravir. En vain le roi d'Alger détache-t-il à leur aide deux mille Turcs; l'assaut demeure un échange de coups d'escopette et de coups d'arquebuse. La chaleur était excessive : le Grand Maître ne voulut pas attendre plus longtemps pour faire donner à son tour ses réserves; les blessés mêmes sortirent en foule du Bourg, et les parapets se garnirent, comme par enchantement, de nouveaux combattants. Les Turcs qui donnaient l'assaut à Saint-Michel furent les premiers à battre en retraite : ils avaient perdu environ cent cinquante hommes et emportaient

deux cents blessés. Le maréchal de l'Ordre, le chevalier Coupier, envoya sur-le-champ l'enseigne du capitaine Martello et un détachement de quarante soldats porter secours à Jofre de Loaysa, prévenant le Grand Maître qu'il n'y avait plus rien à craindre pour Saint-Michel. Chargés par ce renfort, les Turcs se retirèrent avec une perte de quatre-vingts tués et de cent blessés. Moustapha dut attendre la nuit pour sortir du fossé de Saint-Michel.

J'ai souvent entendu le général de Martimprey, un des officiers qui, à mon avis, ont le mieux étudié l'histoire militaire de toutes les époques, insister sur l'immense avantage que donne à des troupes assaillies le moindre retranchement, ce retranchement ne les couvrît-il que jusqu'à la ceinture. Comment, en effet, s'il en était autrement, pourrait-on s'expliquer que toute l'énergie de l'infanterie si longtemps tenue pour la première infanterie de l'Europe soit venue se briser, pendant plus de trois mois, contre des obstacles défendus par une poignée d'hommes et que l'artillerie ennemie avait en partie renversés? Peut-être faudra-t-il aussi admettre que les longues guerres d'Italie et d'Allemagne ne laissaient plus, en 1565, à l'infanterie ottomane qu'une réputation de supériorité usurpée.

Les vieilles bandes espagnoles héritèrent à bon droit du renom d'invincibles que conservèrent jusqu'au siége de Malte les janissaires de Soliman.

L'ascendant moral résiste difficilement à un grand revers. Moustapha le sentait, et, pour épargner à l'Empire semblable humiliation, il était résolu à exposer son dernier soldat, à consommer son dernier baril de poudre. Le 21 août, le lendemain du jour où un boulet faillit priver l'armée ottomane de son chef, sept mille hommes se préparèrent à renouveler l'attaque repoussée la veille : quatre mille se ruèrent sur Saint-Michel, trois mille sur le bastion de Castille. Le combat se prolongea quatre heures. Cent vingt Turcs y périrent; les Chrétiens ne firent que des pertes insignifiantes. Saint-Romain, un des sergents-majors de l'île, fut tué d'un coup d'escopette; un chevalier français et un chevalier italien eurent le même sort; le chevalier Adorno fut blessé.

Moustapha reconnut la nécessité de pousser plus avant encore la tranchée. Le Grand Maître, à diverses reprises, bouleversa ces travaux. Les sorties coûtent cher : on est bien obligé de les multiplier, quand l'ennemi est sur le point de venir, pioche en main, vous prendre à la gorge. Les Turcs gagnaient, depuis le 21 août, pied à pied du ter-

rain. Moustapha essaya d'abriter ses travailleurs à l'aide de mantelets à l'épreuve de la balle ; les Chrétiens faisaient pleuvoir sur ces abris mobiles des artifices ; ils les harponnaient avec des crochets de fer. Les capitaines Romegas et Claramonte dirigeaient de ce côté la défense. Après mainte escarmouche, les Turcs finirent par rester maîtres du saillant du cavalier. Les malheureux ne se doutaient guère que le terrain conquis au prix de tant de sang allait être leur tombeau. Ce terrain, le Grand Maître l'avait fait miner : une étincelle met le feu à la mine, et toute la colonne d'assaut vole en l'air.

De pareils désastres ébranlent la confiance des troupes les plus solides. Janissaires, spahis, azab n'allaient plus attaquer les bastions que sous la contrainte du bâton. Une inquiétude générale, un découragement absolu se répandaient insensiblement dans l'armée. Le bastion de Castille que, sur la foi des transfuges, on croyait le point faible, était maintenant réputé imprenable : Moustapha tourna de nouveau ses efforts sur Saint-Michel. Il savait qu'une grande flotte s'assemblait à Messine pour secourir Malte : tout lui commandait de se hâter.

Piali, du moins, pendant que Moustapha, impa-

tient d'en finir, risquerait ses derniers bataillons, ferait-il bonne garde? Piali pensait que l'armée de secours ne pourrait être débarquée qu'à Piedra Negra : soixante-dix galères lui parurent suffisantes pour surveiller cette partie de la côte. Si la flotte chrétienne se présentait, les soixante-dix galères, quelle que fût la force de l'ennemi, engageraient résolûment le combat; au bruit de la canonnade, le reste de la flotte, mouillé à Marsa-Muset, accourrait et viendrait assurer la victoire. Sur mer les Ottomans se jugeaient encore invincibles.

CHAPITRE XVII

LES PREMIÈRES PLUIES. — L'ARBALÈTE REMPLACE AVEC AVANTAGE L'ARQUEBUSE.

Le 30 août, deux heures après midi, les trompettes appelèrent les troupes turques aux armes. Cortuculi, l'aga des janissaires, se porta contre Saint-Michel avec quatre mille hommes. On dressa les échelles : quelques janissaires prirent pied sur le terre-plein. Moustapha fait ouvrir le feu de son artillerie. Un boulet emporte le lieutenant du capitaine Romegas; Julio Malvezino, né à Naples de parents espagnols, reçoit deux arquebusades, l'une au bras, l'autre à la jambe; le capitaine Romegas lui-même est atteint aux deux jambes par des éclats de pierre. On le crut mort, et le bruit de ce triste événement s'accrédita si bien que, cinq ans après, en 1570, le chroniqueur espagnol Pedro de Salazar, le rangeant au nombre des victimes du grand siége, accordait un juste tribut d'éloges à sa mémoire. Le

ciel, heureusement, réservait Romegas pour la mémorable journée de Lépante. Nous verrons l'héroïque chevalier combattre, le 7 octobre 1571, aux côtés de Marc-Antoine Colonna et contribuer de son épée aussi bien que de ses conseils au triomphe de don Juan d'Autriche.

Du poste d'observation qu'il occupait, Moustapha put apercevoir les parapets chrétiens couronnés par ses têtes de colonnes; il fit sur-le-champ appuyer Cortuculi par les troupes qu'il tenait massées sous sa main. La poussée fut si forte que les Turcs un instant crurent avoir ville gagnée. La nuit vint cependant, et les Turcs durent rétrograder encore. Que d'assauts infructueux! Que de braves tombés devant ces remparts qui se relevaient presque aussi vite que le canon les démolissait! Moustapha s'étonnait que le Sultan abandonnât ainsi, sans songer à lui envoyer le moindre renfort, l'armée qui mourait pour exécuter ses ordres. Rien ne venait, ni troupes, ni vivres, ni munitions. Et malgré tout, malgré les hécatombes, malgré la maladie acharnée sur les débris de ce magnifique corps de débarquement, pas un jour ne se passait sans combat. Le spectacle d'une telle opiniâtreté n'a pas été donné deux fois au monde. Assiégeants et assiégés se trouvaient à

portée de voix : les injures, les défis s'échangeaient en même temps que les coups d'arquebuse. Chacun des deux adversaires faisait, au milieu d'un dénûment difficile à dissimuler, parade de ses ressources. Le chevalier Martel recevait, des tranchées de Saint-Michel, des melons, des pommes, des poires ; il renvoyait aux Turcs des pains et des fromages.

Le bâton ne suffisait plus à Moustapha; il était obligé de faire traîner ses travailleurs attachés par des cordes à la tranchée. Pour les couvrir, Cortuculi attaqua Saint-Michel avec trois mille hommes ; Ali-Portouk en conduisit deux mille à l'assaut du bastion de Castille. Le chevalier Coupier, le commandeur Sagra essuyèrent le double choc sans broncher. Hercule Caracciolo fut grièvement blessé en cette rencontre et mourut de ses blessures quatre jours plus tard.

Vers midi, il tomba tout à coup une forte pluie : les pachas et le roi d'Alger jugèrent l'occasion favorable : les Chrétiens ne pourraient se servir de leurs arquebuses; les archers, nombreux dans l'armée turque, reprendraient l'avantage. Sabre en main, couverts de leurs grands boucliers, les Turcs retournent, impétueux et pleins d'assurance, à l'assaut.

Malheureusement pour eux, le Grand Maître avait prévu le cas où la pluie empêcherait de tenir les mèches d'arquebuse allumées : des arbalètes, sorties de l'arsenal aux premières menaces d'un changement de saison, étaient, depuis plusieurs jours, distribuées aux troupes. Les traits de l'arbalète, décochés avec une vigueur que le bras le plus robuste ne saurait atteindre, ont une force de pénétration refusée à la flèche; ils percent les boucliers presque aussi sûrement que la balle de l'arquebuse. Les Turcs, déconcertés, ne veulent plus s'en fier qu'à leurs yatagans; ils cherchent avec ardeur le combat corps à corps. Une barrière de chevaux de frise, formée par des piques plantées en terre, les arrête. On devient ingénieux quand on combat pour la vie. Les chevaliers savaient qu'ils ne devaient attendre aucun quartier : ils s'accrochaient à la moindre branche de salut, avec la frénésie de l'homme qui se noie.

Si acharné qu'on soit, les forces humaines ont des bornes. Moustapha consentit à laisser quelques jours de repos à ses troupes. Ce temps ne serait pas entièrement perdu; la sape et la mine poursuivraient leur besogne. Le 7 septembre allait trouver les tranchées plus larges et plus profondes, les

derniers boyaux poussés jusqu'à la brèche. Le 7 septembre aurait lieu le suprême assaut : s'il ne réussissait pas, l'armée n'aurait plus qu'à se rembarquer.

QUATRIÈME PARTIE

LE SECOURS DE MALTE

CHAPITRE PREMIER

LA VOCATION DE DON JUAN D'AUTRICHE.

Bien des gens ont prétendu que, dès le mois de juin ou de juillet, don Garcia de Toledo aurait pu secourir Malte. Le nom du Vice-Roi fut longtemps, pour ces prétendues lenteurs que bien des historiens déclareront encore inexplicables, voué à l'exécration de la Chrétienté. Raisonnons froidement : un capitaine sage, investi par son souverain d'une responsabilité qui le rend l'arbitre de la décision à prendre, peut-il se jeter à corps perdu dans une entreprise dont son expérience personnelle lui permet de mesurer mieux qu'un autre les hasards?

Entre la prise de Malte et la destruction de la flotte de Philippe II, quel eût été, pour la Chrétienté, le plus grand danger, pour l'islamisme le plus important avantage? Don Garcia ne perdit pas un jour pour rassembler ses troupes et ses vaisseaux : quand il les eut réunis, il en fit, à coup sûr, le meilleur usage. C'est tout ce qu'il était permis de lui demander. Ne prenez jamais à la lettre ces rapports qui vous représentent l'ennemi comme désorganisé : abordez-le, au contraire, sérieusement, avec la conviction que vous le trouverez prêt à vous recevoir, en mesure de vous tenir tête : sinon, vous courez tout droit à une bataille de la Hougue.

La concentration est aussi difficile pour les flottes que pour les armées. La traversée du golfe de Lyon [1] compliquait, à un point que nous aurions peine

[1] J'ai lu bien des discussions sur l'orthographe de ce nom. Il n'est pas impossible, en effet, que le grand enfoncement qui aboutit au delta du Rhône se soit appelé au moyen âge le *golfe du Lion*, empruntant cette appellation à l'agitation de ses eaux ou plus probablement aux armes du roi d'Arles, qui portait un lion d'or au centre de son étendard. Je n'en demande pas moins la permission de ne pas dérouter nos marins par une préoccupation d'érudit. Ils sont habitués de longue date à croire que le golfe fertile en tempêtes, qui sépare l'Espagne de la France, le *Gallicus sinus*, doit son nom moderne à la ville où siégea longtemps le primat des Gaules : je ne vois pas à cette méprise, — si c'en est une, — grand inconvénient.

à comprendre aujourd'hui, les mouvements des troupes et des vaisseaux auxquels don Garcia de Toledo assignait rendez-vous à Messine. Vers la fin du mois de juin, vingt-cinq galères se trouvaient rassemblées dans le golfe de Naples : les galères du duc de Florence, celles du duc de Savoie et celles de Jean-André Doria. Don Garcia écrivit à Jean-André, à Jacques d'Appiano, à M. de Ligny, de se rendre en Corse avec leurs escadres, d'y embarquer le mestre de camp don Gonzalo de Bracamonte, ainsi que les neuf compagnies d'infanterie espagnole à la solde du roi Philippe II, et d'amener le tout en Sicile.

M. de Ligny partit le premier, sans attendre les autres escadres : six galiotes barbaresques cachées dans une anse, à quarante milles de la Bastida, lui donnèrent la chasse. Sans la nuit qui survint, il aurait été forcé de combattre. Jean-André et Jacques d'Appiano appareillèrent ensemble. Au milieu de la nuit, les mariniers de veille sur la rambade signalent des voiles en avant de l'escadre. Ces voiles suspectes ne seraient-elles pas par hasard les galères de M. de Ligny? On leur donne la chasse : va-t-on donc les attaquer sans avoir pris le loisir de s'assurer si ce sont des amis ou des

ennemis qui les montent? Trop d'ardeur peut conduire, en pareille circonstance, à de fatales méprises. Le premier coup lâché, il arrive souvent que des navires de même nationalité se canonnent à outrance. Deux vaisseaux espagnols se sont ainsi coulés en 1801, quelques jours après le beau combat d'Algésiras. Que sera-ce quand les torpilleurs entreront avec leur impétuosité malfaisante dans la lice?

Une des galères de Jean-André a laissé, dans cette poursuite irréfléchie, le reste de l'escadre en arrière : dès qu'elle est à portée des galères de Savoie, elle tire sur la galère la plus voisine deux coups de canon, fait une grande embardée et aborde en plein corps une seconde galère sur laquelle était embarquée la compagnie du capitaine Espuche. L'enseigne de la galère génoise, un Espuche aussi, le propre neveu du capitaine Espuche, saute à bord, l'épée en main, la rondache au bras gauche. En un clin d'œil, il est saisi et désarmé. Heureusement on le reconnaît : le combat si imprudemment engagé cesse à l'instant.

Arrivés en Corse, Jean-André, M. de Ligny et Jacques d'Appiano embarquèrent les neuf compagnies espagnoles et les transportèrent à Messine.

A peine ont-ils mis leurs troupes à terre qu'ils retournent à Naples. Pompeo Colonna, marquis de Zagarolo, et Camilo de Médicis les y attendaient avec les six cents soldats du Pape. Ces six cents soldats ne tardèrent pas à grossir la petite armée qui, par les soins assidus de don Garcia de Toledo, s'organisait peu à peu en Sicile.

Les capitaines Cornusson, Saint-Aubin, Salvago, Coronel, pressaient le Vice-Roi de leur permettre de transporter sur leurs galères le détachement de Pompeo Colonna en Sicile. « Jean-André Doria, nous raconte Baudouin, traducteur de Bosio, fort affectionné à la Religion, et qui appelait le Grand Maître son père, s'offrait de conduire tout et d'armer les galères de forçats chrétiens, afin qu'ils pussent servir dans Malte de soldats. Il faisait état d'arriver et percer de vitesse et par force jusqu'à la chaîne et au pied du château Saint-Ange, avant que les Turcs eussent sarpé les ancres, hissé les voiles et coupé les gomènes pour l'investir. Il ne se souciait point de perdre les galères, pourvu que le secours se pût mettre en terre. Le Vice-Roi accepta d'abord l'offre, mais depuis il se ravisa et fit état que la personne de Doria lui était nécessaire à la conduite de l'armée. » Je ne conteste pas le

témoignage de Bosio : je ferai seulement remarquer que c'est un témoignage italien. Les chroniqueurs espagnols ne font nulle mention de la proposition de Doria. Suivant eux, au moment où Bosio prête ce généreux projet à Jean-André, don Garcia n'attendait plus, pour aller secourir Malte, que les vaisseaux de don Alvaro de Bazan. Ces vaisseaux devaient lui amener le gros corps d'infanterie levé dans le duché de Milan.

Émus par les remontrances du Grand Maître, les chevaliers de l'Ordre arrivaient chaque jour à Messine. Ils arrivaient avec de nombreux serviteurs. Il en venait peu de la Castille et du Portugal, soit que la distance fût trop grande, soit que quelque empêchement légitime les retînt dans leurs commanderies. Il n'était bruit partout, à la cour de Philippe II, que de la longue résistance opposée aux Turcs par la garnison du fort Saint-Elme, que des atrocités par lesquelles les soldats de Soliman avaient souillé leur victoire.

Transmises de bouche en bouche, ces nouvelles finirent par atteindre Galapagar. Dans cette résidence royale, située à quelque distance de Madrid, se trouvait alors, en compagnie du prince don Carlos, le fils naturel de l'empereur Charles-Quint, le

frère reconnu du roi Philippe II, l'infant don Juan d'Autriche. Don Juan n'avait encore que dix-neuf ans[1]. Il brûlait de se distinguer et se montrait plus impatient chaque jour de prouver, par ses actes, quel sang illustre coulait réellement dans ses veines. Don Juan demanda au Roi la permission de passer à Malte. Le Roi lui avait déjà refusé l'autorisation de secourir Oran et Mers-el-Kebir, quand ces deux places étaient assiégées par le roi d'Alger; il le trouva également trop jeune pour prendre part à une entreprise dont les vétérans mêmes ne se dissimulaient pas l'extrême danger. On ne saurait, en bonne conscience, reprocher à Philippe cette sollicitude fraternelle. L'injustice probablement serait grande, si on l'attribuait, avec maint chroniqueur, à une jalousie secrète.

« Ces coquins, disait le grand Condé, indigné des odieux commérages de l'histoire, nous font vrai-

[1] « Don Giovanni d'Austria, fratello naturale del Re, nato in Germania di una Tedescha di assai bassa condizione, l'anno 46, di febbrajo, nel giorno medesimo di S. Mattia, natale di suo padre. » — *Relazioni venete,* t. V.

En 1567, Antonio Tiepolo écrivait : « Don Juan d'Autriche a maintenant vingt et un ans. Beau et gracieux de sa personne, il est généralement très-aimé. On en a eu la preuve, lorsqu'il prit la poste pour aller secourir Malte. Toute la cour s'en émut, et les plus nobles chevaliers se mirent en route pour le suivre. »

ment parler et agir comme ils agiraient et parleraient à notre place! » « — Que redoutez-vous le plus? » demandait-on un jour à un souverain que la postérité se chargera de remettre à son rang. « — De voir imputer à mes actes des motifs bas et mesquins », répondit le silencieux monarque avec une chaleur qui n'était guère dans ses habitudes. Philippe II a été bien des fois trahi : ce sont surtout des traîtres qui nous ont crayonné son portrait.

Don Juan d'Autriche ne se laissa pas détourner de son généreux dessein par un refus auquel il devait s'attendre. Il prit le parti de s'échapper une belle nuit de Galapagar. Il comptait prendre la poste en route et n'emmenait que trois serviteurs, don Juan de Guzman, don José d'Acunha, gentilshommes de sa chambre, et Peñuola, maître de sa garde-robe. Il partit la veille de la Saint-Pierre à minuit et gagna Madrid sans encombre. Le même jour, par malheur, le duc de Medina-Celi se rendait en poste près du Roi, au bois de Ségovie. Le duc apprit par un postillon le passage de l'Infant. Il le dit au prince don Carlos dont il alla baiser les mains en passant à Galapagar : le prince n'eut rien de plus pressé que d'aller en faire part à son père. Moins offensé qu'inquiet, Philippe II fit appeler sur-

le-champ don Luys Quixada, précepteur de don Juan d'Autriche. Quixada ignorait tout; il ne put renseigner le Roi sur les projets de son noble élève : le Roi ne douta plus que don Juan ne fût parti pour Malte. Il envoie à l'instant ses courriers avec des lettres royales dans tous les ports, prescrivant formellement de s'opposer, au besoin par la force, à l'embarquement du fugitif.

Philippe II écrit en même temps à son frère : « Vous avez quitté la cour sans prendre congé. Je présume que vous voulez vous rendre à Malte. Revenez immédiatement à Madrid. Tel est mon bon plaisir; tel est aussi votre intérêt. » Philippe II ne s'en tient pas là : il veut que Quixada joigne à cet ordre souverain ses instances personnelles. Quixada remet au messager du Roi une lettre remplie des plus tendres reproches. Le prince qui passa si longtemps pour son fils, l'enfant dont il a su faire un chevalier, n'a pas même daigné lui adresser un adieu! Ingratitude étourdie de la jeunesse! « Prévenu, écrit Quixada, je vous aurais muni des objets nécessaires pour un si long voyage! »

Des bagages! Allons donc! De bonnes armes suffisent. De l'argent! Pour ses libéralités, don Juan n'aura-t-il pas ses bijoux? Les émissaires de

Philippe II, si le ciel le seconde, ne l'atteindront pas. Don Juan voudrait dévorer la distance qui le sépare encore de Barcelone, car c'est à Barcelone qu'il compte s'embarquer. Un ennemi plus sournois que tous les alguazils le guette malheureusement au passage. Arrivé à Thorija, village relevant de l'autorité du comte de la Corogne, don Juan est saisi de la fièvre tierce. Il dissimule son mal et court jusqu'au Fresno. Saragosse n'est plus qu'à cinq lieues. « En avant! » lui murmure son ardeur indomptable. « Halte-là! » dit la fièvre. Il faut se mettre au lit.

Sur ces entrefaites, qui voit-on, — apparition humblement importune, — se présenter au chevet du prince? Don Pedro Manuel, le messager du Roi. La fièvre n'était rien auprès de cette cruelle surprise. Toute la gloire rêvée va donc s'évanouir comme un nuage? Les ordres du Roi, — il n'est pas besoin pour s'en convaincre de les relire, — sont précis. Don Juan osera-t-il bien prendre sur lui de les braver? Le sang échauffé du malade bout plus ardent que jamais dans ses veines. L'accès a pris en quelques minutes une telle violence que don Pedro Manuel ne peut dominer son inquiétude. Il vole à Saragosse et appelle à son aide l'ar-

chevêque don Hernando d'Aragon. Don Hernando était cousin germain de l'empereur Charles-Quint : il envoie sur-le-champ au Fresno don Pedro d'Aragon, son fils, le gouverneur de Saragosse et une escorte de chevaliers : on lui amène don Juan. L'archevêque le fait soigner comme un autre lui-même. La fièvre tombe : l'Infant, dès qu'il peut se tenir debout, oublie les ordres du Roi, les prières de Quixada, les remontrances de l'archevêque : il s'échappe de nouveau et poursuit sa route.

L'exemple du royal adolescent devait être contagieux. Beaucoup de chevaliers vivaient à Madrid, pareils à Renaud dans les jardins d'Armide, ne s'occupant que de faire la cour aux dames. Ils se sentent, à cette heure, honteux de n'avoir pas eu, avant don Juan, l'idée de voler au secours de Malte. Il n'est plus question parmi eux que de réparer le temps perdu. L'entraînement devient général; de toutes les parties du royaume on se met en marche pour aller rejoindre le prince. Qui ne suit ce mouvement est réputé mauvais chevalier.

Et pourtant plus d'un membre de l'Ordre, que ses vœux obligeaient à répondre, toute affaire cessante, à la citation du Grand Maître, cherchait encore, pour s'en excuser, de vains et misérables prétextes. Ah!

si ces tièdes serviteurs du Christ avaient pu entendre ce qu'on disait d'eux dans les palais, dans les rues, dans les carrefours, quelle eût été leur humiliation! L'homme ne nous apparaît grand que par l'enthousiasme. Nous vivons dans un siècle où la matière asservie devrait imprimer à l'humanité un singulier caractère de noblesse; et cependant, un Horatius Coclès, un Bayard nous semblera toujours dominer de sa haute taille un Archimède, occupé à orienter ses miroirs ardents. L'un soulèverait le monde, si on lui fournissait le levier qu'il demande; les deux autres opposent leur poitrine à une armée et se bornent à défendre un pont de bois. Mais comme on sent bien que dans ces cœurs dévoués éclate, sans que l'on puisse un instant s'y méprendre, toute la grandeur de la nature humaine! Ne rabaissons pas l'individu : il y va de nos destinées.

Le grand siècle n'est pas celui où la nature n'a plus de mystères, pas de forces que l'homme ne maîtrise et ne tourne à son usage; le grand siècle est le siècle où l'être humain a la pleine conscience de son immortalité, le siècle où la passion l'enlève à ce globe de fange et lui prête des ailes pour contempler de plus haut l'univers. Être roi ou atome, voilà la vraie question. Si vous possédiez réellement

le secret de notre insignifiance, vous ne devriez pas nous le dire : heureusement, vous ne le possédez pas. Homère, Dante, Shakespeare, Bossuet, Corneille, Racine ne cesseront pas de sitôt d'être les délices de tout esprit cultivé, et notre âme, chaque fois qu'elle trouvera une semblable enveloppe, glissera, quoi que vous fassiez, sous votre scalpel. Je ne suis pas, pour ma part, difficile en fait d'idéal; je le rencontre partout, dans l'amour sacré de la patrie aussi bien que dans l'adoration prosternée devant l'Éternel, dans un traité de la lumière aussi bien que dans un poëme épique ; je tiens seulement à garder précieusement ce privilége d'être le roi et le maître de la matière, précisément parce que je n'en fais pas partie. Quelle chute si, de découverte en découverte, nous arrivions à constater que nous ne sommes rien! Parlez donc à cette future proie du néant de droits et de devoirs!

Don Juan courut ainsi jusqu'aux Hostaletes, se résignant à ne voyager que de nuit, dans la crainte que l'ardeur du soleil ne le fît retomber malade. Les routes étaient infestées de bandits : l'amiral de Naples, venu de Belpuche à sa rencontre, eut toutes les peines du monde à lui faire accepter une escorte de cinquante arquebusiers.

Le frère de Philippe II arrive enfin à Yguala, dernière étape de son fatigant voyage. Yguala n'est qu'à cinq lieues espagnoles de Barcelone. La ville de Barcelone était alors encombrée de chevaliers qui attendaient don Juan pour passer avec lui à Malte. Don Geronimo de Padilla, don Gabriel Manrique, fils du comte d'Ossorno, don Bernardino de Mendoza, frère du comte de Coruña, don Lorenzo Manuel, don Francisco Zapata, fils de don Garcia Ramirez, don Pedro Zapata de Cardenas, don Pedro de Luxan, don Gabriel Niño, Juan Baptista de Thasis et sept autres chevaliers aragonais vinrent jusqu'à Yguala au-devant du prince. Ils lui firent cortége pour son entrée à Barcelone.

Le respect du sang royal à cette époque était tel que, malgré l'incartade de don Juan, malgré le glaive que tenait suspendu sur sa tête la colère d'un souverain peu habitué à voir enfreindre ses ordres, la réception du fils de Charles-Quint dans la grande cité catalane fut solennelle. Le duc de Francavila, vice-roi de la Catalogne, l'évêque de Barcelone, l'archevêque de Tarragone, les chefs de la justice se portèrent en grande pompe à la rencontre du jeune indocile. Conduit au palais, don Juan y trouva la duchesse entourée des plus nobles dames de la province.

Qu'importaient à don Juan ces vains honneurs? Le port qu'il venait d'atteindre, après tant de fatigues, au risque de sa vie, était complétement désert. Pas de galères à Barcelone, pas de galères à Rosas. Don Juan ne voulait pas en avoir le démenti. Puisqu'il ne trouvait pas de vaisseaux en Espagne, il se rendrait en France, cachant sa dignité sous un déguisement de page. De France, il saurait bien, soit par terre, soit par mer, se faire transporter à Naples. Instruit de ce projet, le duc de Francavila ne songea qu'à gagner du temps. « Il attendait, affirma-t-il au prince, d'un instant à l'autre, des galères annoncées de Naples. Quelques jours de patience encore, et don Juan pourrait s'embarquer. »

Ces quelques jours n'amenèrent pas de vaisseaux à Barcelone; ils amenèrent un nouvel ordre du Roi, ordre péremptoire et sévère cette fois. « Abandonnez sur-le-champ, écrivait Philippe II, votre projet de voyage et rentrez à la cour, sous peine d'encourir ma disgrâce. » Don Juan comprit que la lutte serait vaine. Il se soumit, bien à regret sans doute, mais il se soumit. Il fit distribuer aux domestiques du Vice-Roi une partie des bijoux qu'il avait emportés, prit congé du duc et revint, le

cœur navré, à Madrid. Philippe II paraît avoir pris en pitié sa déception : il l'accueillit en frère plutôt qu'en souverain irrité. L'ombre du grand Empereur protégeait son rejeton. Quelle âme vraiment royale eût pu tenir rigueur à cet adolescent qui témoignait si bien, par sa martiale ardeur, que bon sang ne saurait mentir?

La guerre et le danger ont d'irrésistibles attraits pour certaines natures. N'empêche pas qui veut l'aiglon de prendre son vol. On gémit, on invoque les droits de l'avenir. Ce sont des raisonnements faits pour les cheveux blancs; Phaéton ne les a jamais écoutés. Si don Juan d'Autriche se fût, en 1565, montré plus docile, je gagerais fort qu'il n'eût pas été l'homme du 7 octobre 1571. « *Cosas de España* », dira-t-on : oui, choses de ce pays qui fut, et reste encore peut-être le dernier asile de la chevalerie. Les races du Midi ne sont pas de taille, j'en conviendrai sans honte, à se mesurer longtemps avec la froide opiniâtreté des races du Nord. Les gueux de mer, les marins des cinq ports, useront les flottes de Philippe II; milord Drake, comme l'appellent MM. les chroniqueurs, triomphera dans la Manche des vainqueurs de Lépante. Ce que les guerriers du Nord ne raviront jamais à leurs adver-

saires, c'est la grâce suprême dans la victoire, la pieuse résignation dans le revers. Noble race latine, que tu perdrais donc à te diviser! Que tu entendrais mal tes intérêts, si, quelque jour, tu venais à frayer, par ta politique imprudente, la voie vers ton soleil à de nouveaux barbares!

CHAPITRE II

L'AMBASSADEUR DE SOLIMAN A LA COUR DE CHARLES IX.

Les chevaliers qui s'étaient assemblés à Barcelone pour suivre don Juan à Malte, se voyant sans capitaine, imitèrent, pour la plupart, l'exemple du prince. Don Bernardino de Cardenas, don Luys Carrillo, don Pedro Zapata, don Hernando de Alarcon, commandeur du Viso, et sept autres chevaliers de l'Ordre, ne renoncèrent pas à leur projet. Ils attendaient qu'on mît à l'eau un brigantin dont la construction s'achevait à Barcelone. Une galère de Stefano de Mari, partie de Gênes pour apporter des dépêches au Roi, les tira d'embarras. Ils s'embarquèrent sur ce vaisseau génois. La mer était remplie de corsaires barbaresques. La traversée ne pouvait guère s'accomplir sans danger : ils ne consultèrent que leur courage. Un vent favorable les porta en huit jours à Messine.

Pourquoi deux des prieurs de Saint-Jean, don

Hernando et don Antonio de Toledo, l'un fils, l'autre beau-frère du duc d'Albe, ne profitèrent-ils pas de cette occasion pour déférer aux sommations réitérées du Grand Maître? Tous deux avaient accompagné en France la reine Élisabeth, fille de Catherine de Médicis et femme de Philippe II. Ils suppliaient le roi Charles IX de leur donner deux galères pour qu'ils pussent aller s'embarquer à Marseille et transporter à Malte, sur ces bâtiments, quelques troupes. Le Roi répondit aux sollicitations des deux prieurs par un refus qui n'admettait pas de réplique. Le fils de Henri II, le petit-fils de François Ier, n'aurait pu sans péril se dégager des liens qui l'enchaînaient à l'alliance ottomane. « Si je vous accordais, dit-il aux prieurs désespérés, la faveur que vous implorez, beaucoup de chevaliers français vous suivraient. On dirait que c'est moi qui les envoie, et je ne veux pas rompre avec le Turc. »

Le Grand Turc, en effet, réclamait, à cette heure même, le bénéfice d'une alliance dont il n'avait jusque-là connu que les charges. Son ambassadeur, renégat calabrais, tout habile et insinuant qu'il fût, n'avait pu obtenir encore, ni du Roi, ni de Madame Catherine, une audience. Il se présentait, il est vrai,

dans un mauvais moment. La cour de France ne semblait occupée que de fêtes. Elle se préparait, en réalité, à opérer le plus complet changement dans sa politique extérieure. N'était-ce point chose grave d'accueillir l'ambassadeur d'une puissance infidèle, en présence de la reine d'Espagne, de cette sœur, de cette fille, à laquelle on s'appliquait de tant de façons à complaire[1]? Le roi Charles et Madame Catherine tenaient, non sans raison, à se ménager l'appui de Philippe II dans leurs querelles avec les protestants; ils ne pouvaient guère prêter ostensiblement l'oreille à des propositions qui seraient, sans nul doute, préjudiciables à la cause de ce prince. La finesse italienne tourna la difficulté. L'ambassadeur de Soliman, repoussé à Paris, ne fut pas davantage reçu à Bayonne : on lui donna au-

[1] Le *Nuevo Romancero* a fait un charmant portrait de la reine Élisabeth de France; l'auteur en a emprunté la plupart des traits à Brantôme : « On parle fort sinistrement de sa mort, dit Brantôme... J'ai ouï conter à une de ses dames que la première fois qu'elle vit son mari, elle se mit à le contempler si fixement que le Roi, ne le trouvant pas bon, lui demanda : *Que mirais? si tengo canas?* Que regardez-vous? si j'ai les cheveux blancs? Ces mots lui touchèrent si fort au cœur, que depuis elle augura mal pour elle. » Il ne manquait plus que ce soupçon à la mémoire de Philippe II. Le besoin d'introduire le roman dans l'histoire a coûté cher aux rois. Leur réputation n'a pas été plus épargnée par les chroniqueurs que celle des dieux de l'Olympe par les poëtes.

dience dans une abbaye de religieuses. Le duc d'Orléans, les cardinaux de Bourbon et de Guise, le prince de la Roche-sur-Yon [1], le grand connétable, M. de Longueville et le duc de Guise assistèrent seuls à la réception. Le renégat remit ses lettres de créance et fut autorisé à exposer l'objet de sa mission. En adroit ambassadeur, il rappela d'abord l'amitié qui unit Soliman et le roi François, aïeul et beau-père de Leurs Majestés. Le port de Toulon était alors ouvert aux vaisseaux musulmans : Soliman demandait qu'on en rendît l'accès à ses flottes.

Le Roi répondit qu'il examinerait attentivement la chose : quelques jours plus tard, l'ambassadeur était informé qu'il pouvait retourner auprès de son maître. « Vous lui direz, répondait à la communication du renégat le roi Charles IX, qu'il n'y a pas lieu de renouveler l'ancienne ligue. Je ne puis davantage accorder aux vaisseaux musulmans l'entrée de mes ports. Le roi d'Espagne aujourd'hui est mon frère, puisqu'il a obtenu la main de ma sœur. La flotte ottomane, les corsaires barbaresques

[1] Charles de Bourbon, prince de la Roche-sur-Yon, avait conduit, en 1559, la reine Élisabeth de France, fille de Henri II, sœur de Charles IX et troisième femme de Philippe II, en Espagne. Il mourut le 10 octobre 1565. — (Voyez les *OEuvres complètes de Brantôme*, publiées par M. Ludovic Lalanne, t. V, p. 27.)

qui la secondent, ne sauraient dévaster d'autres terres chrétiennes que celles de ce souverain, de ses vassaux ou de ses protégés. Il m'est interdit de favoriser semblables opérations. Assurez cependant le Grand Seigneur de ma ferme intention de garder la neutralité et de ne faire tort à aucun de ses sujets. » Le Turc partit avec cette réponse. Il est inutile d'ajouter que Soliman n'y trouva qu'un motif de plus de haïr la race insolente et perfide des Giaours.

CHAPITRE III

NOUVELLE TENTATIVE DU VICE-ROI DE SICILE POUR ENVOYER DES SECOURS A MALTE.

S'allier au Grand Seigneur contre Charles-Quint, la chose avait déjà suffisamment scandalisé la Chrétienté; prendre parti contre les chevaliers de Malte eût été encourir les foudres de l'Église, en même temps que le blâme de la postérité la plus reculée. Catherine de Médicis et Charles IX se refusèrent, pour l'honneur de la France, à pareille infamie : la neutralité elle-même satisfit-elle entièrement leur conscience? Philippe II, en tout cas, se sentait sous le coup d'un devoir bien autrement impérieux. Maintes fois les chevaliers avaient voulu abandonner Malte : ses instances, ses assurances de protection les y retinrent. Les laisserait-il égorger, après avoir si longtemps usé de leur épée? L'inaction, à peine excusable chez Charles IX, aurait imprimé à la mémoire de Philippe II une flétrissure indélébile.

Aussi les ordres émanés de Madrid ne laissaient-ils aucun doute sur les intentions du Roi. « Don Garcia devait considérer les affaires de Malte comme s'il se fût agi des affaires de Palerme ou de Messine. » Don Garcia l'entendait bien ainsi, mais la flotte d'Espagne n'arrivait pas, et Jean-André n'était pas encore allé à Florence chercher les quatre mille Florentins promis par le Grand-Duc. Quelle preuve, dans cette situation, le vice-roi de Sicile pouvait-il donner au Grand Maître de son zèle? Les prieurs de Messine et de Barlette [1] continuaient de l'importuner de leurs instances; le chevalier Thomas Coronel, expédié de la Vieille Ville par le gouverneur Mezquita, venait lui peindre en termes émus et pressants les horreurs de la prise de Saint-Elme, la détresse du Bourg, la chute imminente de Saint-Michel. Ils déchiraient son cœur, ils ne le déterminaient pas à courir, par un départ trop précipité, à une perte certaine.

[1] Jean Vincent de Gonzague, prieur de Barlette, fils de don Fernand de Gonzague, duc de Molfetta, prince d'Ariano et de Guastalla, était général des galères de Malte, en l'année 1562, avant le commandeur de Giou. « Ce fut alors, dit Baudouin, qu'on fit une loi qui a toujours été observée depuis : tous les chevaliers allant en caravane devaient porter chacun l'épée et le poignard, la cuirasse, les brassards, le morion, deux arquebuses ou une arquebuse et une arbalète de fer, à peine de perdre une année d'ancienneté. »

Don Juan de Cardona, — le Vice-Roi prenait soin de le faire remarquer, — avait déjà jeté un secours de quelque importance dans Malte : sans ce renfort, Saint-Michel fût probablement tombé depuis longtemps au pouvoir des Turcs. Don Garcia était prêt à renouveler la tentative. Si l'on échouait, le malheur du moins serait réparable; il n'aurait pas la portée d'une défaite essuyée par une partie plus considérable de la flotte. J'insiste sur ces détails, parce que demain un de nos amiraux, un ministre, le gouvernement tout entier peut se trouver en proie aux irrésolutions qui agitèrent pendant plusieurs mois le vice-roi de Sicile. Un jugement trop sévère porté sur le passé ne risquerait-il pas de rendre l'avenir téméraire? Une indulgence excessive n'est pas chez moi affaire de parti pris, singularité de caractère. Je me place en face des responsabilités que j'apprécie; je m'interroge, ou, si l'on veut bien me passer l'expression, je me tâte. Je me demande : « En pareille occurrence, aurais-je été plus audacieux, plus déterminé, plus habile? » La réponse qu'intérieurement je m'adresse me dispose rarement à une extrême rigueur. De plus grands que moi ont réformé, grâce à ce procédé, quelques-uns des arrêts jusqu'alors sans appel de l'histoire.

Don Garcia, pénétré de la gravité d'une décision qui mettrait en jeu toute la marine à peine restaurée de l'Espagne, maintint sa résolution de ne hasarder, pour soutenir la résistance de Malte, que quelques soldats et quelques vaisseaux. Il fit équiper avec le plus grand soin trois galères sur lesquelles il mit exclusivement des rameurs chrétiens. Le capitaine don Francisco Zapata de Léon commandait une compagnie de deux cents soldats espagnols, hommes d'élite que don Francisco avait amenés de Flandre, arquebusiers en majeure partie. Pompeo Colonna venait, à son tour, d'amener d'Italie les six cents soldats du Pape. Avec les aventuriers, on atteindrait le chiffre d'un millier d'hommes. Ces mille hommes seraient distribués, par fractions égales, sur les trois galères. Don Juan Sanoguera, officier hardi et d'expérience, se chargeait d'opérer le débarquement et promettait de l'opérer dans la Marsa même. Le Grand Maître ferait abaisser la chaîne du port pour recevoir le secours qu'on allait lui annoncer : il maintiendrait le port fermé, s'il en jugeait l'entrée impossible.

Thomas Coronel prit les devants avec un pilote : il avait mission d'aviser le Grand Maître de la prochaine arrivée des galères de Sanoguera. Outre les

feux de signaux allumés au château Saint-Ange, le Grand Maître devrait faire tirer trois grosses pièces d'artillerie, l'une après l'autre, chaque coup séparé de l'intervalle d'un *Credo.* Il était recommandé à Sanoguera de désarborer ses galères, quand il approcherait de l'île, et d'attendre au large que la nuit fût close. Les signaux du Grand Maître lui indiqueraient le moment de se diriger vers le port.

L'expédition partit; l'entreprise ne réussit pas. Le Grand Maître n'appela point à lui Sanoguera; il l'avertit, au contraire, par un contre-signal convenu à l'avance, de s'éloigner de l'île en toute hâte : l'ennemi était sur ses gardes. Piali, en effet, prévenu par quelque avis secret, barrait l'entrée du port par une ligne de galères rangées depuis le matin en bataille. Sanoguera déçu revint en Sicile.

CHAPITRE IV

L'ESCADRE DE DON ALVARO DE BAZAN.

Le roi Philippe II porte encore avec Louis XIV la peine d'avoir lutté contre l'esprit nouveau. La majeure partie des chroniqueurs nous le représente comme un politique cauteleux affectant ouvertement de vouloir secourir Malte et entretenant en même temps par ses dépêches ambiguës les appréhensions du vice-roi de Sicile. Rien de moins équitable que cette insinuation. Philippe II, — les archives de Simancas en produiraient au besoin la preuve, — ne cessait au contraire d'écrire à don Garcia pour le presser de rassembler ses naves et ses galères, pour lui signifier de la façon la plus formelle la nécessité de ne pas laisser tomber Malte sans avoir, par un grand effort, témoigné tout au moins d'un sérieux désir de l'assister. Don Garcia, s'il eut jamais des doutes sur les intentions de son maître, n'en pouvait conserver après l'envoi de ces instructions.

Philippe II ne l'engageait pourtant pas à courir l'aventure d'une rencontre avec la flotte ottomane avant l'arrivée de don Alvaro de Bazan. Et Bazan ne paraissait pas !

Parti de Séville aux premiers jours de mai, Bazan s'était d'abord rendu à Malaga. Il y embarquait sept canons et des munitions, portait le tout à Oran, passait à Carthagène, y recueillait un millier de soldats, retournait à Mers-el-Kebir, remplissait ses vingt mille barils d'eau, revenait à Carthagène, prenait à bord de ses dix-neuf galères et de deux naves qui se trouvaient dans le port quinze cents hommes de troupes, arrivait enfin à Barcelone le 27 juin. On ne pouvait en vérité le taxer de lenteur. Ces allées et venues s'étaient, au contraire, accomplies avec une célérité bien rare à cette époque.

La flotte équipée pour une grande opération de descente aura toujours sujet de compter sur les incertitudes où l'armement de la flotte ottomane tint pendant plusieurs mois Philippe II. Ne sachant au juste sur quel point il doit se prémunir, l'ennemi menacé consumera son temps, éparpillera ses forces, pour se mettre partout en défense. Le soin de protéger, de ravitailler Oran et la Goulette,

détourna, au moment même où la diligence était plus que jamais de saison, les vaisseaux mis à la disposition de don Garcia, du chemin de Malte. A Barcelone, Bazan trouva cinq cents soldats de don Juan d'Aragon, trois cents autres soldats levés par le capitaine Maymen. Les troupes déjà embarquées se serrèrent pour faire place à ces nouveaux venus, et l'escadre passa, dans un état d'encombrement difficile à décrire, de Barcelone à Palamos.

Don Garcia, heureusement, avait expédié à Palamos huit galères avec double chiourme, sous les ordres de don Sancho de Leyva et de Gil d'Andrada. Les huit galères récemment construites venaient de descendre des chantiers. Quelques jours suffirent pour les armer. Don Alvaro de Bazan sortit du port à la tête de trente-cinq galères. Le 6 juillet, il atterrissait sur les côtes de l'État de Gênes. Don Sancho de Londoño, mestre de camp du régiment de Lombardie, l'attendait dans le golfe de la Spezzia. Quinze cents Espagnols se joignirent sur ce point aux contingents de Carthagène et de Barcelone. Gênes envoya deux galères de la Seigneurie et une galère de Jean-André Doria demeurée en arrière. Bazan reprit sa route pour Naples, fut rallié devant Cività Vecchia par deux galères de l'Église, et

se mit en devoir d'amener au vice-roi de Sicile cette force considérable composée de quarante galères.

Je l'ai déjà dit souvent, je me fais un devoir de le répéter encore : depuis la bataille de Prévésa et la déroute de Zerbi, la confiance n'existait plus dans les flottes chrétiennes. Les Chrétiens croyaient toujours les Turcs sur leurs derrières ou prêts à leur barrer le passage. Ne raillons pas trop ces émotions : les chefs dont « l'imagination ne se fait pas un tableau » se rencontrent bien rarement dans les rangs d'une armée encore sous l'impression de récents désastres. Devant Cività Vecchia, Bazan apprit la perte du fort Saint-Elme : il apprit aussi qu'à l'embouchure du Tibre croisaient soixante galères turques détachées de la flotte de Malte. Don Alvaro, — ceci soit dit à sa louange, — résolut de passer outre. Il rangea sa flotte en bataille, la capitane d'Espagne au centre, la capitane du Pape à sa droite, la capitane de Gênes à sa gauche. Don Sancho de Leyva, sur la capitane de Naples, conduisait l'aile droite, ayant à son côté la galère de Centurione, marquis d'Estepa; l'aile gauche avait pour guide et pour pivot la galère de Gil d'Andrada. On marchait armes en main, pavesades et rambades

dressées : quelques frégates jetées en avant faisaient la découverte.

Ces frégates n'eurent pas fait huit milles qu'elles aperçurent les prétendues galères turques. De soixante galères, la flotte ennemie était tombée à une douzaine au plus. On se rapprocha, on se reconnut. Don Alvaro de Bazan avait en face de lui la division de Jean-André. Don Garcia envoyait Jean-André à Livourne, avec ordre d'en ramener les quatre mille soldats levés par le duc de Florence. Les deux escadres se saluèrent; Jean-André reprit sa galère, et don Alvaro poursuivit son voyage. Le 21 juillet, il donnait dans le golfe de Naples.

Don Alvaro de Sandi et ses soldats étaient prêts. Bazan les fit sur-le-champ monter sur les galères. Trente grandes barques construites par les ordres de don Garcia furent prises à la remorque; des filarets, des batayolles [1], une grande quantité de menus cordages destinés à l'établissement des pavesades se logèrent, tant bien que mal, sur les ponts, dans les cales. On ne craignait plus les Turcs; la fausse alerte de Civitâ Vecchia eut ce bon résultat de faire

[1] Voyez, dans les *Derniers Jours de la marine à rames*, — chapitre IV de l'Appendice, p. 150, — l'explication de ces mots : *filarets, batayolles,* etc.

évanouir, pour quelque temps du moins, les fantômes. Deux galères de Naples grossirent encore la flotte de don Alvaro de Bazan et la portèrent au chiffre très-respectable de quarante-deux vaisseaux de combat.

CHAPITRE V

LE CONSEIL DE GUERRE DE MESSINE.

De Naples à Messine la traversée en été est facile. Les quarante-deux galères d'Alvaro l'accomplirent sans incident. Il ne manquait plus à don Garcia que les quatre mille soldats florentins attendus de Livourne. Tout lui commandait de se hâter : la détresse de Malte et les frais qu'entraînait le nolis de quarante-cinq naves sur lesquelles, suivant la coutume de l'époque, le Vice-Roi s'était empressé de mettre l'embargo. Ses hésitations avaient cessé; sa détermination était prise : il irait secourir Malte. Néanmoins, au moment de donner le signal du départ, un dernier scrupule l'arrêta. Dans quelle partie de l'île les pachas avaient-ils assis leur camp? Ce point était important à éclaircir, car l'endroit à choisir pour la descente, les précautions à prendre, les moyens de transport à prévoir en dépendaient. Don Garcia fit appeler le capitaine Andres de Sala-

zar et lui confia une lettre pour le gouverneur de la Vieille Ville.

Salazar partit sur une petite barque avec quatre mariniers. Grâce à un temps favorable, il atteignit promptement l'anse de Piedra-Negra, put y débarquer avant l'aube et alla remettre la lettre du Vice-Roi à Mezquita. Sur-le-champ Mezquita fait monter à cheval l'escadron de Thomas Coronel, lui donne pour appui quelques arquebusiers et l'envoie, avec Salazar, reconnaître les positions turques. Cette troupe intrépide se dirige vers le camp de Moustapha et s'en approche jusqu'à la distance d'un demi-mille à peine. Salazar prend le temps nécessaire pour bien examiner la situation et retourne incontinent à Piedra-Negra. De Piedra-Negra, se confiant encore une fois à son frêle bateau, il regagne heureusement Messine. C'est à Piedra-Negra qu'a débarqué Melchior de Robles; c'est encore à Piedra-Negra, si l'on en veut croire Salazar, que descendra l'armée de secours.

Le moment est venu d'assembler le conseil. Tout nouveau délai devient impossible. On ne parlait à Messine que de Malte et de l'héroïque défense des chevaliers. Chacun se demandait ce que faisaient en Sicile tant de galères, tant de troupes, quand on

savait si bien le danger que courait un des meilleurs boulevards de la Chrétienté. La responsabilité est une lourde charge : les princes et les jeunes généraux la supportent plus légèrement d'ordinaire que les autres. Don Garcia n'était qu'un grand seigneur profondément pénétré de ses devoirs envers son souverain. Il n'avait plus la bouillante ardeur, l'ardeur irréfléchie dont on le vit faire preuve devant Africa. L'appui moral d'un conseil de guerre lui parut indispensable.

Furent convoqués en cette grave circonstance : don Alvaro de Sandi, colonel de l'infanterie espagnole du royaume de Naples; don Alvaro de Bazan, capitaine des huit galères chargées de la garde permanente du détroit de Gibraltar et de la protection de la navigation des Indes; don Sancho de Leyva, général des galères de Naples; don Juan de Cardona, général des galères de Sicile; don Sancho de Londoño, mestre de camp de l'infanterie de Lombardie; Pompeo Colonna, général du Pape; Jacques d'Appiano, seigneur de Piombino; M. de Ligny [1], général des galères de Savoie; Marco Centurione, marquis

[1] Jean de Luxembourg, comte de Ligny, « un fort honnête et brave seigneur, nous assure Brantôme, un seigneur digne de sa charge ».

d'Estepa; les Lomellini, les comtes d'Altamira, Brocardo de Crémone, don Diego de Guzman, chevaliers de l'Ordre de Saint-Jean; don Guillen de Rocafulla, ancien vice-roi de Mayorque; don Gonzalo de Brancamonte, Francisco de Valence, Gil d'Andrada, Ascanio de la Cornia, marquis de Castellon, sur le lac de Pérouse. Ascanio sortait de prison. Un meurtre commis à Rome, par lui ou par son ordre, avait provoqué le courroux du Pape. Pie IV le fit enfermer dans le château Saint-Ange : il venait de consentir à le relâcher, sur les instances de l'empereur Maximilien, roi de Bohême. Don Garcia de Toledo déclarait d'ailleurs, de son côté, qu'il avait un urgent besoin des services d'Ascanio, car don Garcia tenait ce meurtrier pour un excellent homme de guerre.

Que d'avis à concilier avant d'arriver à une conclusion ! La plupart du temps, le général en chef entre au conseil indécis; il en sort cent fois plus irrésolu encore. « Les Turcs, dit don Garcia, sont à Malte avec cent galères et galiotes. Nous n'avons à leur opposer que quatre-vingt-dix galères, entre bonnes et mauvaises, quarante-cinq ou quarante-six naves, six mille soldats espagnols et quinze cents soldats italiens. Je comptais sur dix galères que devait m'envoyer le vice-roi de Naples et sur cinq

galères de Malte. Les cinq galères de l'Ordre sont bloquées ; les dix galères de Naples ne sont ni arrivées, ni annoncées. Plus de vingt mille soldats ont été levés dans les duchés d'Urbin et de Parme, à Rome, en Lombardie, à Naples, en Calabre. Je pourrais avoir de ces soldats autant que j'en voudrais, mais les vaisseaux de transport me manquent. Don Alvaro de Bazan a visité les naves ; il ne les trouve pas appropriées à ce service. Chaque galère, — je parle des meilleures, — embarquera cent cinquante hommes ; nous arriverons ainsi à un total de huit mille hommes environ. Les Turcs ont encore, en dépit de leurs pertes, plus de quatorze mille combattants devant Malte. »

L'exposé n'était pas encourageant : on ne peut nier qu'il ne fût exact et sincère.

Ascanio de la Cornia fut le premier invité à donner son avis. Le discours d'Ascanio ne témoigna que d'une médiocre confiance dans l'efficacité de la marine espagnole. « Sous aucun prétexte, dit-il, nous ne devons nous exposer à livrer un combat de mer. Les Turcs n'ont pas seulement cent galères ; si à la flotte du Sultan vous ajoutez les galiotes des corsaires, vous ne trouverez pas moins de deux cents vaisseaux. Don Garcia, m'objectera-t-on,

pourra disposer d'un certain nombre de naves. Par le peu que j'ai vu à la bataille de Prévésa, — j'y étais, — une réunion de naves et de galères ne vaut pas grand'chose. Les naves secondent mal les galères. Les marins chrétiens sont, en outre, tellement intimidés par les défaites successives qui leur ont été infligées, que je ne les crois pas capables de faire, dans une nouvelle rencontre, bonne figure. »

Quel soulagement semblable langage eût apporté au malheureux Villeneuve! Il y aurait peut-être, par cet esprit de contradiction si naturel à l'homme, puisé une audace étrangère à son caractère. Quand les aides de camp de l'Empereur, au contraire, lui disaient que ses vaisseaux, que les vaisseaux espagnols avec leurs équipages recrutés dans les geôles de Cadix valaient des vaisseaux anglais, ils ne réussissaient, je le crains bien, qu'à exaspérer ses doutes.

Ascanio de la Cornia est un type assez rare dans la race latine : il n'a pas pour ancêtres les chevaliers de Poitiers et d'Azincourt. Laissons-le cependant achever. Ascanio n'est point, comme on serait, à première vue, tenté de le croire, un esprit tout à fait négatif : il a son plan. « Choisissons, continue-

t-il, parmi nos quatre-vingt-dix galères, cinquante ou soixante des mieux armées; donnons-leur autant de soldats espagnols et italiens qu'elles en pourront porter, et, le plus promptement, le plus subtilement possible, allons débarquer ces troupes dans l'île de Malte. Supposons que nous parvenions à mettre neuf mille ou dix mille hommes à terre; pensez-vous que ce ne soit pas suffisant pour livrer bataille à quatorze mille Turcs? L'armée turque ne possède ni l'armement ni la discipline de l'armée espagnole. »

Je m'en doutais : je n'en suis pas moins fort heureux de l'apprendre d'une bouche aussi autorisée. Ainsi donc les Turcs ne sont plus réputés invincibles que sur mer : vienne Lépante, et leur supériorité croule. Deux grands déclins s'annoncent : le déclin de l'empire de Soliman et celui de l'empire de Charles-Quint. Ni l'un ni l'autre, il est vrai, ne se trahissent encore par d'apparents symptômes. Attendons.

« Si Son Excellence, dit à son tour don Alvaro de Bazan, avait sous la main les naves et les galères qu'Elle se proposait de réunir à Syracuse et à Messine, ces forces me paraîtraient suffisantes pour jeter dans l'île de Malte dix mille ou douze mille

hommes. La flotte turque sortirait-elle du port et tenterait-elle de s'opposer au débarquement, les naves et les galères réunies seraient en mesure de se défendre et de poursuivre leur route. Malheureusement les naves n'ont ni mariniers, ni bombardiers, ni artillerie, ni armes d'aucune sorte, ni munitions. Elles ne possèdent que ce qui leur est strictement nécessaire pour leurs voyages de navires marchands. J'ai pu le constater quand je les ai visitées dans le port de Syracuse. Mon avis est donc qu'on fasse choix de soixante galères dont on renforcera les équipages et les chiourmes. Ces galères se dirigeront sur Malte, du côté qui fait face à l'île de Goze. Là on pourra facilement mettre à terre huit mille ou neuf mille hommes. Chaque soldat portera ses armes, ses munitions et du pain dans un sac. »

Je me permettrai de saisir au passage cette dernière recommandation. Je n'aurais jamais, en 1863, consenti à débarquer le 81ᵉ régiment de ligne sur la plage de Tampico sans avoir pris mes garanties contre une séparation forcée de la troupe et de la flotte. Les soldats emportèrent, en quittant le bord, dix jours de biscuit dans des sacs que je fis confectionner tout exprès. Ce surcroît de ba-

gages ne fut peut-être pas de leur goût. Le général de Ferdinand VII, Baradas, n'aurait cependant pas été contraint, en 1827, de capituler, sur ces mêmes bords du Panuco, s'il se fût ainsi assuré contre la famine. Son exemple me servit de leçon.

« Comment, observa don Garcia, le débarquement sera-t-il possible, lorsque nous avons lieu de craindre que les ennemis ne soient maîtres de la mer? »

« La pire chance, répliqua don Alvaro de Bazan, sera de rencontrer les galères de garde. Le nombre de ces galères ne paraît pas dépasser le chiffre de cinquante ou soixante. Nous ne trouverons pas à bord, — des informations certaines nous en sont garantes, — plus de quinze ou vingt soldats turcs par vaisseau. Nos soixantes galères seront, au contraire, bien pourvues d'hommes. Le combat, selon toute probabilité, tournerait à notre avantage. La flotte entière veut-elle sortir du port? Il lui faut rembarquer ses garnisons, qui remplissent, à elles seules, la moitié au moins des tranchées. C'est en réalité la levée du siége. En tout cas, il y aura dix-huit milles entre le port d'où viendra la flotte ottomane et le lieu où nous aurons opéré la descente. Si nous menons la chose lestement, le dé-

barquement sera effectué avant que les vaisseaux turcs arrivent : nous aurons même eu le temps de gagner le large et de prendre sur l'escadre qui tentera de nous poursuivre une grande avance. »

« Je ne saurais, répondit don Garcia, partager tout à fait votre assurance. Avant de rien décider, je serais bien aise de connaître l'opinion de don Sancho de Leyva. »

« Mon opinion, dit Sancho de Leyva, diffère essentiellement de celle de don Alvaro de Bazan. Comme le marquis de Castellon, je ne crois pas à la possibilité de combattre sur mer; je n'admets pas davantage la possibilité de secourir Malte par terre. Les Turcs ont cent galères : vous imaginez-vous que ces cent galères vont s'endormir au port? Elles tiendront la mer, favorisées par la saison d'été; elles rôderont autour de l'île, de nuit aussi bien que de jour. « Nos soixante galères », dites-vous, « aborderont à l'improviste, opéreront le dé-« barquement par surprise. » Aurons-nous le temps de jeter à terre artillerie, munitions et vivres? L'île n'a que soixante milles italiens de circuit. La descente ne peut avoir lieu partout. Dans les anses où l'accès de la plage ne nous sera pas interdit, l'espace est étroit. Nous n'aurons pas la faculté de

nous présenter déployés, de décharger toutes les galères à la fois. Il faudra mettre les esquifs à la mer, y déposer les hommes, le matériel de guerre et les approvisionnements. De jour, nous agirons très-probablement en vue de l'ennemi; de nuit, quelle confusion! Le moindre bruit occasionnera des paniques. Je ne vois qu'un parti à prendre : concentrons nos forces à Syracuse et attendons dans ce port les événements. »

Quand les conseils timides se produisent, il est rare qu'ils ne trouvent pas un appui. La critique a beau jeu, et, du moment qu'on ne veut rien livrer au hasard, il n'est guère à espérer qu'on trouvera réponse à toutes les objections. Don Alvaro de Sandi enchérit encore sur l'avis décourageant de don Sancho de Leyva. « De quelque façon qu'on s'y prenne, insista-t-il avec véhémence, l'opération de porter secours à Malte restera une opération pleine de danger. En mer, le péril est évident; à terre, la chose n'est guère plus sûre. Nous n'aurons ni chevaux, ni bêtes de somme pour le transport des vivres. Mettez les vivres sur le dos des soldats, votre infanterie sera bientôt harassée. Mieux vaut cent fois tenter quelque autre entreprise. Allons, par exemple, investir Tunis · nous

attirerons la flotte turque de ce côté. L'expédition ne vous convient pas? Rendons-nous à Syracuse avec soixante galères. A Syracuse, nous verrons, suivant les nouvelles, ce que nous avons à faire. »

Placez-vous un instant, je vous en supplie, dans la position de don Garcia : ne seriez-vous pas un peu ébranlés? Cette responsabilité, devant laquelle le vice-roi de Sicile hésite, demain peut devenir la vôtre. Ne vous laissez pas étourdir par les grands mots, par ce *langage magnifique* auquel le vieux duc d'Albe fera un jour allusion. Allez courageusement au fond des choses. Si vous échouez, on oubliera les excitations, les haussements d'épaules dont on vous accablait; on vous traînera sans pitié aux gémonies; si vous réussissez, eussiez-vous eu toutes les prévisions, toute la sagesse humaine contre vous, on trouvera encore que vous vous êtes décidé bien tard. Les beaux esprits chicaneront votre gloire; vous n'aurez fait que dissiper de vains fantômes. « Qu'on les eût écoutés, diront-ils, les choses auraient été menées plus rondement. »

Combien de discoureurs ont failli à leurs promesses, le jour où la responsabilité est venue les atteindre à leur tour! La responsabilité! Voilà le grand échec des plus fiers courages. Qui n'en a pas

subi la délicate épreuve ne peut se dire sûr de lui.

A l'issue du conseil, don Garcia fit appeler quelques marins pratiques. Après leur avoir communiqué ce qui s'était dit dans la séance où venait d'être discuté le départ de la flotte, il les adjura d'exprimer sans réserve et en toute sincérité leur sentiment. Les marins furent unanimes à confirmer l'opinion de Sancho de Leyva. Suivant eux, il était impossible, avec les ressources dont on disposait, de songer à secourir Malte. Don Garcia prit un moyen terme : il ne renonça pas à l'expédition; il l'ajourna. Quand les quatre mille soldats du duché d'Urbin seraient arrivés, on délibérerait de nouveau.

Dix jours se passent : Jean-André arrive à Messine avec les quatre mille soldats du duc de Florence. Jean-André apporta-t-il au Vice-Roi des conseils plus hardis que ceux de son entourage habituel? Le Vice-Roi céda-t-il à la pression des deux cents chevaliers, commandeurs et grand-croix des diverses langues de l'Ordre qui attendaient avec impatience à Messine l'occasion de passer à Malte? Toujours est-il que brusquement, sans prendre cette fois l'avis de personne, don Garcia se résout à ne pas attendre les troupes du duc d'Urbin. Il se jette

pour ainsi dire à l'eau, en homme lassé de ses irrésolutions et qui tient, par une décision soudaine, à s'en débarrasser. La flotte est réduite à soixante galères qu'on équipe aux dépens des autres. On part pour Syracuse et l'on y embarque neuf mille hommes, cent cinquante par galère.

A cette nouvelle, arrive précipitamment de Puzallo le comte de Modica. Le comte réclame, comme un des droits imprescriptibles de sa charge, l'honneur de commander l'armée de secours. « Je souscrirais de grand cœur à votre demande, lui répond le Vice-Roi; les ordres du Roi, malheureusement, me l'interdisent. Le secours une fois débarqué, ce sera le Grand Maître qui en prendra le commandement. » Le comte de Modica s'inclina. Bien d'autres, en des circonstances analogues, n'ont pas eu la soumission aussi prompte. Demandez plutôt aux souverains si leurs préoccupations les plus graves ne furent pas, en des temps qui ne sont pas encore bien loin de nous, troublées par un zèle malencontreusement importun, détournées vers des prétentions contre lesquelles il ne leur était pas toujours facile de se défendre. L'espoir de la victoire provoque ces manifestations; c'est dans la défaite qu'il serait beau de les rencontrer.

CHAPITRE VI

LA FLOTTE ESPAGNOLE ET SES PASSAGERS.

Le samedi 25 août 1565, les généraux, les troupes, les chevaliers aventuriers et les chevaliers de l'Ordre montèrent à bord des galères. Aimez-vous les dénombrements? Pourvu que les noms sonnent à la façon d'une fanfare, je les adore. Sur les soixante vaisseaux de don Garcia furent répartis : don Lorenzo de Silva, comte de Cifuentes; don Bernardino de Cardenas, seigneur du Colmenar d'Oreja; don Diego de Guzman, don Antonio et don Bernardino, frères du comte d'Albe; don Luys Carrillo, fils aîné du comte de Pliego; don Luys, son oncle; don Juan de Guzman, frère du bailli; don Diego de Guzman, frère du marquis de Velada; don Pedro Zapata, mayorazgo de Madrid; don Pedro de Guzman, fils du seigneur de l'Algava; don Antonio de Ribera, fils du maréchal Payo; don Diego de Guzman, majordome de la Reine; Phelin de Guz-

man, fils du comte d'Olivarès; don Alonso de Bazan, frère de don Alvaro ; le commandeur Antonio Maldonado, Francisco de Valencia, Diego de Solis, Valdepeñas, le commandeur don Hernando de Alarcon, don Gabriel de Frias de Lara, don Martin de Toledo, frère du seigneur de Higares ; don Francisco Manrique, don Juan de Vivero, gentilhomme de la bouche du Roi; don Diego Maldonado, don Francisco de Guzman, don Juan de Villaroel, inspecteur des flottes ; Juan Baptista de Thasis, frère du grand courrier. Si la noblesse de Castille, comme on l'affirme, est morte, il faut le déplorer, car c'était vraiment une grande race : tout ce qui honore l'humanité, que nous soyons patriciens ou plébéiens, nous grandit à nos propres yeux.

On ne saurait tout nommer : choisissons. Parmi les chevaliers aragonais, vous remarquerez les commandeurs Talavera, Francisco de Marzilla, Sangorrin, don Lupercio de Yxar, Muñoz, Poyo, Geronimo et Francisco d'Omédès, don Tristan de Veamonte, don Juan de Moncayo, Copenas, Labata, le commandeur Sanz, le commandeur Arbolenza, don Martin de Herrera, Mensuar, Juviento Catalan, grand conservateur, le commandeur Ortiz.

Ruy de Abreu est un chevalier portugais; Julio

Caraffa, don César et don Juan d'Avalos, tous deux frères du marquis de Pescaire, Juan Vincencio Gonzaga, prieur de Barlette, fils de don Fernand de Gonzague, prince d'Ariano et duc de Malfeta, Andrea et Octavio Gonzaga, ses frères, le comte de Brocardo, Persigo, le marquis de la Preve, fils d'Ascanio de la Cornia, Paulo Sforza de Santafiore, Hannibal d'Este, Hercule Varuno, Eneas de los Pios, Pallavicino Rangon, Juan Vincencio Macedonio, Antonio Bolonico, don Geronimo de Gravina, sont des Italiens; le prieur d'Auvergne est Français. Tous ces chevaliers sont accompagnés de nombreux serviteurs et ont fait de grandes dépenses.

Si le départ de la flotte eût tardé de quelques jours, la flotte emmenait à Malte la fleur de la noblesse française : Philippe Strozzi, fils de Pierre, maréchal de France; Timoléon de Cossé-Brissac, fils également d'un maréchal de France; Roger de Saint-Larry de Bellegarde, Pierre de Bourdeilles de Brantôme, Hardouin de Villiers, seigneur de la Rivière; René le Voyer, vicomte de Paulmy et bailli de Touraine. Ces vaillants seigneurs arriveront par malheur à Messine quand les vaisseaux de don Garcia en seront partis. Ils y attendront un second convoi, le convoi qui doit emporter les troupes

levées dans le duché d'Urbin. Pourvu que le premier secours n'ait pas déjà résolu la question!

Nos vaisseaux aujourd'hui ont l'aspect austère : ils sont forts, par compensation ils sont laids. J'ai vu, premier pas vers la simplicité, s'évanouir les gracieuses sculptures qui décoraient les poupes des vaisseaux de Louis XV; j'ai vu la belle sorcière penchée sur les flots descendre la dernière du taillemer de l'*Armide*. Nous aimions alors nos demeures flottantes; nous nous plaisions à les caresser du regard. Les Anglais, qui n'ont cependant jamais passé pour des artistes, nous offraient des modèles que nous mettions notre honneur à imiter. Nos éternels rivaux, comme il est encore d'usage de les appeler, possédaient, sous ce rapport, un goût bien autrement sûr que le nôtre. Tant il est vrai qu'on trouve toujours le secret d'embellir ce qu'on aime! Les yachts de l'île Wight, les goëlettes de Baltimore n'ont pourtant jamais atteint la grâce d'une galère réale.

La capitane de don Garcia était une galère de vingt-sept bancs. La poupe en était sculptée, sans dorures; elle portait les étendards royaux, avec les armes de Castille, et un tendelet de drap jaune. Don Sancho de Leyva montait la capitane de Naples.

Le tendelet de cette galère était de drap grenat, la flamme et le gaillardet de damas cramoisi. La capitane de don Juan de Cardona, général des galères de Sicile, se distinguait par un tendelet rouge et des flammes de même couleur; celle d'Alvaro de Bazan avait la poupe dorée, le tendelet, les flammes, les gaillardets, de damas broché et cramoisi.

CHAPITRE VII

LE FAUX DÉPART.

Le 26 août, toute la flotte fit voile au bruit des décharges d'artillerie et des cris de joie de l'armée. La pompe du départ, c'est une provision de confiance pour la route. Il n'est pas mauvais de s'étourdir, quand on court au-devant du danger. Les chefs sont généralement plus rebelles à cette ivresse : toutes les salves du monde, toutes les trompettes et les cymbales de la flotte n'auraient pas dissimulé à don Garcia la gravité de la résolution qu'il venait de prendre. Ce n'est rien d'aller affronter un ennemi auquel on se croit supérieur et sur qui une longue suite de succès vous donne en quelque sorte la victoire morale; ce qui exige une énergie peu commune, c'est de songer, comme Latouche-Tréville, à offrir le combat à Nelson, ou, comme sir Philip Broke, à défier une frégate américaine. Don Garcia, ne le dissimulons pas, était fort in-

quiet : pour ma part, je l'en excuse. Il avait prescrit à Jean-André, justement réputé l'un des meilleurs marins de l'époque, de se rendre à l'île de Goze avec sa capitane, et de laisser dans cette île un homme sûr, chargé de faire à la flotte, lorsqu'elle atterrirait, certains signaux de nuit afin de l'aviser des mouvements des Turcs. De Goze, Jean-André passerait aux îles de Lampedouse et de Linosa : il y attendrait le Vice-Roi. Le Grand Maître fut de plus prévenu, par un double message, de la prochaine arrivée du secours.

La flotte partit de Syracuse, partagée, suivant la coutume universellement adoptée, en trois escadres. Don Garcia de Toledo conduisait la première escadre; la seconde était, en l'absence de Jean-André, commandée par don Juan de Cardona; la troisième avait don Sancho de Leyva pour chef. M. de Ligny marchait en avant pour la découverte, avec quatre galères. Chaque galère de la flotte comptait quatre rameurs par banc, et donnait la remorque à une des grosses barques qui devaient servir au débarquement des troupes. On n'emportait d'ailleurs ni esquif, ni fougon, ni pavesades. Avant tout on tenait à se présenter devant Malte avec des galères qui pussent, si l'ennemi les découvrait,

échapper à la poursuite par la rapidité de leur marche. On les avait en conséquence allégées de tous les poids inutiles. La flotte, ainsi constituée, fit route pour Drapani.

Pendant ce temps, Jean-André s'occupait d'accomplir sa mission. Il touche à l'île de Goze. Deux brigantins turcs rôdaient dans ces parages. Jean-André les aperçoit. L'idée lui vient de chercher à s'en emparer pour prendre langue : il leur donne la chasse. Les Turcs se dirigent à toutes rames vers une anse voisine. La galère ne trouverait pas un fond suffisant pour y entrer avec eux. Jean-André cependant ne peut se décider à lâcher sa proie. Il n'a pas d'esquif; la seule embarcation dont il dispose est une petite barque à peine capable de contenir cinq hommes. En quatre voyages, il jette à terre vingt soldats, un chevalier grenadin, don Pedro de Pisa, et l'enseigne Sarabia, natif, lui aussi, de Grenade.

Sarabia va droit aux Turcs. Il ne s'attendait pas à la réception qui lui est faite. Les Turcs étaient armés, les uns d'arquebuses, les autres d'épées et de rondaches. Résolus à mourir plutôt que de tomber aux mains des Chrétiens, ils font bonne contenance. Le combat s'engage; les Chrétiens ont le

dessous. Don Pedro de Pisa, Sarabia, une partie des soldats sont tués; le reste demeure prisonnier. Fâcheuse affaire, car les Turcs possèdent un moyen certain de faire causer leurs captifs : la question, nous l'avons déjà dit, a raison des plus intrépides courages. Jean-André se résigne et s'éloigne, après avoir déposé trois hommes sur l'île de Goze.

Traîner des barques à la remorque offre peu d'inconvénients, pourvu que la mer soit belle. La moindre tempête complique singulièrement les choses. La flotte du Vice-Roi avait atteint le cap Passaro : au milieu de la nuit, un coup de vent s'élève. Barques, frégates, bateaux sont abandonnés à leur sort. Beaucoup sombrèrent en mer, un plus grand nombre alla se briser sur la côte. L'endroit est fatal aux expéditions maritimes : ce fut là que, en l'année 256 avant notre ère, les consuls romains, revenant victorieux de Clypea, firent naufrage [1]. Les galères de don Garcia n'étaient guère plus rassurées que les barques. Les soldats passagers se croyaient déjà noyés; les marins eux-mêmes se recommandaient à Dieu et se confessaient les uns aux autres.

[1] Voyez, dans *la Marine des Ptolémées et la marine des Romains,* t. Ier, chap. III, p. 40.

On courut vent arrière, et, le lendemain, vers la fin du jour, on put jeter l'ancre sous l'île Favignana.

De Favignana la flotte gagna Drapani. Don Garcia jugeait nécessaire d'accorder quelques heures de repos à ses troupes. Si courte qu'elle eût été, la traversée les avait profondément découragées. On les mit à terre : dès qu'elles sentirent la terre sous leurs pieds, il devint difficile de les faire remonter à bord des galères. Don Garcia repartit de Drapani avec un corps de débarquement diminué d'un millier d'hommes au moins. Un vent favorable le porta rapidement à Lampedouse. La tempête que la flotte venait d'essuyer sous le cap Passaro avait balayé tout le canal de Malte. Jean-André s'était vu contraint de quitter un mouillage peu sûr. Don Garcia et lui se cherchèrent pendant quelque temps à la mer, sans parvenir à se rencontrer. A tout risque, don Garcia prit le parti de passer de Lampedouse à Goze. Poussé par un gros vent, il franchit en moins de vingt-quatre heures les trente lieues qui séparent Lampedouse de Malte.

La manœuvre ne saurait être taxée de malhabile. Venir d'Afrique lorsque l'ennemi vous guette du côté de la Sicile n'est pas un si mauvais moyen de déjouer la surveillance dont on se méfie. Malheu-

reusement, la flotte fut encore dispersée en route. Don Juan de Cardona tenait la tête : il entra dans la rade du Frioul; don Garcia fit le tour de l'île par le midi, dans l'espoir de rallier Cardona. Le jour parut; le coup était manqué. Don Garcia retourna en Sicile.

CHAPITRE VIII

DÉBARQUEMENT DE L'ARMÉE DE SECOURS.

La flotte mouilla devant Puzallo le 5 septembre. Que de railleries, que de murmures excita cette résolution! Le Vice-Roi ne rencontrait que des visages respirant le blâme et le dédain. « Si jamais Malte, disait-on hautement, doit être sauvée, ce ne sera que par le courage de ses héroïques défenseurs. Le Vice-Roi se tient pour trop heureux de trouver des obstacles qui l'arrêtent en route. On dirait qu'il les cherche et s'applique lui-même à les faire naître. »

Ces reproches inconsidérés ont trouvé de l'écho chez les historiens. Le seul tort de don Garcia fut, à mon sens, de n'avoir pas suffisamment multiplié ses points de rendez-vous. Lorsqu'on met en mer une flottille, on doit prévoir que les vents la disperseront. Il est bon que chacun sache en quel lieu il doit se porter pour rejoindre le commandant en

chef; il est indispensable aussi que chacun connaisse le moment précis où le premier rendez-vous assigné devient, si je puis m'exprimer ainsi, périmé, et fait place à un autre. La ponctualité que le maniement des armées exige n'est pas moins commandée aux divers éléments d'une grande flotte. Don Juan de Cardona, Jean-André ne retrouveront don Garcia qu'en Sicile. Par bonheur, il n'était pas trop tard pour tenter de nouveau la fortune. Jean-André le déclarait. Il avait fait tout le tour de l'île : la côte était libre; le Bourg et Saint-Michel appartenaient encore aux chevaliers. On pouvait en toute assurance aller secourir le Grand Maître.

Jean-André rendit là un signalé service à don Garcia : il mit un terme à ses indécisions. Don Garcia en adressa de ferventes actions de grâces à Dieu. Il est hors de doute, quoi qu'on en ait dit, que le Vice-Roi n'eut jamais qu'une pensée : sauver Malte. Son fils était au nombre des assiégés : peut-on croire qu'il voulût sacrifier de gaieté de cœur l'espoir de sa maison? Je ne permettrai de se montrer sévère vis-à-vis de don Garcia qu'à celui qui aura secouru Menou en Égypte, ou qui se croit de taille à forcer, si jamais l'occasion s'en présente, le blocus d'Alger.

A l'instant, tout est en mouvement dans la flotte. La mer restait houleuse, le ciel couvert. Le 6 septembre au matin, la flotte s'engolfe, — l'expression appartient au moyen âge; les marins des galères l'emploient encore.

Vers une heure de l'après-midi, les îles de Malte et de Goze sont en vue. La flotte reste *en jolly* — nous dirions aujourd'hui en panne, ou stoppée — tout le jour. Don Garcia, — retenons ce détail, — a prescrit le plus grand silence; il a fait tuer les coqs avant le départ, pour que leur chant ne vienne pas révéler aux éclaireurs ennemis l'approche des vaisseaux chrétiens. Les comites ne se serviront pas de leur sifflet; les rameurs n'auront garde de bouger le pied de la chaîne.

On s'avance ainsi prudemment, sournoisement, dès que le soleil a disparu. Vers minuit, les galères envoyées à la découverte sont aperçues de l'île de Goze. Un feu brille. C'est le signal convenu; la flotte peut approcher sans crainte. Don Garcia file droit vers la rade du Frioul. Le vent est fort, la mer grosse. Pourra-t-on débarquer? On donne à minuit dans le canal qui sépare Goze de Malte. Les frégates sont expédiées de tous côtés pour chercher les endroits propices au débarquement.

On ne saurait trop ici louer le sang-froid dont le Vice-Roi fit preuve. L'ennemi n'était guère éloigné : on n'ignorait pas que, depuis la première apparition de la flotte, apparition dont Piali-Pacha eut presque aussitôt connaissance, les vaisseaux ottomans se tenaient constamment sur le fer devant l'entrée du grand port. Combien de généraux, à la place du Vice-Roi, auraient agi précipitamment! Don Garcia ne voulut pas s'exposer à la confusion d'un débarquement de nuit : il attendit le jour. L'aube dissipa bientôt l'obscurité : les troupes s'embarquèrent rapidement dans les grandes barques, dans les bateaux, amenés à la remorque. On y mit également le biscuit et les munitions. En une heure et demie, sans aucun accident, sans trouble, sans désordre, tout fut à terre. Grande faveur du ciel, car, — on le sut plus tard, — il n'y avait pas une heure que les soixante-dix galères de garde étaient parties. Ce jour-là devait se donner l'assaut général à Saint-Michel et au bastion de Castille. Les garnisons des galères étaient destinées à y prendre part; les pachas avaient rappelé les galères au port.

Fortune! comme il est vrai que tu fais à ton gré des héros! L'opération pourtant, il faut en convenir, fut hardiment et habilement menée. On a

prétendu que Philippe II, pour se laver du soupçon d'avoir, par des ordres secrets, contribué aux retards dont s'indignait la Chrétienté, sacrifia Toledo et le laissa tomber en disgrâce. Rien n'est moins prouvé que cette allégation. La retraite prématurée du vice-roi de Sicile ne s'explique que trop par l'état chancelant de sa santé. Nous verrons don Juan d'Autriche, à la veille de la bataille de Lépante, consulter à diverses reprises Toledo et recevoir ses conseils avec une respectueuse déférence. Ce n'est pas ainsi qu'on traite un général que son roi condamne. Le souverain, si indulgent pour Medina-Celi, aurait-il réservé ses sévérités pour celui que nous aurons bientôt le droit d'appeler le sauveur de Malte? Les chevaliers n'étaient-ils pas à la veille de succomber, quand la flotte espagnole apparut dans le canal du Frioul [1]?

[1] « D'ici à cent mille ans, s'écrie dans son enthousiasme chevaleresque le sire de Brantôme, ce grand roi d'Espagne Philippe sera digne de renommée et de louanges, digne aussi que toute la Chrétienté prie autant d'années pour le salut de son âme, si déjà Dieu ne lui a donné sa place en son Paradis, pour avoir si bien secouru tant de gens de bien dans Malte, qui s'en allait au train de Rhodes, laquelle l'empereur Charles son père et le pape Léon abandonnèrent étrangement pour employer tous leurs sens, leurs soucis, leurs forces et moyens à chasser le roi François de Milan ». Malte nous appartiendrait encore, si Malte, défendue avec une admirable constance par le général Vaubois, eût été secourue en l'année 1800, comme

Toutes les troupes se trouvaient à terre : don Garcia ordonna aux galères de s'éloigner et d'aller se ranger sous l'île de Goze. Il resta seul, avec sa galère, dans l'anse de Melecha, anse voisine de la

elle le fut en l'année 1565. La ville de La Valette, dernier refuge de nos troupes, ne succomba que sous les étreintes de la famine.

Le 12 juin 1798, les îles de Malte, de Goze et de Cumino s'étaient rendues au général Bonaparte. Le général Vaubois fut chargé de les garder : Bonaparte ne put lui laisser que trois mille hommes. Le 25 septembre, sir James Saumarez, ramenant en Angleterre les vaisseaux français capturés au combat d'Aboukir, rallia dans les eaux de Malte une escadre portugaise de quatre vaisseaux de ligne. Le général Vaubois était alors renfermé dans la ville de La Valette : dix mille Maltais soulevés l'assiégeaient et occupaient déjà la Vieille Ville sur laquelle ils avaient arboré les couleurs napolitaines. Saumarez somme le général Vaubois de rendre Malte à ses habitants. Il n'obtint que cette fière réponse digne des d'Aubusson, des Villiers de l'Isle-Adam et des La Valette : « Vous avez sans doute oublié que des Français sont dans la place. Le sort des habitants ne vous regarde point. Quant à votre sommation, les soldats français ne sont point habitués à ce style. » Le blocus, un blocus hermétique, aussitôt commença. Vers le milieu d'octobre, lord Nelson se présente à son tour. Le 24 il fait capituler le château de Goze, occupé par deux cent dix-sept Français et y arbore les couleurs du roi de Naples. Goze avait alors seize mille habitants, Malte près de cent mille. Au mois de janvier 1799, la garnison, réduite aux dernières extrémités, reçut un convoi d'Ancône. Ce secours inespéré lui permit de prolonger encore sa résistance. Le 5 septembre 1800, le général Vaubois et le contre-amiral Villeneuve, perdant tout espoir, n'ayant plus d'autre moyen de sauver une garnison en proie aux plus cruelles souffrances, remirent la place de La Valette au major général Pigot, commandant à terre les troupes alliées : ils tenaient depuis près de deux ans le vainqueur d'Aboukir, sa flotte et toute une armée d'insurgés abondamment pourvue d'armes et de munitions, en échec.

cale Saint-Paul. Le débarquement avait eu lieu sur la plage de Melecha. Don Alvaro de Sandi, Ascanio de la Cornia, les chevaliers et les capitaines qui tenaient de leur position le droit d'assister au conseil, furent appelés à bord de la capitane. « J'aurais été heureux, leur dit don Garcia, de demeurer ici avec vous. J'en ai exprimé le désir au Roi : Sa Majesté me l'a formellement interdit. Je retourne en Sicile : dans quelques jours, le 13 ou le 14 septembre au plus tard, je vous amènerai les quatre mille hommes que j'attends d'Italie et qui doivent être, à cette heure, arrivés à Messine. Le duc d'Urbin m'informe que ces troupes ont été embarquées à Pouzzoles sur des naves : il en a confié le commandement à son propre gendre, Pedro Antonio de Lamana, et à un chevalier romagnol, Jacobo Malatesta. Pour me conformer aux ordres du Roi, je nomme capitaine et colonel de l'infanterie espagnole don Alvaro de Sandi, pour mestre de camp général Ascanio de la Cornia, pour membres du conseil de guerre don Sancho de Londoño, don Gonzalo de Bracamonte et le colonel des Italiens. Toutes les décisions devront être prises de concert par ces cinq officiers; à la pluralité des voix, s'il y a désaccord. Don Diego de Guzman, que les cheva-

liers de l'Ordre ont choisi pour leur capitaine, assistera au conseil. Je ne suis pas autorisé à lui accorder le droit de vote. Je compte que vous ferez tous votre devoir, comme il est permis de l'attendre d'aussi bons capitaines et d'aussi vaillants soldats. Mettez-vous sur-le-champ en marche pour la Cité Notable : vous y trouverez l'artillerie qui vous manque. Pompeo Colonna la commandera. Paulo Sforza remplira les fonctions de commissaire général des vivres. Ne laissez sous aucun prétexte en arrière le biscuit et les munitions que j'ai fait débarquer. Ce sera ma dernière recommandation : je ne vois plus rien que je puisse ajouter. »

Ces instructions données d'une voix grave et ferme, don Garcia prit encore le loisir de descendre à terre pour prendre congé des troupes. Vers midi il avait rallié sa flotte : les galères firent voile pour la Sicile. Le Vice-Roi ne s'éloigna pas en homme qui se dérobe : il laissa l'île de Malte à main droite, suivit toute la côte orientale et alla passer en vue de la flotte turque, mouillée en ce moment dans le port de Marsa-Muset. Quand il fut en face du Bourg, il donna l'ordre de faire une salve de toute son artillerie. Assiégés et assiégeants

comprirent que le roi Philippe II avait tenu sa promesse. Malte était secourue!

Les Turcs renoncèrent à l'assaut qu'ils devaient donner le jour même. Piali sortit du port avec une bonne escadre de galères, fit environ cinq milles contre le vent et s'arrêta pour considérer la flotte chrétienne, qu'une belle brise de Sud-Est emportait rapidement vers Drapani. A son retour, il trouva les pachas réunis en conseil. L'armée ottomane avait trop souffert pour oser attendre dans ses lignes l'attaque des troupes débarquées. Ces troupes, l'émotion générale, comme il arrive toujours en pareil cas, ne manquait point d'en exagérer considérablement le nombre. La levée du siége fut résolue et mise à exécution sur l'heure.

Ordre fut donné de désarmer les batteries, d'abattre les tentes, les pavillons des pachas, de les charger sur des ânes et de les transporter, avec l'artillerie, du côté de l'Arenela. Le plus délicat était d'évacuer le fort Saint-Elme. De tous les ouvrages des chevaliers partait un feu violent de canon et d'arquebuses. Ces salves gênaient fort les communications entre les deux rives de la Marsa. Le Grand Maître ordonnait en même temps une sortie : de nombreux travailleurs s'occupèrent sur-le-

champ de combler les tranchées ouvertes devant Saint-Michel. Jean de la Valette fit mieux encore : à peine les Turcs eurent-ils abandonné le mont Scéberra que, par son ordre, un détachement choisi vint se loger dans le château Saint-Elme. L'étendard de l'Ordre se déploya de nouveau sur les murailles du fort reconquis, et la flotte de Piali, chassée de la baie qui l'abritait depuis deux mois, dut aller chercher un mouillage qui ne fût point battu par le canon chrétien.

Le Bourg, en ce moment, retentissait des cris de triomphe des chevaliers. Montés sur ces parapets qui n'étaient plus que décombres, ils louaient Dieu et insultaient à la retraite de l'ennemi. Une dernière victime devait cependant sceller encore d'un sang pur la victoire si longtemps disputée. Giovanni Malespina se tenait debout sur le bastion de Castille, chantant à haute voix *Te Deum laudamus*. Un boulet perdu l'atteignit. Avant d'expirer, Malespina eut la force de prononcer ces suprêmes paroles : « Mon Dieu, j'ai mis mon espoir en vous. » *In te, Domine, speravi.* Voilà les hommes qui avaient défendu Malte! Voilà aussi les moments où il fallait les voir : quand l'oisiveté les livrait au désordre, quand, « sous prétexte de plaisanter et de débiter

des bons mots, ils attaquaient la gloire des plus braves chevaliers ou l'honneur des principales dames maltaises », quand, « sans respect pour la présence du Grand Maître, ils entraient en foule dans la chambre où s'instruisait leur procès, et arrachaient avec violence des mains du chancelier la plume avec laquelle le magistrat s'apprêtait à écrire la sentence rendue par le conseil », quelle différence trouverez-vous entre ces Religieux et les séditieux vulgaires, jeunesse effrénée, jeunesse violente qui jetait, à cette époque, le trouble dans tous les États de l'Europe! Sous les remparts de Sébastopol, nous avons vu, nous aussi, régner un tout autre esprit que dans les loisirs énervants des garnisons. Rien ne contribue plus à élever le niveau des âmes que la menace constante de la mort.

CHAPITRE IX

RETOUR OFFENSIF DES TURCS.

Tout ce mouvement des troupes qui s'embarquent, des vaisseaux qui lèvent le fer, favorisa singulièrement les opérations de l'armée de secours. Le premier jour, don Alvaro de Sandi et Ascanio de la Cornia n'avaient pu conduire les troupes débarquées qu'à deux milles environ dans l'intérieur. Le transport du biscuit et des munitions fut des plus pénibles. Pas un seul animal de bât; il fallut tout transporter à bras sur la montagne. Don Alvaro de Sandi, les mestres de camp, les capitaines, les chevaliers donnèrent l'exemple. Jamais la chaleur ne fut aussi forte. On mit près de deux jours pour achever une opération que des bêtes de somme auraient accomplie en une heure.

Nous n'étions guère mieux montés quand nous débarquâmes, en 1854, à Old Fort! Les descentes de vive force échappent difficilement à ces pénu-

ries. Quelques escadrons de cavalerie légère jetés sur la plage, en même temps que l'infanterie, auraient cependant bientôt fait de ramener des villages environnants des bœufs, des mulets ou des ânes, pourvu toutefois qu'on n'ait point devant soi le désert. Prenez soin des cavaliers; l'infanterie prendra soin d'elle-même. Voilà seize ans qu'on eût dû étudier la question : malheureusement, ces opérations de descente, que je préconise toujours, n'ont pas été jusqu'ici en faveur.

Le camp espagnol était établi près d'une abondante fontaine. Rien ne commandait donc une hâte excessive. Il fut décidé que, le dimanche matin, 9 septembre, Ascanio prendrait les devants et se rendrait à la Cité Notable pour s'y concerter avec le gouverneur Mezquita. De la Cité Notable, Ascanio écrivit à son collègue, Alvaro de Sandi, que les ennemis s'embarquaient avec une précipitation qui trahissait une terreur bien faite pour inspirer confiance aux troupes chrétiennes. La majeure partie de l'artillerie ottomane était déjà transportée à bord des galères. Il paraissait sage d'amener l'armée de secours à la Vieille Ville, de se rapprocher ainsi des Turcs et de se tenir prêt à prendre conseil des événements.

12.

Don Alvaro leva son camp et se mit en marche, sous un soleil ardent, par d'affreux chemins. Les soldats arrivèrent plus morts que vifs à la ville. Ascanio les logea dans de grands magasins en dehors de l'enceinte. Déjà les malades étaient nombreux. On n'avait emporté ni tentes, ni pavillons, ni bagages. Le soldat était parti de Syracuse avec ses armes et avec une chemise. Le bivouac dans de pareilles conditions n'est pas sain.

L'île de Malte a en été des journées brûlantes ; la nuit, les rosées sont telles qu'une pluie d'hiver ne percerait pas mieux les vêtements. Une troupe n'y peut donc coucher bien longtemps en plein air sans être visitée par la dysentérie. Malgré leurs tentes-abris, nos soldats, en quittant le camp d'Old Fort, n'étaient guère en meilleur état. Il est vrai qu'ils buvaient, depuis trois jours, de l'eau saumâtre.

Mezquita et le Grand Maître, pendant que les Turcs procédaient à l'évacuation, communiquaient sans difficulté. Le Grand Maître écrivit à don Alvaro de Sandi de ne pas bouger de son camp : les Turcs ni leur flotte ne l'inquiétaient plus. Le désarroi des pachas était si évident, qu'un retour offensif n'était nullement à craindre. Si l'armée de

secours quittait la Vieille Ville, il lui faudrait se loger sur les positions abandonnées par les Turcs. Les débris que les Turcs laissaient derrière eux, détritus de tout genre, cadavres d'hommes et d'animaux, étaient capables de donner la peste aux troupes qui viendraient camper au milieu de ce fumier.

Le Grand Maître se montrait peut-être un peu prompt à déclarer tout danger écarté. Les paniques durent d'autant moins qu'elles ont été plus soudaines. Les pachas, quand leurs troupes furent à bord des galères, ne purent s'empêcher de songer à l'accueil qui les attendait à Constantinople. Partiraient-ils sans s'être mesurés avec les Espagnols? Piali insistait pour qu'on donnât au moins cette satisfaction à l'honneur ottoman. Si les Espagnols étaient plus nombreux qu'il le supposait, la retraite serait toujours possible : il se chargeait de l'assurer en allant mouiller avec ses galères à la cale Saint-Paul.

Pendant que les pachas délibéraient, un déserteur espagnol, soldat de la compagnie de don Juan d'Aragon, natif d'Alcañizaz, fut introduit. D'origine moresque, ce déserteur profitait de l'occasion pour retourner à la foi de ses pères. Inter-

rogé par Moustapha, le transfuge déclare que le chiffre de l'armée de secours ne dépasse pas cinq mille hommes. On en a bien embarqué neuf mille à Syracuse, mais la tempête survenue en route a fait de nombreux malades. Beaucoup d'autres ont déserté à Drapani et à Puzallo. Moustapha se lève. « Je suis prêt, dit-il, à livrer bataille. Que Piali se prépare à mettre les troupes à terre; avec les soldats de ses vaisseaux, nous devons pouvoir réunir encore dix mille hommes. » Toute la nuit se passa dans le camp turc en oraisons. Une heure avant le jour, les troupes désignées pour accompagner Moustapha se trouvaient déployées sur la plage. Piali, ainsi qu'il était convenu, alla jeter l'ancre à la cale Saint-Paul.

CHAPITRE X

DÉFAITE DES TURCS, ÉVACUATION DE L'ILE.

Les Turcs franchirent lestement la distance qui les séparait de la Vieille Ville. Ascanio de la Cornia les aperçut quand ils en étaient encore à deux milles : sur-le-champ il fait prendre les armes, et se porte sur une hauteur pour examiner la position de l'ennemi. Don Alvaro de Sandi l'avait devancé. Don Alvaro connaissait bien les Turcs : il fut leur adversaire à Zerbi, leur prisonnier à Constantinople. Au premier avis de l'approche de Moustapha, il s'était jeté, sans cuirasse, sur un des chevaux de la cavalerie de Mezquita. De l'éminence où il s'est posté, il croit distinguer un mouvement menaçant pour le camp assis sous les murs de la ville. Les Turcs font mine de vouloir couronner un mamelon qui domine de ce côté la plaine. Sans prendre conseil de ses collègues, don Alvaro se propose de prévenir les Ottomans. Il crie en passant au capitaine Diego de

Salinas de le suivre avec trois cents arquebusiers, au capitaine Collazos de lui amener du camp le reste de l'infanterie.

Ascanio de la Cornia a vu partir don Alvaro; il court à lui et proteste : « Arrêtez-vous de grâce; considérez ce que vous faites. Vous allez apporter le désordre dans la défense. Derrière nos retranchements un homme en vaudra deux. Aller chercher l'ennemi en rase campagne, c'est lui donner gratuitement l'avantage. Il est impossible d'ailleurs que les arquebusiers, les piquiers, les cuirassiers puissent vous suivre. » — « Je ne suis pas de votre avis, répond don Alvaro : en occupant la crête de la montagne, nous serons dans une situation très-forte. » Sur ces mots, il donne de l'éperon à son cheval et part à fond de train.

Que sont devenues la pluralité des voix et les délibérations préalables imposées par les derniers ordres de Toledo? A la guerre, le commandement ne saurait être partagé. Des chefs qui délibèrent, parvinssent-ils à s'entendre, laisseront toujours échapper les occasions. Ascanio prend les soldats à témoin. « Cet homme est fou, dit-il. L'ennemi veut combattre : il viendra nécessairement se heurter à nos lignes. La force de notre position nous

répond du succès; la fortune ne peut, quoi qu'il arrive, nous être contraire. Il ne se sauvera pas un Turc. A des gens brisés par la fatigue nous opposerons des soldats frais et dispos. Pour regagner la plage, les Turcs, une fois repoussés, auront cinq ou six milles à faire. Nous les abattrons par centaines. Aucun d'eux ne retournera s'embarquer. »

Don Alvaro n'en poursuivait pas moins son chemin. Moustapha, de son côté, continuait de longer le pied des montagnes et le bord des salines. Don Alvaro, du haut des pentes qu'il a gravies, jette ses arquebusiers sur le flanc des Turcs. Le pacha détache ses archers et ses hommes munis d'escopettes, leur commandant de chasser cette poignée de Chrétiens. En même temps, il essaye de tourner la position. Le capitaine Collazos, heureusement, s'est mis en marche pour rejoindre Alvaro. Avec lui arrive le comte de Cifuentes, accompagné de neuf soldats qui tous ont été porte-enseigne : don Bernardino de Cardenas, don Luys Carrillo, son cousin; don Pedro de Cardenas, de Madrid; don Gabriel Niño, Diego de Palomares, alcade de Torralba; Diego de Rosales et l'enseigne Ortiz, Quiros et Julio Gaboto, tous aventuriers, tous portant la pique sur l'épaule.

Trente soldats ont aussi quitté isolément et sans

ordre leurs compagnies. Les uns sont armés de cuirasses; les autres ont des arquebuses, des épées et des rondaches. Le combat néanmoins reste encore prodigieusement inégal : les assaillants gravissent en masse compacte la montagne. Don Alvaro se multiplie; il presse ses gens, les soutient, les rassemble de nouveau quand ils ont fléchi. Il sent bien que son honneur est en jeu. Si les Turcs ont le dessus, on le taxera de soldat téméraire, indocile. Après avoir eu le malheur d'être forcé dans le château de Zerbi, château qu'il avait mission de défendre, faudra-t-il qu'on dise encore à Malte qu'il a compromis l'armée? Ce secours perdu, Malte va se retrouver en péril. Alvaro ne survivra pas à cet affront. Et cependant ni les arquebusiers, ni les piquiers ne paraissent!

En ce moment, un intrépide janissaire escalade le flanc de la montagne, une bannière déployée à la main. Il plante son étendard sur une petite tour de vigie. Les Turcs, à cette vue, poussent des cris de joie et redoublent d'ardeur. Si Don Pedro de Zapata n'était accouru avec les trente soldats qui ont pris les devants sur leurs compagnies, la crête était conquise, la journée perdue. Une décharge d'arquebuses fait reculer les Turcs.

Moustapha, en essayant de tourner les hauteurs, inclinait peu à peu vers la cale Saint-Paul. Les Chrétiens le suivaient, à cheval pour ainsi dire sur l'ennemi. Entre la cale Saint-Paul et la montagne s'étend une plaine d'un mille italien [1] environ de largeur. Arrivé à l'endroit où la chaîne des hauteurs s'interrompt, Alvaro fait sonner la charge. Les Chrétiens se jettent avec une impétuosité inattendue sur les Turcs. Le désordre se met dans cette armée à demi vaincue déjà par la fatigue, par la chaleur, par la soif.

Moustapha ne s'émeut pas outre mesure de la débandade de son avant-garde. Il choisit six cents arquebusiers et les envoie soutenir les bataillons ébranlés. Salih-Reïs et Cortuculi obligent les arquebusiers espagnols à se réfugier sur une éminence dont les soldats d'Alvaro demeurent par bonheur encore maîtres. Le combat toutefois ne pourrait se prolonger longtemps : les Turcs ont assez d'hommes pour réparer leurs pertes; chaque soldat qui tombe dans la troupe d'Alvaro laisse un vide qu'on ne comble pas. Enfin arrivent Ascanio de la Cornia, don Alonso de Vargas et Alonso de la Peña,

[1] Le mille italien, — *miglio*, — est, comme le mille marin, de mille huit cent cinquante-deux mètres.

suivis du gros de l'armée. Il leur a fallu près d'une heure pour faire sortir les troupes du dédale des rues étroites dans lesquelles on les a casernées.

La face des choses en un instant a changé. Moustapha met pied à terre, tue son cheval et se place à la tête de ses troupes. « Mourons ici, janissaires! leur crie-t-il. C'est le bon endroit. » Ce vieillard de soixante-quinze ans, le sabre à la main, a retrouvé toute la fougue de sa jeunesse. Couvert de son bouclier, il va d'un bout de la ligne à l'autre, prodiguant les encouragements, les menaces, donnant à tous l'exemple. Quand Alvaro de Sandi était captif à Constantinople, Moustapha l'a vu plusieurs fois; maintes fois aussi il lui a parlé. Au milieu de la mêlée il le reconnaît. Don Alvaro marchait à découvert, l'épée au côté, une lance à la main. Le pacha le désigne à ses archers. Une volée de traits tombe autour de l'imprudent colonel. Une flèche traverse la manche de son pourpoint; une autre flèche frappe son cheval. Dieu le couvrit de son bouclier. « Ce ne sont pas les balles, disent les Arabes, qui tuent; c'est la fatalité. » Les Chrétiens ont la même confiance : ils croient que leur vie est entre les mains de Celui qui la leur donna.

Toute l'énergie du pacha ne put retenir des

troupes qui ne combattaient plus que par contrainte. Moustapha cherchait de tous côtés la mort : il allait au-devant des coups. La mort ne voulut pas de ce désespéré ; elle a presque toujours de ces caprices. Piali s'était approché de la plage avec ses galères. Ce fut le signal de la déroute. Les Turcs se précipitèrent vers le rivage. La cavalerie put les sabrer sans qu'ils opposassent de résistance. Le massacre fut affreux. Les Chrétiens ne faisaient pas de prisonniers.

Piali, la proue de ses galères tournée vers le rivage, fit jouer fort à propos son artillerie. Le feu de ces gros canons arrêta net la poursuite. Quinze cents Turcs restaient sur le terrain ; les Chrétiens n'avaient pas perdu vingt-cinq hommes.

Les chaloupes et les esquifs accostés à la plage furent pris d'assaut par les fuyards. Plusieurs se noyèrent en voulant atteindre les galères à la nage. Les pachas, les derniers à vouloir s'embarquer, se firent porter à bord des caïcqs sur les épaules des esclaves. Dès qu'ils eurent gagné le pont des galères, la flotte déploya ses voiles. Une fois au large, les corsaires se séparèrent de Piali-Pacha. Piali se dirigea vers Zante ; Hassan fit route pour Alger. Le 12 septembre, les chevaliers virent

disparaître à l'horizon le dernier vaisseau ottoman. Le siége avait duré quatre mois. Il coûtait à la Chrétienté deux cent soixante chevaliers [1] et près de huit mille soldats. Les Turcs, assure-t-on, y perdirent plus de trente mille hommes.

[1] Deux cent vingt et un chevaliers et frères servants, suivant Pierre Gentil; deux cent quarante et un, suivant Bosio. Le chiffre de deux cent soixante me paraît le plus exact.

CHAPITRE XI

DERNIÈRE CAMPAGNE ET MORT DE SOLIMAN LE GRAND. AVÉNEMENT DE SÉLIM II.

Piali quittait Malte le 12 septembre : les capitaines espagnols se rendirent de la Vieille Ville au Bourg pour y saluer le Grand Maître. Parmi ces capitaines, le comte de Cifuentes et don Bernardino de Cardenas étaient des personnages considérables. Jean de la Valette leur fit naturellement grand accueil. Non content de faire inscrire leurs noms sur les registres de l'Ordre, il les pria de porter désormais sur leur écu la croix de Saint-Jean. L'habit de l'Ordre fut en outre offert à tous les chevaliers qui voudraient le prendre. Don Diego de Mendoza, frère du duc de l'Infantado, accepta et fit profession à Malte même. Le Grand Maître tenait à montrer à ses hôtes les ouvrages si longtemps assaillis. Quand les chevaliers espagnols virent les églises criblées de projectiles, les maisons renver-

sées, les murailles ouvertes, ils purent apprécier le mérite de la résistance. Jamais troupe, au dire des plus vieux hommes de guerre, n'avait défendu de pareilles ruines.

Don Garcia de Toledo était, nous l'avons dit, retourné à Messine. Il comptait y trouver les soldats du duc d'Urbin. Son attente ne fut pas trompée. Les troupes levées par le duc venaient d'arriver. Avec elles, — rappelons-le encore une fois, — avaient pris passage sur les galères de nombreux volontaires français : Philippe Strozzi, fils de Pierre Strozzi, maréchal de France; Timoléon de Cossé, fils du maréchal de Brissac; Roger de Saint-Lari de Bellegarde, Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme; Hardouin de Villier de la Rivière, René de Voyer, vicomte de Paulmi, grand bailli de Touraine. Les honneurs, les caresses, furent prodiguées par le Vice-Roi à ces valeureux étrangers. Il n'était pas certain que leurs services, bien qu'ils arrivassent un peu tard, eussent cessé d'être utiles. Don Garcia ignorait encore le sort des troupes débarquées. Aussi avait-il hâte de leur apporter du renfort.

Le 13 septembre, les soixante galères chargées de soldats sortirent du port de Messine. Elles

allaient dépasser le port de Syracuse; don Garcia, en ce moment, découvrit la flotte ottomane. La direction que cette flotte suivait ne pouvait laisser aucun doute sur ses desseins : Piali faisait route pour Zante; le siége de Malte incontestablement était levé. Amener de nouvelles troupes dans une île qui devait se trouver à court de vivres eût été peu sage. Don Garcia débarqua les soldats du duc d'Urbin à Syracuse et reprit sa route vers Malte. Il y arriva le 14 septembre. Le 15, il embarquait don Alvaro de Sandi avec le régiment de Naples et huit compagnies de Sicile, puis, prenant congé du Grand Maître, il sortit, sans vouloir perdre un jour, d'un port où sa présence ne pouvait plus être qu'un embarras.

Où Toledo allait-il conduire ses soixante galères? En Sicile ou dans le Levant? Toledo n'hésita pas à se diriger vers Cerigo. La traversée pourtant était longue, la saison avancée, mais Toledo pensait avec raison que les Turcs auraient peut-être été tentés de se diviser, de renvoyer dans le Bosphore les galères fatiguées, de garder dans l'Archipel des forces suffisantes pour y protéger, contre les corsaires chrétiens, la navigation. Il eût voulu que cette campagne ne se terminât pas sans quelque trophée.

La flotte ottomane touchait, en effet, à Zante le 19 septembre, et de Zante Piali expédiait cinquante galères à Constantinople. L'occasion était excellente pour ramasser les naves, les vaisseaux de transport qui se traînaient encore péniblement le long des côtes du Péloponèse. Don Garcia, contrarié par les vents, ne put atteindre Cerigo que le 23 septembre. Cerigo était une île vénitienne. Toledo s'y embusqua pour intercepter au passage les navires ottomans. Aucune galère turque, aucune nave ne s'était encore présentée dans le canal du cap Saint-Ange. Après neuf jours d'attente, le Vice-Roi vit apparaître neuf naves venant du Nord. La grosse mer le contraignit à les laisser gagner le mouillage de Coron. Piali, de son côté, informé de la présence d'une flotte chrétienne dans ces parages, s'obstinait à rester sous la protection du canon de Modon. Don Garcia se rappela qu'il avait six cents milles à faire pour regagner le port de Messine. Il leva donc, non sans quelque regret, sa croisière infructueuse : parti de Cerigo le 1er octobre, il atteignit le 7 du même mois l'entrée du Phare.

Les pachas, délivrés de toute appréhension, firent à leur tour route pour Négrepont. De cette étape ils demandèrent les ordres du Sultan. Le Sultan leur

ordonna d'entrer de nuit à Constantinople. « Dans le divan à cheval qui se tint peu de temps après, Soliman, nous raconte M. de Hammer, n'adressa la parole qu'aux premier et second vizirs, Mohammed Sokolli et Pertau-Pacha. Il n'interpella aucun des autres, afin d'adoucir la disgrâce du cinquième vizir, le serasker de Malte, auquel il ne parla pas. »

Les désastres des flottes n'atteignent pas directement la vitalité d'un empire; ils affaiblissent son énergie morale. Soliman devait une revanche à ses janissaires : la malheureuse Hongrie fut encore une fois désignée au lamentable honneur de rétablir le prestige des armes ottomanes. Le 1er mai 1566, Soliman se mit en marche. Pour la treizième fois, il voulait diriger en personne les opérations de son armée. Soixante-douze ans commencent à peser lourdement sur les constitutions les plus robustes. Soliman était en outre affaibli par la goutte. Il lui fallut se résigner à monter en voiture. Une voiture dans de tels chemins! La route n'en devenait que plus pénible. Quarante-neuf jours se passèrent avant que le Grand Seigneur et son armée pussent atteindre à Belgrade les bords du Danube.

Le fleuve était démesurément grossi par les pluies. L'impossibilité de jeter un pont sur ces eaux

débordées fut reconnue par les ingénieurs. L'armée mit quatre jours à passer le Danube en barque. A Semlin, le Sultan ne reçut pas seulement les hommages du fantôme de roi qu'il voulait imposer à la Hongrie, de ce Sigismond Zapolya qui, pour mettre sa conscience plus à l'aise, venait d'embrasser les doctrines de Luther; il reçut également les félicitations et l'adhésion honteuse de l'ambassadeur de Charles IX, Guillaume d'Aube.

Depuis vingt-cinq ans, le fils d'Isabelle de Pologne, chassé de Bude par le roi de Bohême, errait entre la Theïss et les frontières de la Transylvanie : Soliman lui promit de le ramener à Bude et de le replacer sur son trône. Le 5 août, une armée de quatre-vingt-dix mille hommes et trois cents pièces de canon campait sur les hauteurs qui dominent la ville de Szigeth. Les villes allemandes avaient pris l'habitude de résister aux Turcs : l'heureuse issue du siége de Malte donnait d'ailleurs du cœur aux moins hardis. Szigeth, ville de médiocre défense, résista victorieusement à trois assauts. Elle ne succomba que le 8 septembre, après avoir coûté à l'ennemi dix-huit mille cavaliers, sept mille janissaires et quatre pachas.

Soliman n'eut pas même la joie de voir ce triom-

phe : une attaque d'apoplexie l'enlevait le 5 septembre, trois jours avant la prise de Szigeth. Le grand vizir réussit à cacher sa mort jusqu'au jour où Sélim, déjà proclamé à Constantinople le 27 septembre, vint annoncer aux troupes qu'elles avaient un nouveau sultan.

L'armée se mit aussitôt en retraite vers Constantinople, emportant le corps de Soliman. L'expédition pouvait passer pour heureuse, et cependant soixante-dix mille Turcs, assure-t-on, y périrent. « Le succès de la guerre contre le Turc, remarque de Thou, est toujours incertain et souvent préjudiciable aux Chrétiens. La fin de cette campagne fut le commencement d'une nouvelle maladie. » Les cadavres épars çà et là infectaient l'air : il en résulta une affection contagieuse de la dernière virulence, affection qui prit le nom de *mal de Hongrie*.

La peste, sous quelque nom qu'elle se déguise, ne manque jamais d'accompagner ces grands rassemblements de troupes soumises à tant de misères. Le typhus terminait la prise d'armes marquée par le siége de Malte et par le siége de Szigeth. Le choléra fut aussi le compagnon obligé du siége de Sébastopol.

Un nouveau règne, une armée épuisée donnaient

heureusement le temps à la Chrétienté de reprendre haleine. La Sublime Porte n'abandonnait pas ses projets ; elle se voyait contrainte à les ajourner. Et pendant ce temps, don Juan d'Autriche devenait un homme ; Pie V prenait possession de la chaire de Saint-Pierre : le fils de Soliman allait voir se dresser en travers de sa route le fils de Charles-Quint.

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE

LE SIÉGE DE MALTE

Chapitres.		Pages.
VI.	— Ouverture du feu, le 31 mai 1565. — Le premier assaut.	1
VII.	— Assauts sur assauts.	8
VIII.	— Prise du fort Saint-Elme.	29
IX.	— Concentration de l'armée espagnole. — Un forceur de blocus.	44
X.	— Les instructions timides font les capitaines irrésolus.	58
XI.	— Grande attaque dirigée à la fois sur le Bourg et sur le fort Saint-Elme.	70
XII.	— Les travaux de maître Evangelista et les reconnaissances de Salih-Reis.	93
XIII.	— La guerre de mines.	100
XIV.	— La panique du 7 août. — Héroïsme du Grand Maître. — Heureuse intervention de la cavalerie de la Vieille Ville.	107
XV.	— La tour mouvante de Salih-Reis. — Mort de Melchior de Robles.	118
XVI.	— Nouvel échec de Moustapha.	125

Chapitres. Pages.
XVII. — Les premières pluies. — L'arbalète remplace avec avantage l'arquebuse. 133

QUATRIÈME PARTIE

LE SECOURS DE MALTE

I. — La vocation de don Juan d'Autriche. 139
II. — L'ambassadeur de Soliman à la cour de Charles IX. 156
III. — Nouvelle tentative du vice-roi de Sicile pour envoyer des secours à Malte. 161
IV. — L'escadre de don Alvaro de Bazan. 166
V. — Le conseil de guerre de Messine. 172
VI. — La flotte espagnole et ses passagers. 186
VII. — Le faux départ. 191
VIII. — Débarquement de l'armée de secours. 197
IX. — Retour offensif des Turcs. 208
X. — Défaite des Turcs, évacuation de l'île. 213
XI. — Dernière campagne et mort de Soliman le Grand. — Avénement de Sélim II. 221

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.